
89
Ciné Fantastique
MAD MOVIES
Batman
Superman
RoboCop
Indiana
Jones
Après le ciné, ils remettent ça à la télé !
Belgique : 146 FB - Suisse : 6.50 F
Canada : $ 5.75 - RCI : 2300 CFA
Espagne : 550 Pts
M 2016 - 89 - 20,00 F-RD



Rédaction, Administration : 4, rue Mansart, 75009 Paris. **Editeur/ Directeur de la publication** : Jean-Pierre Putters.

MAD MOVIES Ciné-Fantastique Numéro 89. **Rédacteur en chef** : Jean-Pierre Putters. **Secrétaire de rédaction** : Vincent Guignebert. **Coordination** : Marc Toullec. **Comité de rédaction** : Didier Allouch, Marcel Burel, Vincent Guignebert, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration** : Betty Chappe, Guy Giraud, Damien Granger, Pierre Milon, Peter Parker. **Correspondants** : Emmanuel Itier (Los Angeles). **Maquette Men** : Vincent Guignebert et Jean-Pierre Putters.

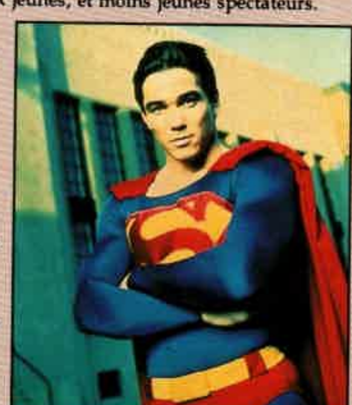
Remerciements : Sophie Brassier, Marianne Capian, Clein + White Inc., Jeff Conner, Clarisse Coufourier, Laurent Erre, François Guerrar, Fabienne Jacob, Jérôme Jouneau, Christophe Jouvet, Kimberly Glann, Elizabeth Meunier, Yolande Michelin, Christine Nicolay, André-Paul Ricci, Kat Scudder, Tova, Pascal Vincent, Patricia Vincent, Jean-Pierre Vincent.

Photocomposition/ Montage : Chouette, bientôt Cannes. **Photogravure** : AMG. **Impression** : ISTRA BL. **Distribution** : N.M.P.P. Tirage : 80.000 exemplaires. **Dépot légal** : Mai 1994. Paraît tous les deux mois. **Commission paritaire** : 59956. **ISSN** : 0338 - 6791.

sommaire













NOTULES LUNAIRES

■ Vous savez pas quoi ? Nous allons déjà déblayer les séquelles afin d'y voir plus clair, car les producteurs ne se calment pas. Ron Underwood prépare le retour des lombrics géants dans **Tremors II**. Les loups-garous de la série **Hurlements** amorcent eux aussi leur come-back (*leur retour, mon petit*), après l'excellent **The Freaked**, dans **Howling VII** de Roger Hall dont le scénario montre une ville western envahie par les lycanthropes. De son côté, Brett Leonard abandonne **Le Cobaye 2** à Farhad Mann, réalisateur d'un plutôt convaincant **Midnight Cop**. Titré pour l'instant **Jobe's War : The Lawnmover Man 2**, cette séquelle au budget de 15 millions de dollars est écrite par Michael Miner, l'un des auteurs du script du premier **RoboCop**. Pour très bientôt : **Halloween 6, The Origin of Michael Myers** ! Se profile aussi à l'horizon **CandyMan 2 : Farewell to the Flesh** sur lequel Clive Barker occupe simplement la fonction de producteur exécutif. Bernard Rose abandonne la mise en scène à Nick Brandt, réalisateur de spots publicitaires et de clips pour la firme *Propaganda*. Tony Todd demeure le croquemitaine urbain. L'histoire, située à la Nouvelle Orléans, oppose le CandyMan à une thérapeute-artiste issue d'une vieille famille du cru. Laissé au placard une dizaine d'années durant, la suite du **Loup-Garou de Londres** refait brusquement surface, probablement suite à l'imminence de **Wolf**. Son titre : **An American Werewolf in Paris** ! Déçu qu'un projet original (**Faust** d'après une bande dessinée culte) soit tombé à l'eau, Stuart Gordon s'adonne inconditionnellement aux suites. Il va tout d'abord, en collaboration avec Christophe Lambert, mettre sur orbite **Fortress 2** dont l'action pénitencière se déroule dans une prison spatiale de haute sécurité. Figurent ensuite sur ses tablettes **Hellraiser IV : Bloodlines** qui explore le passé d'un Pinhead allant d'une époque à l'autre, et **Ré-Animator 3** dans lequel Herbert West ressuscite des célébrités mythiques. Une autre séquelle que l'on attendait avec une patience infinie : **Ghoulies 4** dont la mise en scène va à l'impayable Jim Wynorksi.

■ Converti aux rôles d'affreux, Malcolm McDowell rejoint la production de **Star Trek : Generations** que doit prochainement mettre sur orbite David Carson, déjà réalisateur du plutôt convaincant pilote de la série ***Star Trek : Deep Space Nine***. Cette production *Paramount* veut réunir William Shatner/James T. Kirk et Patrick Stewart/Jean-Luc Picart, l'ancien et le récent commandant de l'Enterprise, lesquels unissent leur force pour contrer le tyrannique Soren (Malcolm McDowell), en passe de mettre l'univers à feu et à sang. De son côté, Leonard Nimoy ne retrouvera pas les oreilles de Monsieur Spock pour cause de "différends artistiques" avec les producteurs.

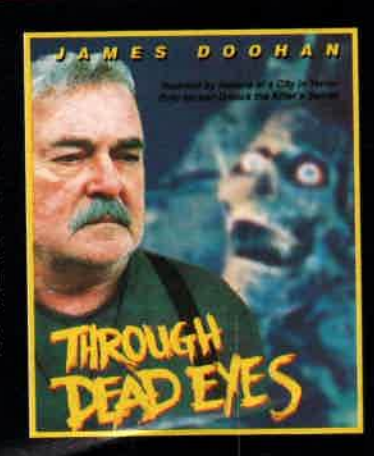


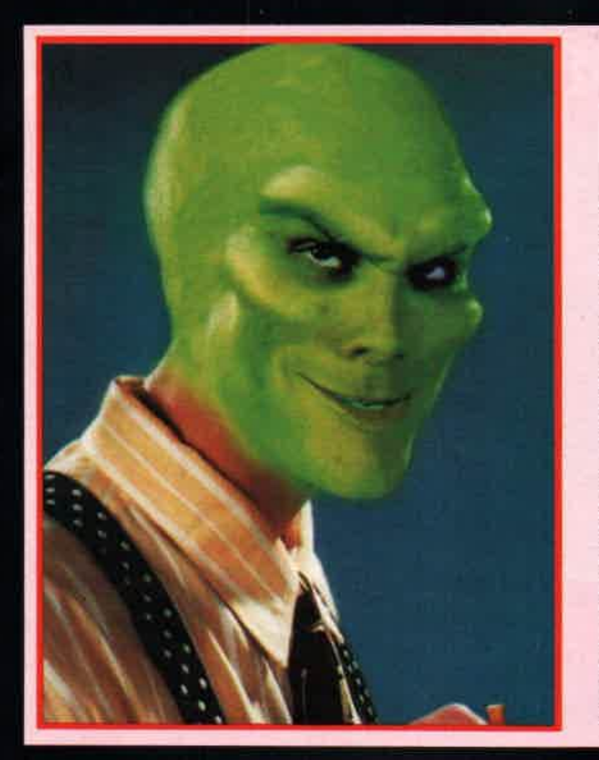
Editorial

Dans le *Variety* du 11 avril dernier, quelques personnalités du monde du fantastique, et accessoirement du movie-biz, tentaient de d'élaborer une mise à plat des perspectives probables du Fantastique en tant que genre cinématographique. Sous le titre *"Horror genre faces scary future"*, mieux valait évidemment ne pas trop s'attendre à des lendemains enchanteurs, mais si chacun se montrait catégorique quant au déclin progressif du genre, personne n'y voyait les mêmes causes ni les mêmes effets.
Certains évoquent un genre fatigué dont les fans finissent par se lasser de trop de productions médiocres. D'autres rappellent ce fameux cycle d'un fantastique trouvant dans la richesse de ses mythes une faculté de régénération perpétuelle (en clair : on attend la prochaine vague).
Beaucoup analysent la production récente constituée de dinosaures (aux deux sens du terme), de remakes, de séquelles ou de filons porteurs (les adaptations d'après King, notamment), ou encore de talents importés, telle la version du **Dracula** de Coppola.
A ce niveau, 1994 risque fort de ressembler à 1993 avec les crocs de Nicholson dans **Wolf**, plein de suites à plein de films, dont un nouveau cauchemar de Freddy, l'adaptation de *Dolores Claiborne* et le **Frankenstein** de Kenneth Brannagh sous la baguette du même Coppola.
Les producteurs ouvrent les tiroirs caisse et comptent les sous. Plutôt que de risquer une sortie suicide en salles, ils préfèrent désormais, pour les petits produits, sortir en vidéo et vendre immédiatement les droits TV. Trop de films "moyens" ne font que de très moyens scores en salles.
La productrice Debra Hill revient cependant à la question de fond, c'est-à-dire à l'essence même du vrai film fantastique, qu'elle ne retrouve plus aujourd'hui. Wes Craven rappelle que le fantastique doit à la fois inclure l'horreur, l'irrationnel l'onirisme, et surtout la subversion.
Il est vrai que le succès du **Silence des Agneaux**, par exemple, symbolise bien la dérive actuelle vers un autre cinéma de genre, empruntant à la fois ses codes au fantastique, tout en s'orientant vers un réalisme plus perceptible du commun des spectateurs.
L'actuelle tendance du film, disons d'atmosphère, vise à rationaliser la peur, à la réinstaller dans un contexte quotidien, matériel et motivant, susceptible de mieux ébranler le confort familial : **La Main sur le Berceau**, **Obsession Fatale** et autres **Basic Instinct**.
Mais revenons à *Variety*, où Brian de Palma touche enfin le point sensible : *"les exubérances et les subversions du cinéma fantastique d'hier sont en ce moment stoppées net par un tas de restrictions sur la violence et la sexualité"*.
Et voilà comment nous rejoignons ici l'hexagone où nous connaissons aujourd'hui les mêmes inquiétudes, subissons les mêmes pressions. (voir la *Mad Rubrik* précédente et l'article dans ce présent numéro). Le Fantastique traverse une crise exponentielle à trop vouloir s'ouvrir au monde. Il perd sa force de transgression et sa part d'imaginaire, cantonné dans ses quartiers par un public de plus en plus conventionnel à travers ses choix Pas pressé de découvrir **L'Ecureuil Rouge**, **Action Mutante**, ou **Santa Sangre**, le spectateur ! - et le sabotage de certaines sorties suicides (**Santa Sangre**, justement) n'est pas toujours en cause -. Préfère célébrer **Super Mario Bros**, **Wayne's World 2** et **Les Visiteurs**, le spectateur, quand ce n'est pas **Hocus Pocus** ou **L'Alarme Fatale 2**. Par ailleurs, la rareté des sorties fantastiques sur nos écrans (l'automne dernier et ce printemps, notamment) entraîne la démobilisation progressive du fantasticophile.
Il faut voir là les raisons du choix éditorial de ce numéro s'ouvrant à la télévision où il se passe encore quelque chose. La façon dont nos héros d'hier (Superman, Robocop, Batman, Indiana Jones...) passent du grand au petit écran nous a paru judicieuse à relever, d'autant que ce passage représente la principale actualité de ce bimestre, encore pauvre en sorties salles. Mais attention, dès le prochain numéro le niveau remonte avec les sorties annoncées pour cet été de **Tetsuo**, **Vibroboy**, **Max**, **Le Meilleur Ami de L'Homme**, **Le Baazar de l'Epouvante**, **L'Attaque de la Femme de 50 Pieds**, **Necronomicon**, **Le Retour des Morts-Vivants 3**, **The Mangler**, **Timecop**, **Higlander 3** et bien d'autres.
Là encore, il s'agira d'effectuer les bons choix et d'orienter nous-mêmes le devenir du cinéma fantastique.

Jean-Pierre PUTTERS

■ Mis à la retraite avec l'équipage complet de l'Enterprise première génération, James Doohan (Scotty) se console comme il peut. Le voilà propulsé vedette de **Through Dead Eyes**, une série B de Robert Brody. Un bandeau de borgne sur l'œil droit, James Doohan interprète Barney Fredericks, un détective qui s'est mystérieusement retiré de la police. Est-ce lui l'abominable serial killer que traquent un flic et une voyante à la Laura Mars ? (*ben, je sais pas moi... Faut dire que je m'en fous un peu, aussi !*).





THE MASK

Depuis qu'elle a été rachetée par Ted Turner, la compagnie *New Line* bénéficie de budgets nettement plus confortables que par le passé. Témoin **The Mask** de Chuck Russell dont on était sans nouvelles depuis **Le Blob**. Grâce à un apport appréciable de capitaux, **The Mask**, adapté d'une bande dessinée cultissime, est en passe de devenir le premier cartoon live, un premier Tex Avery avec des acteurs de chair et d'os. Ainsi, après avoir découvert un masque viking, le timoré Stanley Ipkiss se métamorphose en super macho, et en cabotin caoutchouteux. Son cœur bondit de sa poitrine pour battre frénétiquement, il court encore plus vite que Flash, adopte des mimiques faciales à faire passer le Loup de Tex Avery pour un modèle de sobriété, rebondit comme une balle aux quatre coins d'une pièce... Dément.
Parfaitement intégré aux images traditionnelles, les effets spéciaux optiques, qui n'ont jamais le goût éventé du morphing, sont évidemment le fruit des petits génies de *Industrial Light and Magic*, lauréat de l'Oscar pour **Jurassic Park. The Mask** promet du jamais vu, une étape supplémentaire dans l'évolution des trucages. Cela semble être réellement le cas.



■ Chad McQueen abandonne la tête d'affiche de **The Dragon Gate**, une prétentieuse série Z produite, écrite et interprétée par Daniel J. Coplan, aussi peu doué dans toutes les disciplines dans lesquelles il prétend exceller. Cet inconnu à l'ego démesuré incarne ici Ken Blanchard, champion de kendo malgré une bedaine durement compressée. Propulsé dans une sorte de quatrième dimension kitsch à la suite du kidnapping de sa revêche petite amie, il affronte des ninjas, une walkyrie maniaque de l'arc, rencontre une nymphomane qui se couvre de pustules immondes, tente de répondre aux 23 questions d'un sphinx de pacotille... Réalisé directement en vidéo par Mike Marvin (**Turbo Interceptor**), **The Dragon Gate** devrait faire marrer pour longtemps les amateurs et férus de kendo.

■ La sortie prochaine du **Ed Wood** de Tim Burton donne des idées à certains. Ainsi, le dénommé Trent Harris tourne actuellement à Salt Lake City un très référentiel **Plan Ten from outer Space**, se voulant une suite du célébrissime "plus mauvais film de l'histoire du cinéma", et édité dans la collection *Ze Craignos Monsters*, j'ai nommé **Plan Nine from Outer Space**. Si l'on se réfère à la bêtise notoire du "neuvième plan" en question, on brûle d'envie de connaître le dixième...

TOUS AUX MANIF...

La Cinémathèque de la salle République annonce le vendredi 27 mai, à 20h, **El Chuncho** et **Companeros**. Le vendredi 3 juin, 20h, **Trauma** (Argento) et **Les Frissons de l'Angoisse** dans sa version intégrale inédite. Le vendredi 27 juin, 20h, **Les Horreurs de Frankenstein** et **Les Orgies de Frankenstein**. Toute une nuit avec Frankenstein, venez nombreuses, les filles !
Jalouse, la salle de Chaillot propose, pour sa part, une *Nuit des Maniaques*, avec, le samedi 25 juin, à partir de 23h, **Homicide** (Castle), **2000 Maniacs, Massacre à la Tronçonneuse** et **Les Insatisfaites Poupées Erotiques**. Places : 80F.

Festival du court métrage de fiction, *Images 94*, à Toulouse, Campus de Rangueil, le samedi 28 mai, de 14h à 22h30. Rens. au bureau du Festival : *Images, Enac*, rés. Védrines, 7 av. Edouard Belin, 31055 Toulouse Cédex. Tél.: 62 17 59 99.

Neuvième Festival du Film de Paris, *Cinéma et Jeunesse*, du 7 au 13 juin, parallèlement au Cinéma *Gaumont Marignan* et à *Ciné-Village*, Cours de la Reine, Pont Alexandre III, 75008 Paris. Rens : *Festival du Film de Paris*, Céline Ludecke, 5, rue de Chazelles, 75017 Paris. Tél.: 47 54 11 00.

■ La quarantaine plutôt fanée, la Ciccolina néglige sa carrière politique. Plutôt que de condamner énergiquement le regain de fascisme en Italie en se présentant aux élections, comme elle l'a fait par le passé, la sémillante scandinave tourne. Fini le porno pourtant. Comme sa copine Traci Lords en Californie, elle donne dans la science-fiction sans-le-sou. Prise en sandwich entre le gros Ned Beatty (qui imitait le cochon pour les cajuns pédés de **Délivrance**) et l'illustre Michael St. Gerrard, la madone du spaghetti porno se donne dans **Replikator** de Philip Jackson. L'affaire se déroule dans un futur très technologique contrôlé par des trusts industriels, lesquels emploient la réalité virtuelle pour mieux abrutir les masses. C'est notamment le cas de la *Zyklor Corporation*, possédant une merveille technologique qui peut à loisir dupliquer les humains pour en faire des esclaves. Manque cependant au bon fonctionnement de la machine une pièce indispensable, sans laquelle le Replikator génère des produits monstrueux... Est-ce donc là un film carbone sponsorisé par *Rank Xéros* ?



■ Pour les nostalgiques des pavés de presse d'antan, Georges Coune édite aujourd'hui "*55 ans de Cinéma Fantastique et SF*", une indispensable filmographie des années trente à nos jours magnifiquement illustrée. Chaque volume 300 F belges à Georges Coune, 31, rue Borrens, 1050 Bruxelles. Belgique.

■ Très curieux. Sam Raimi, grand amateur de péplum vient de tourner deux films pour la télévision mettant en vedette notre demi-Dieu favori : Hercule, avec dans le rôle, Kevin Sorbo. Les titres fleurent bon les années soixante : **Hercules and the Amazon Women** et **Hercules and the Lost Kingdom**. Deux autres titres devraient suivre dans la toute prochaine immédiateté (bientôt, quoi !)..

■ Très à l'honneur ces temps-ci le grand romancier de science-fiction Robert Heinlein. Parallèlement à **Starship Trooper** se prépare **Puppet Masters** d'après l'un de ses livres. Interprété par Donald Sutherland, Marshall Bell et Keith David, **Puppet Masters** traite de l'invasion de parasites extraterrestres qui prennent possession des corps et des cerveaux. Une nouvelle mouture des body snatchers ? C'est *Hollywood Pictures*, filiale de *Disney* qui produit, et un débutant du nom de Stewart Orme qui crie "moteur".

■ Premières informations sur **Batman 3**. Tim Burton, relégué à un poste de producteur, cède la mise en scène à Joel Schumacher (**L'Expérience Interdite**). Tournage dès septembre prochain. Les vilains de service ? The Ridler (sans doute Robin Williams) et Two-Faces (Tommy Lee Jones). Contrairement à **Batman le Défi**, le super-héros incarné par Michael Keaton tiendra une place plus importante tandis que son serviteur Alfred s'apparentera à une espèce d'armurier de choc, façon Q dans les **James Bond**. Batman devrait y filer un grand amour loin de ses ébats ambigus avec Catwoman. Une des innovations de **Batman 3** : l'apparition de Robin, comparse équivoque du justicier de Gotham City. Comme il fallait s'y attendre, ce **Batman** sera nettement moins sombre que les deux premiers, plus axé sur "la grande aventure" dixit *Warner Bros*. Sous la pression des ligues parentales et des sponsors comme *McDonalds*, **Batman 3** sera moins violent, moins sarcastique que le tome 2. De là à redouter une séquelle aussi infantile et débilitante que le sinistre **RoboCop 3**, il n'y a qu'un pas.... Souhaitons que la présence de Tim Burton au générique limite l'adoucissement du mythe. Mais, de son côté, Burton pense à sa **Catwoman** (le film) dont il sera le seul maître, libre de toutes les audaces.

■ Annoncés dans notre n°87, deux des six volumes consacrés à Jésus Franco viennent de paraître aux *Editions de la Méduse*. A la fois réflexion sur l'œuvre générale, filmographie complète et inestimable document iconographique, ces ouvrages constituent la mise à jour définitive de la carrière d'un réalisateur cultissime et fort à la mode en ce moment. A ce propos, méfiez-vous des imitations, car l'auteur, Alain Petit, dit l'Uncle Bens de la Francophilie (incollable sur le sujet) possède un style à nul autre pareil, a vu tous les films dont il parle, et vous communique sa passion comme aux grandes heures du fanzinat.
Manacoa Files, Jess Franco ou les Prospérités du Bis, chaque volume 80F (+18F de port) ou 450F (+ 100F port) pour les six volumes. *Editions de la Méduse*, 32, rue de Trois Faucons, 84000 Avignon.

■ Ronny Yu, après **The Bride with White Hair** (aussi appelé **Jiang-Hu Between Love and Glory**) s'attèle à **Slayer, The Devil's Assassin** avec Mark Dacascos (**American Samouraï**). Il s'agit là de l'histoire d'Hannibal Skaras, un tueur d'élite au service du Diable lui-même. Depuis 200 ans, il élimine ceux qui ont vendu leur âme au Malin mais guère enthousiastes à l'idée d'honorer le marché. Skaras se rebiffe contre son employeur lorsque celui-ci lui demande de supprimer une petite fille. Visiblement, **Slayer** se situe entre **Crying Freeman** et la série **Baby Cart**, ce qui augure du tout bon.

■ Le triomphe du **Cauchemar de Noël** (alias **The Nightmare Before Christmas**) devrait rassurer les artisans œuvrant dans l'animation des volumes et autres marionnettes. Ainsi, Will Vinton, l'un des piliers de la spécialité, s'attèle à une multitude de projets. Réalisateur du long métrage **The Adventures of Mark Twain**, de quelques séquences d'effets spéciaux pour **Moonwalker, Oz Un Monde Extraordinaire** et d'une multitudes de courts métrages inclus dans des programmes télé, Will Vinton se met à son propre compte et promet pour bientôt une série de films. Grand maître de la claymation (animation des figurines en pâte à modeler), il prépare dans son studio de Portland **The Frog Prince** (d'après un conte des Frères Grimm), **Moby & Dick** (l'amitié entre un gamin et une baleine), **The Life and Adventures of Santa Claus** (une biographie fictive du Père Noël), **The Inch High Samouraï** (les aventures d'un samouraï de poche), **The Magic Island** (un enfant propulsé dans un monde de conte de fée) et **Atlantis** (une tragique love-story dans l'Atlantide). Alléchant programme.

QUAND LES DINOSAURES DOMINAIENT L'ECRAN

Jurassic Park continue de faire des émules. Charles Band d'abord s'accroche à la locomotive avec **Prehysteria 2** et **3**, séquelle de **Dinosaures Story**. La firme japonaise *Toei* recrute Carlo Rambaldi, créateur d'**E.T.** et du dernier **King Kong** en date, pour **Rex the Dinosaur**, un conte de fée de Haruki Kadokawa. Il narre l'édifiante amitié entre la fille d'un paléontologiste et un tyrannosaure à peine sorti de l'œuf, lequel dinosaure devient une star en jouant dans des spots publicitaires. Pour donner vie à sa caoutchouteuse vedette, Carlo Rambaldi n'a rien trouvé de mieux que d'engoncer un figurant dans une combinaison saurienne.



REX, THE DINOSAUR. Allez, couché, Rex !



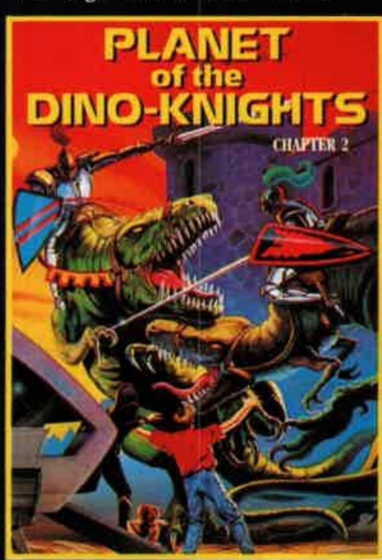
Au rayon des effets spéciaux rétro, **Teenage T-Rex** (qu'on a auparavant connu sous les titres **Mindy and the Mutant T-Rex** et **Week-end with a Dinosaur**) de Stewart Raffill se définit comme le croisement du classique **Frankenstein** de 1933 et de **Jurassic Park**. Ainsi, le scientifique timbré Wachenstein réanime des dinosaures et greffe à ces animaux stupides des cerveaux humains. A l'un d'eux, il donne l'encéphale d'un footballeur (*ça va pas l'arranger !*). Producteur de **Teenage T-Rex**, la compagnie *Platinic Films* met sur le feu **Magical Rex** (ex-**Junior the Dinosaur**) de l'Italien Luigi Cingolani, déjà principal entrepreneur du ringardissime **Dinosaures**. Le film, sur ses six millions de dollars de budget, investit au moins une brique dans la construction d'un tyrannosaure sympathique, découvert par des gosses dans une caverne. Mais, façon **E.T.**, des scientifiques mal intentionnés et les autorités le convoitent également. Chez *J & M Entertainment*, on voit plus grand avec **T-Rex** de Jonathan Betuel (**Les Aventuriers de la Quatrième Dimension**), mais ce buddy-movie où une femme-flic fait équipe avec un tyrannosaure humanoïde connaît bien des problèmes. Après que le producteur Dino de Laurentiis l'ait laissé en plan suite au désistement de Kim Basinger, le repreneur déplore le peu d'enthousiasme de la nouvelle vedette, Whoopi Goldberg. Un titan qui file un mauvais coton. La boîte ultra Z *Silver Star Film Corporation* jette sur le marché un fleuron du bis crypto-ésotérique avec un **Terminator Rex** à peine croyable. Il est réalisé par Anthony Doublin, l'un des constructeurs du tyrannosaure de **Carnosaur**. Déjà recyclé dans **Dinosaur Island**, celui-ci reprend du service dans ce **Terminator Rex** auprès d'un Robert Z'Dar (un **Maniac Cop** qui ne manque jamais une occasion de tourner un navet) vêtu d'une combinaison d'androïde très grunge ! Il est probable que les mêmes maquettes serviront encore dans le **Carnosaur II** que vient d'annoncer Roger Corman, avec Louis Morneau derrière la caméra à la place d'Adam Simon.

■ Depuis les temps glorieux de la *Hammer-Films*, on savait que le bon Dr. Jekyll avait une sœur, eh bien il convole en juste noce avec une certaine Mme Hyde, enfin, c'est ce qu'il voudrait faire coire... Une nouvelle version bi-sexuelle du livre de Stevenson, **Dr. Jekyll and Mrs. Hyde**, tournée à Montreal, sous la direction de David Price, avec Tim Daly et Sean Young.



Will Vinton et son monde enchanté.

■ Grand pourvoyeur du marché vidéo, Charles Band voit les choses en grand. Sous le label *Moonbeam*, dont les productions s'adressent surtout aux enfants, il travaille actuellement à la série **Josh Kirby... Timemaster !** composée de six films se réclamant ouvertement de **Buck Rogers, Flash Gordon** et des sérials des années 30 et 40 : **The Human Pets** (où les héros miniaturisés sont captifs d'aliens immenses), **Planet of the Dino-Knights** (une planète où les chevaliers utilisent des dinosaures au lieu des habituels canassons), **Trapped on Toyworld** (la visite d'une planète habitée soit par des jouets soit par des poupées), **Journey to the Magic Cavern** (cueillette de champignons géants, intelligents, bavards et hospitaliers), **Eggs from 70 Million B.C.** (avec les éclosions d'œufs renfermant des extraterrestres débonnaires) et **Lost World of the Giants** (à nouveau miniaturisés, nos héros côtoient d'immenses humains venus du fin fond de l'espace). Josh Kirby est un adolescent de 14 ans qui intervient malgré lui dans la guerre que se livrent deux savants du 25ème siècle, le bon Irwin 1138 et le diabolique Dr. Zoetrope, pour la possession de l'arme la plus puissante de tout l'univers, le Nullifier (!!!). Cette arme pourrait détruire le passé, le présent et l'avenir. Brisée en six morceaux dispersés sur des planètes inconnues, elle fournit le prétexte à six segments, donc à six films.



■ Chez *Troma*, Lloyd Kaufman tient à la bonne réputation de sa boîte. Faute de produire tous les films de son catalogue, il vient de racheter un trio de nanars pas piqués des hannetons pour les "tromatiser", à savoir leur donner un look maison. A un producteur hongrois, il reprend une tentative de fantastique amerloque et le rebaptise **Horror of the Hungry Humongous Hungan** signé Randall DiNinni (!) narré par Jack Palance, chargé de rendre cohérente une histoire évoquant les déboires sanglants d'un craignos monster (coucou, chef !) (*Tais-toi, et bosse...*) issu de malheureuses expériences génétiques. Intentionnellement ringard, **Space Zombie Bingo** de George F. Ormrod relate un cas d'invasion extraterrestre en provenance de la planète Plankton. Des "space zombettes" menacent la Terre et le terrible major Kent Bendover, un horrible phallocrate, tente d'endiguer le féminisme militant d'outre-espace. De même calibre, **Teenage Catgirls in Heat** de Scott Perry comblera de satisfaction roucoulante les inconditionnels de pépés à carrosserie tendance chasse-neige. Celles-ci, au nombre de trois comme Les Sorcières d'Eastwick, installent un drôle de culte à Riverville. Elles idôlatrent une féline divinité païenne vieille de 4000 ans, laquelle les métamorphose en furies hystériques, s'en allant casser du mâle. Trois séries Z du meilleur aloi, pour gourmets exclusivement.

■ Carlo Carlei, venu de la pub et du clip, tourne **Fluke**, d'après James Herbert, l'histoire d'un chien se remémorant sa vie antérieure alors qu'il était humain. Ensuite, Carlo se penchera sur un remake de **La Nuit du Chasseur**, le chef-d'oeuvre, et unique film, de Charles Laugton



Troma : l'art et la manière de l'affiche "tromatisante"...

■ John Malkovich a vraiment une tête à figurer au générique des meilleurs films fantastiques. Ainsi, le barbouze psychopathe de **Dans la Ligne de Mire** retrouvera très prochainement le réalisateur des **Liaisons Dangereuses** pour **Mary Reilly**, dans lequel il incarne le Dr. Jekyll auprès de Julia Roberts. Malkovich sera également le farouche adversaire de Kevin Costner dans **WaterWorld** de Kevin Reynolds, une sorte de **Mad Max 2** se déroulant après que les glaces des deux pôles aient fondu.

■ Il y aura bien un **Darkman 2**, mais cette séquelle n'aura pas l'ampleur du premier. Sans Sam Raimi au générique, ce **Darkman 2 : Die, Darkman, Die** est signé Bradford May, un téléaste très productif. Produit par *Universal* qui voue cette suite à une distribution vidéo, le film met en scène Arnold Vosloo (le bras droit de Lance Henriksen dans **Chasse à l'Homme**) dans le rôle du vengeur masqué. Son adversaire est incarné par Jeff Fahey.

ARCADE



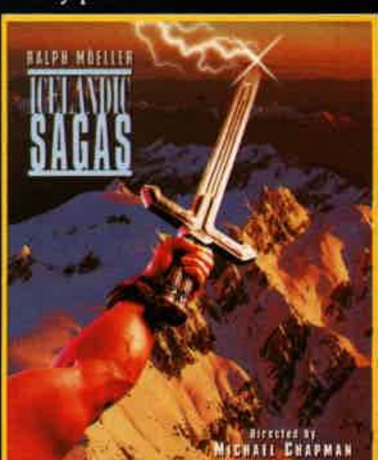
La réalité virtuelle étant très en vogue, le prolifique Albert Pyun s'y adonne dans **Arcade**. Réalisateur de **Cyborg**, **Captain America**, **Nemesis** et **Knight**, cet artisan ne semble refuser aucune proposition. Sous la bannière *Full Moon* de Charles Band, il met en scène un jeu vidéo délirant installé dans l'arcade "L'Enfer de Dante". Equipé d'un casque, les usagers déboulent dans un monde artificiel. Un à un, ils sont foudroyés par les obstacles qu'ils doivent vaincre. Au fur et à mesure que la machine élimine les joueurs, elle gagne en puissance, obtient une parfaite autonomie. Une belle étudiante flaire le mauvais plan et décide de mettre l'appareil hors d'état... Une série B sur le marché "virtuel" qui offre un univers informatique crédible, via des effets spéciaux qui doivent autant à **Tron** qu'au **Cobaye**.

■ Tandis que John Milius tarde à lancer **Northmen**, sa saga épique sur les vikings, Michael Chapman (**Le Clan de la Caverne des Ours**) s'attèle plus énergiquement à **Icelandic Sagas**, une fresque inspirée des légendes scandinaves. Sa vedette : le Monsieur Univers Ralph Moeller qui jouait les brutes dans **Universal Soldier** et **Cyborg**. Son personnage est ici Kjatan, un guerrier valeureux choisi par le sage Njal pour affronter le tyrannique Ketil, après la mort de son père. Impossible que cet **Icelandic Sagas** ne tombe pas sous l'influence de **Conan le Barbare** dont Ralph Moeller possède la carrure et les avant-bras. C'est déjà ça...

■ Entre **Freddy VII** et **A Vampire in Brooklyn** avec Eddie Murphy, Wes Craven tournera probablement **The Outpost** pour le producteur Mark Damon. Son scénario, prenant pour cadre un laboratoire de biotechnologie, relate les agissements sanguinaires d'un monstre cannibale. Ce dernier se trouve être au départ Thor, un jeune homme servant de cobaye à un groupe de scientifiques et dans le corps duquel des milliers de virus se sont engouffrés. Selon les laborantins, Thor devrait s'imposer en super-soldat, invincible, ultra-performant dans tous les domaines. A la lecture du scénario, on s'aperçoit en fait que l'action se situe sur une portion de terrain bien connue, un coin du désert du sud de la Californie, que le père de Thor se nomme Pluto, un type déjà bien atteint par des radiations et qui sévit auparavant dans **La Colline a des Yeux** et sa première suite du même Wes Craven. Déduction : **The Outpost** ne serait donc que **La Colline a des Yeux 3**. Faut-il avoir à rougir de cette suite pour la cacher ainsi à la face des amateurs ? Egalement sur le planning de Wes Craven, un remake du classique de Robert Wise, **La Maison du Diable**, dans lequel des scientifiques et des parapsychologues investissent une demeure hantée.

■ Jerry Lewis n'a jamais pu mener à bien son projet de remake de **Dr. Jerry & Mr. Love** pour cause d'impopularité à Hollywood. Par contre, Eddy Murphy, méga-star, n'a eu aucun mal à monter ce même remake dans lequel il sera donc un piteux scientifique transformé en crooner insolent.

■ En Grande-Bretagne et aux USA, le Dr. Who est une institution, une série culte au même titre que ***La Quatrième Dimension*** et ***Star Trek***. Elle prend pour héros le "Doctor" Who, né en 1962 sur les plateaux de la *BBC*. C'est un scientifique âgé, partisan des théories les plus fameuses et capable de voyager dans l'espace et le temps. Incarné par de nombreux comédiens au fil des 17 saisons de la série, dont Peter Cushing dans **Doctor Who and the Dalek** et **Les Daleks Envahissent la Terre**, deux transpositions cinématographiques du personnage, le Docteur Who amorce un retour sur scène. Steven Spielberg négocie actuellement avec la *BBC* la possibilité de reprendre la série avec 60 nouvelles aventures du farfelu savant britannique. La production hésite entre Michael Crawford (**Condorman**) et David Hasselhoff pour interpréter le personnage. Mais le Docteur Who intéresse également la productrice cinéma Felice Arden. Celle-ci vient d'engager Leonard Nimoy pour la mise en scène.



■ Vraiment occupé Paul Verhoeven. Pour quelques années au moins. Patientent sur son agenda **Starship Trooper** (d'après "La Patrouille de l'Espace" de Robert Heinlein), **Showgirls**, **Mistress of the Seas** tandis que **Crusades** avec Arnold Schwarzenegger prend enfin forme. Il faut désormais ajouter à cette liste **Manhattan Ghost Story**, projet un temps tenu par le calamiteux Mark Rydell qui met en scène un triangle amoureux, deux hommes et une femme, dans l'au-delà. Le film se veut un "supernatural romantic thriller". Sharon Stone pourrait en être la vedette.

■ L'heure étant à la quête des filons rentables un récit de Bram Stoker (le père de Dracula), **The Jewel of Steven Stars** fait actuellement l'objet d'une adaptation grand écran. Même si Mike Newell s'en inspira jadis avec **La Malédiction de la Vallée des Rois** avec Charlton Heston, Brian Grant se semble pas trop s'en soucier. Le récit tourne autour de la réincarnation d'une maléfique reine de l'Egypte antique, laquelle prend possession d'une innocente jeune femme dont le père, archéologue, lui aura offert un scarabée découvert dans un tombeau.

San HELVING



PARANO

Il y a cinq ans, né de l'imagination fertile du producteur/réalisateur de courts métrages Yann Piquer, **Adrénaline Le Films** voyait le jour : un "films" entièrement composé de courts métrages mis bout à bout sans réel lien. Une heureuse initiative qui a pris la forme d'une réussite. Aujourd'hui, Yann Piquer réalise encore des courts métrages (choix délibéré ?). Il récidive donc avec le même concept, revu et corrigé toutefois, bien plus élaboré. **Parano**, ce n'est plus le bazar du court métrage, mais un film à sketches, un vrai, avec cinq histoires reliées entre elles par un fil conducteur.
Jean-Claude, un beauf un peu bête qui sent le renfermé, passe des petites annonces dans les journaux. La belle qu'il attend arrive et la discussion, chaotique, s'installe. De fil en aiguille, les bourdes de ce brave Jean-Claude rappellent à notre jolie parano de mauvais souvenirs qu'elle s'empresse de lui conter... C'est ici que les choses se compliquent. Car si le premier sketch, **Nuit D'essence**, possède indéniablement des qualités qu'on ne peut lui réfuter (idées originales, personnages attachants, situation tendue, mais drôle), il fait également preuve d'un manque d'imagination certain lorsqu'il s'agit de faire entrer en scène l'élément fantastique, réduit à l'état d'idée non travaillée, une matière première qui n'aurait pas été transformée. Résultat, on en vient à regretter cette petite escapade du côté du surnaturel sans laquelle cette histoire de déprime entre un automobiliste pyromane et le pompiste Jacques Villeret (excellent) serait restée un simple fait divers réaliste, parfois risible malgré la situation.
C'est en fait là que se trouve tout le problème du film : dans l'utilisation d'un fantastique étrange qui, parce qu'il est bien mal maîtrisé, devient assez incompréhensible. Ce fantastique, sobre, puise toute sa force dans un environnement réaliste ; un réel imbibé d'éléments imaginaires. Mais encore faut-il savoir s'en servir. Si la bête n'est pas correctement domptée, il y aura toujours un décalage entre ce que l'œil voit (sketch numéro 2) et ce que le cerveau analyse (sketch numéro 1). La suite nous donne le choix entre une séquence au problème identique et des sketches où les situations comiques et la franche rigolade emboîtent le pas à l'humour très *"idées noires"* du précédent **Adrénaline**. N'empêche que le segment d'Alain Robak (**Baby Blood**), **Sado et Maso Vont en Bateau**, parce qu'il sait rester simple et réaliste, rend ce rapport sadomaso entre un "tendre" et une nymphomane lunatique doublement plus drôle. Ce n'est pas du niveau de son génialissime **Corridor**, soit, mais au moins, lui, ne s'emmêle pas les pédales dans un fantastique proche du ridicule parce qu'incompréhensible.
Le mieux, c'est encore de décompresser, de ne pas trop réfléchir, de ne pas stresser sur le pourquoi du comment. Vous envoyer voir ce film sous le couvert du fantastique, serait malhonnête. Ceci étant dit, vous pouvez toujours aller y jeter un œil si vous aimez les mimiques de Smaïn, le jeu de Jacques Villeret, ou, c'est encore la meilleure solution, par pure solidarité envers des Français qui essayent de faire quelque chose dans un domaine boudé par la majorité de la production nationale.

Damien GRANGER

France. 1993. Réal. et scén.: Yann Piquer, Alain Robak, Manuel Flèche, Anita Assal & John Hudson. Dir. Phot.: Bernard Dechet, Rémy Chevrin, Darius Khondji, Jean Poisson. Mus.: Alain Guelis, Scoop !, A.M. Jacques, J. Hudson, P. Azais, Richard Gili. Prod.: Yann Piquer pour Manitou Productions/ Ex Nihilo/ Phase Films/ Les Films Eric Atlan/ France 3. Int.: Smaïn, Jacques Villeret, Patrick Bouchitey, Jean-François Stevenin, Alain Chabat, Gustave Parking... Dur.: 1 h 22. Dist.: Rezo Film. Sortie prévue le 8 juin 1994.

OYEZ, OYEZ...

Les 10, 11 et 12 juin, au Grand Rex (1, Bd Poissonnière 75002 Paris), un lieu au passé illustre et chahuteur dans le genre, se tiendra le premier Marathon du Fantastique. Trois jours pendant lesquels vous pourrez vous repaître de 18 films inédits. Dans un premier film temps, nous pouvons annoncer **No Escape from Asylum** de Martin Campbell (la rencontre de **Mad Max 2** et de **Fortress**), **Cronos** de Guillermo Del Toro (une histoire de vampire et de voyage dans le temps), **Body Bags** de John Carpenter et Tobe Hooper (lire article dans ce numéro), **Bride With White Hair** de Ronny Yu (lauréat du Grand Prix de Gérardmer/Fantastica, in *M.M.* 87), **Brainscan** de John Flynn (une sorte de **Freddy** pour micro-ordinateur), **Full Eclipse** d'Anthony Hickox (des loups-garous new look, in *M.M.* 88), **Le Bazar de l'Epouvante** de Fraser C. Heston (d'après Stephen King, in *M.M.* 87). Moins sûrs mais en bonne voie : **Le Retour des Morts-Vivants 3** de Brian Yuzna (saignant !. In *M.M.* 82 & 88), **Necronomicon** de Brian Yuzna, Christophe Gans & Shu Kaneko (in *M.M.* 83 & 88.), **Max, le Meilleur Ami de l'Homme** de John Lafia (in *M.M.* 88), **Freaked** d'Alex Winter & Tom Stern (in *M.M.* 79 & 88), **Body Melt** de Philip Brophy (in *M.M.* 88), **The Crow** d'Alex Proyas (dans ce numéro)...

A deux pas du Rex, au cinéma le Max Linder (24 Bd Poissonnière, 75009 Paris) se tiendra le 14 mai, de minuit à l'aube, "La Nuit Russ Meyer". Au programme, plein de gros nichons et **Supervixens**, **Ultravixens** et **Faster Pussycat, Kill Kill !**. Rens.: 48 24 88 88.

ABONNEMENT



SOYEZ *MAD*, ABONNEZ-VOUS !



Soyez parmi les 150 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez, au choix, la K7 de **BRAIN DEAD** de Peter Jackson (le film le plus gore de l'histoire du cinéma, et de l'Histoire tout court par conséquent), ou celle de **INCREDIBLE TORTURE SHOW** (un sacré catalogue de sévices perpétués dans la bonne humeur). Deux films que Jacques Toubon et Charles Jolibois n'ont jamais vu. On vous gâte !

Pour tous les suivants, et sous réserve que vous le réclamiez fort sur le bon de commande, nous vous enverrons, au choix, une affichette parmi les titres suivants : **Candyman, Action Mutante, Darkside, Highlander le Retour, Réanimator 2, Rambo III, Over the Top, Haute Sécurité, Gunmen** et **Haute Sécurité** (merde, j'l'ai d'jà dit), ou encore un numéro de *Mad Movies* ou d'*Impact* manquant à votre collection.





BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM ________________________________

PRENOM ________________________________

ADRESSE ________________________________

____

____

Désire m'abonner pour un an à Mad Movies.
Règlement joint par chèque ou mandat-lettre.

Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES
4 rue Mansart,
75009 PARIS

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120 F. Envoi par avion : 200 F. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

CALENDRIER

Courant juin : **La Momie/The Mummy Lives** de Gerry O'Hara (vidéo location), **Hors Contrôle/Severed Ties** de Damon Santostefano (vidéo location), **Brain Twisters** de Jerry Sangiuliano (vidéo location), **Washing Machine/La Machine à Laver** de Ruggero Deodato (vidéo location), **Project Vampires/Les Nouveaux Vampires** de Peter Flynn (vidéo location), **Lifepod** de Ron Silver (vidéo location) - Fin juin : **L'Attaque de la Femme de 50 Pieds** de Christopher Guest (cinéma) - Courant juillet : **Cyborg 2** de Michael Schroeder (vidéo location), **976 Evil 2** de Jim Wynorski (vidéo location), **SeaQuest** de Irvin Kershner, pilote de la série TV (vidéo location), **Late for Dinner** de W. D. Richter (vidéo location), **Wilder Napalm** de Gordon Glenn Caron (vidéo location), **Skeeter** de Clark Brandon (vidéo location) - 6 ou 13 juillet : **Tetsuo** de Shinya Tsukamoto et **Vibroboy** de Jan Kounen (même programme, cinéma) - 6 juillet : **Eraserhead** de David Lynch (reprise avec une copie entièrement restaurée et resonorisée, cinéma), ***Star Trek***, saisons 1966/69, collection de trois coffrets, soit 18 épisodes (vidéo vente) - 13 juillet : **Le Bazar de l'Epouvante/Bazaar** de Fraser C. Heston (cinéma) - 20 juillet : **Max, Le Meilleur Ami de l'Homme/Man's Best Friend** de John Lafia (cinéma), **Les Flinstones** de Brian Levant (cinéma), **Escape from Asylum** de Martin Campbell (cinéma) - 21 juillet : ***La Quatrième Dimension***, série TV, volume 5 à 8 (vidéo vente), **The Force** de Mark Rosman (vidéo location), **Brainsmasher** d'Albert Pyun (vidéo location) - Dates indéterminées pour juillet-août : **Le Retour des Morts-Vivants 3** de Brian Yuzna (cinéma), **Necronomicon** de Christophe Gans, Brian Yuzna et Shu Kaneko (cinéma) - 3 août : **Blink** de Michael Apted (cinéma) - 24 août : **TimeCop** de Peter Hyams (cinéma), **Highlander 3** de Andy Morahan (cinéma) - Fin août/début septembre : **Batman contre le Fantôme Masqué/Batman : the Mask of the Phantasm** de Eric Radomski (vidéo vente) - Courant septembre : **Apex** de Philip J. Roth (vidéo location), **Hellbound** de Aaron Norris (vidéo location), **Nekromantik 2** de Jörg Buttgereit (vidéo vente), ***Wild Palms***, mini-série TV produite par Oliver Stone (vidéo location) - 8 septembre : **Le Fléau/The Stand**, téléfilm de six heures (2 cassettes) de Mick Garris (vidéo location), **Ghoulies 4** de Jim Wynorski (vidéo location) - 14 septembre : **Wolf** de Mike Nichols (cinéma) - Séries TV diffusées à partir de septembre : ***RoboCop***, ***Highlander***, ***The Adventures of Brisco County Jr.*** avec Bruce Campbell (sur *M6*), ***Babylon 5*** (sur *Canal +*) - 6 octobre : **Syngenor** de George Elanjian Jr. (vidéo location) - 20 octobre : **Slaughter of the Innocents** de James Glickenhaus (vidéo location) - 9 novembre : **The Shadow** de Russell Mulcahy (cinéma) - Courant novembre : **In the Mouth of Madness** de John Carpenter (cinéma), **Men Behind the Sun** (vidéo vente), **The Twilight Zone : Rod Serling's Lost Classics** de Robert Markowitz (vidéo location) - Courant décembre : **The Mask** de Chuck Russell (cinéma) - 7 décembre : **Le Cauchemar de Noël/The Nightmare Before Christmas** de Henri Selick (cinéma) - 14 décembre : **Interview with a Vampire** de Neil Jordan (cinéma) - 11 janvier 1995 : **Frankenstein** de Kenneth Brannagh (cinéma) - Premier bimestre 1995 : **The Mangler** de Tobe Hooper, d'après Stephen King, avec Robert Englund (cinéma), **Brainscan** de John Flynn, avec Frank Langella & Edward Furlong (cinéma), **Ed Wood** de Tim Burton, avec Johnny Depp & Martin Landau (cinéma), **Wes Craven's Nightmare on Elm Street : The Real Story**, de Wes Craven avec Robert Englund (cinéma), **Full Eclipse** de Anthony Hickox (vidéo location) - (Attention, cette liste est sujette à des changements, les distributeurs et diffuseurs n'ayant pas toujours "calé" leurs titres dans une programmation définitive dépendante des mouvements du marché. Quoiqu'il en soit, bon appétit)


CREATION - GRAPHISME
STAGES
EFFETS SPECIAUX
40 86 56 23
43 81 13 31
F.X.
CREATURES
EFFETS SPECIAUX - MODELAGE - MOULAGE


FANTASTIC TOYS!
RESERVEZ MAINTENANT
LES NOUVEAUTÉS
STAR WARS 1994
MICRO MACHINES / DIORAMAS
MAQUETTES STAR WARS™ • ALIEN™ • MICRO STAR WARS
• STAR WARS™ •
☐ AT-AT.......110F
☐ AT-ST (Scout Walker).......110F
☐ Navette Impériale.......164F
☐ Snowspeeder.......123F
☐ Chasseur X- Wing.......123F
☐ Chasseur TIE.......123F
☐ Millenium Falcon.......218F
☐ Star Destroyer.......143F
☐ Base Rebelle de Hoth.......143F
☐ Set: SNAP A-Wing, Tie, B-Wing...185F
☐ Dark Vador au 1/6.......143F
• ALIEN™ - ALIENS™ •
☐ Attacking ALIEN (jusqu'au 15/07/94)...199F
☐ Guerrier Alien + oeuf, socle.......237F
• STAR WARS™ MICRO MACHINE •
Set de Trois Micro Vaisseaux
☐ Mill. Falcon, X-Wing, Star Destroyer...99F
☐ AT-AT, Tie Fighter, Snowspeeder...99F
☐ AT-ST, B-Wing, Barge de Jabba...99F
• STAR WARS™ MICRO DIORAMA •
☐ Death Star + 1 X-Wing + 5 mini fig...199F
☐ Planet Hoth + 1AT-AT + 5 mini fig...199F
☐ Planet Endor + 1 AT-ST + 5 mini fig...199F
NOM/PRENOM.......
N°/RUE.......
CP/VILLE.......
FRAIS DE PORT: 1 article 30F - 2 articles ou plus 50F - TOTAL.......F
Envoyez votre commande et votre réglement (chèque ou mandat) libellés à :
FANTASTIC TOYS - 62, rue du Pas St Georges BP 47 33036 Bordeaux Cedex.
☐ Recevez le catalogue des maquettes contre deux timbres à 2F80.
- Retrouvez nous sur 3615 JeuxPlus, rubrique FANTASTIC TOYS -

UN MONDE PARFAIT ?

1994, l'année de la Famille. Pour un monde parfait ? Sous la poussée d'associations moins catholiques qu'elles le prétendent, et avec l'aide d'un article de loi qui ouvre grand la porte à toutes les aberrations, le gouvernement réinvente la chasse aux sorcières. Jusqu'à présent, rien de spectaculaire, encore que... Mais demain ?

C'est un fait connu. Les Etats-Unis, et, avec le temps de réaction habituel le monde occidental, assistent depuis peu à un terrible retour de la censure en général. Evidemment, rien de comparable à ce qui se passe dans la majorité des pays du Proche et Moyen-Orient où **La Liste de Schindler** n'a pas trouvé de distributeur, quand il n'a pas été purement et simplement interdit - en Indonésie et en Jordanie (lire *Actuel* de mai) ! Bon, la censure cinéma, on connaît : c'est cette dame un peu âgée qui a dans un premier temps voté l'interdiction totale de **Massacre à la Tronçonneuse**, **Zombie** et **Mad Max**, puis dans un deuxième temps autorisé les dits-films à sortir sur grand écran au prix de quelques coupes, et enfin, dans un troisième temps, permis l'exploitation des versions intégrales. La Censure, pardon, le Comité de contrôle des films, est donc un organisme totalement arbitraire, gouvernemental, sous le haut contrôle du Ministère de la Culture, dont l'utilité est de classer les films conformément à la loi : interdiction aux moins de 12 ans, aux moins de 16 ans, caractère pornographique, incitation à la violence... Ce Comité forcément indispensable commet des erreurs, les corrige souvent, avec plus ou moins de retard, et du gouvernement en place dépend sa sévérité. Passé les avantages et inconvénients d'un tel système, le plus important reste qu'il n'entraîne pas de sanctions pénales à partir du moment où les distributeurs concernés respectent les décisions prises. Au pire, une décision imbécile de la Censure sera sujette à polémique, et le public intéressé prendra son mal en patience. Derniers exemples en date : l'interdiction de **Chucky 3** en Angleterre suite à l'affaire des enfants meurtriers, et la classification NC-17 aux Etats-Unis de certains films (**Bad Lieutenant** par exemple) qui réduit, au même titre que le X-Rated, le circuit de distribution. On vous laisse imaginer les conséquences économiques d'une telle étiquette...

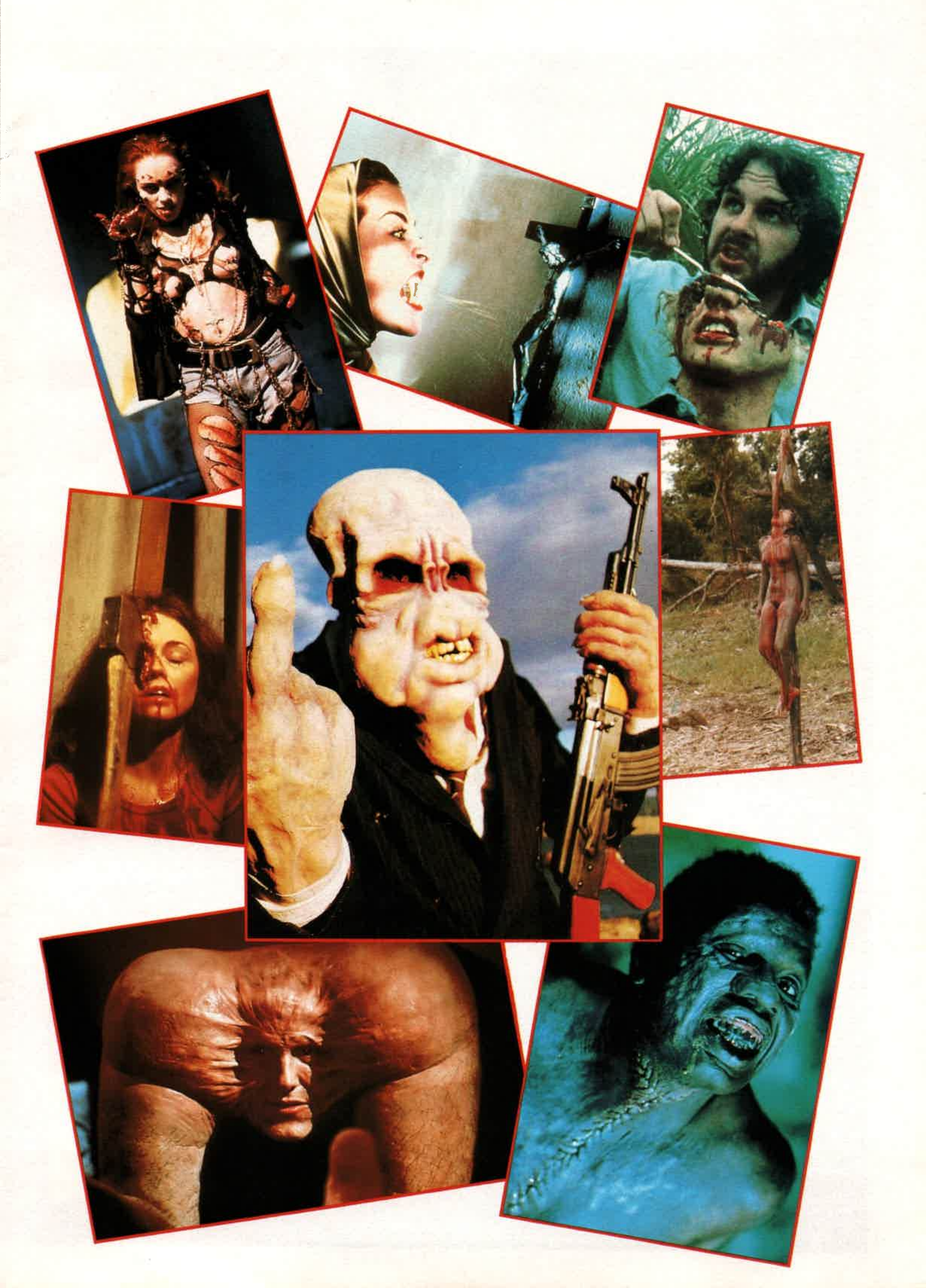
En France, depuis 1981, on était en fait assez tranquille côté cinéma, d'autant plus que la censure ne s'appliquait pas à la vidéo, ou alors très occasionnellement en matière de films pornographiques. Ailleurs, malgré certains dérapages dont les plus célèbres sont "Le musée des horreurs" qui incita Charles Pasqua à interdire notamment *Penthouse* et *L'Echo des Savanes* (les deux titres continuent de se vendre très bien aujourd'hui !) et l'attitude terroriste des intégristes catholiques à la sortie de **La Dernière Tentation du Christ**, on ne peut pas dire que la liberté d'expression ait été bafouée dans l'hexagone dans quelque domaine que ce soit. Mais le vent tourne, et cette période de "liberté surveillée" est désormais menacée par un article de loi assassin.
Un rapide retour en arrière s'impose. Avec le vote de l'Europe, de l'abolition des frontières et de la libre circulation des biens entre les Etats se pose le problème de la pornographie. "Pornographie : représentation (par écrits, dessins, peintures, photos) de choses obscènes destinées à être communiquées au public". La définition laissant une large marge à l'appréciation de chacun, les Etats européens n'ont évidemment pas la même politique de contrôle pornographique : le Danemark et les Pays-Bas sont plutôt permissifs, et l'Angleterre plutôt répressive par exemple. Ce qui est autorisé ici est interdit là, et inversement. Casse-tête chinois ? Non, européen ! Comment mettre à niveau les différentes formes de pornographie ? Autrement dit, comment amalgamer ces diverses pornographies choquantes, qui sont autant de cultures particulières, en une pornographie unique, une culture seule, qui ne choquerait personne ? Six mois de débats au parlement européen de Bruxelles aboutissent à une motion : l'interdiction de la pornographie sur toute l'Europe. Délirant ! Le Projet Ornicar, une association de défense des droits de l'homme et de sa sexualité, entre en scène et contacte les parlementaires pour tenter de leur faire entendre raison. En septembre 1993, le vote a lieu. Résultat : le "contre" l'emporte de trois voix sur le "pour". Une majorité minuscule, mais suffisant toutefois à repousser cette proposition indécente. On a eu chaud...

Six mois plus tard, le 1er mars 1994, nouvelle canicule avec l'entrée en vigueur de l'article L. 227-24 du nouveau code pénal. Pour ceux qui n'auraient pas lu "Ze Mad Rubrik" in *Mad Movies* 88, voici à nouveau le texte : "Le fait de fabriquer, transporter, de diffuser par quelque moyen que ce soit et quel qu'en soit le support un message à caractère violent ou pornographique ou de nature à porter gravement atteinte à la dignité humaine, soit de faire le commerce d'un tel message, est puni de trois ans d'emprisonnement et 500.000 F d'amende lorsque ce message est susceptible d'être vu ou perçu par un mineur". Cet article, l'article Jolibois, du nom de celui qui l'a formulé, Charles Jolibois, remplace donc "l'outrage aux bonnes mœurs" de l'ancien code pénal et constitue une arme d'un calibre inédit pour les associations de défense de la Famille. Jusqu'au 1er mars de cette année, les poursuites pour outrage aux bonnes mœurs étaient engagées par le Procureur de la République pour trouble de l'ordre public. Désormais, n'importe quelle association de défense de la Famille peut porter plainte devant un tribunal, et ce sans qu'il soit nécessaire de constater un préjudice !
Ce sursaut de la censure n'est bien sûr pas innocent : on peut y lire un programme de rétablissement des bonnes mœurs établi par ces mêmes associations qui militent pour "l'ordre moral" et donc, par exemple, contre la dépénalisation de l'avortement et les campagnes préventives de lutte contre le sida (le préservatif, quoi. Un bonjour en passant au Vatican !). Ces associations constituent heureusement une minorité et les valeurs qu'elles défendent, pour la plupart liées à la branche "dure" du catholiscisme", ne sont pas nouvelles. Des intégristes cathos, il y en a eus, il y en a encore, et il y en aura sans doute toujours. On s'en fout : leur nombre, même s'il venait à tripler, ne constitue pas un danger immédiat. Jusqu'alors contraintes d'exercer une lutte quasi-souterraine pour faire entendre leurs revendications, voilà ces associations habilitées, avec l'article Jolibois, à poursuivre n'importe qui, n'importe quand, pour n'importe quoi. La création du CID - Comité d'Initiatives pour la Dignité humaine (!) -, regroupant 52 organisations (Action familiale et scolaire, Avenir de la Culture, Familles de France, Renaissance Catholique... Je continue ?), laisse à penser que ça cogite dur dans les coulisses : depuis le 1er mars, combien de plaintes ont-elles été déposées ? Contre qui ? Et pourquoi ?
Il faudra attendre quelques mois, lenteur du système judiciaire oblige, pour connaître les conséquences de ces poursuites pour l'instant fantômes. Mais les prémices de la grande lessive font peur. Les "gratuits" d'annonces ont vu leur pagination diminuer de 25 % pour incitation au proxénétisme (salons de massage, téléphone et minitel rose...). L'éditeur de *Newlook*, "coupable" d'avoir publié un sujet sur le piercing, est poursuivi dans le cadre de l'article L. 227-24 et d'une loi sur l'auto-mutilation datant de l'époque napoléonienne ! Sans parler de l'affaire *Fun Radio*...

Pour finir, relisez le texte de loi. Attentivement. OK ? Alors voici maintenant une éventuelle application de l'article à une revue que vous connaissez bien : *Mad Movies*.
Une association quelconque décide que **Le Retour des Morts-Vivants 3** et sa jolie zombie adepte du piercing "portent gravement atteinte à la dignité humaine" par leur "caractère violent et pornographique". Cette même association remarque que la revue *Mad Movies* "diffuse" et "fait le commerce" de ce "message à caractère violent et pornographique". Dans le même élan, elle s'aperçoit que l'imprimeur "fabrique" *Mad Movies*, que les NMPP le "transporte" et que "ce message est susceptible d'être vu ou perçu par un mineur". Convaincue de l'utilité de sa mission (ou simplement pour faire chier), l'association quelconque porte plainte...
La suite, on ne la connaît pas et on préfère ne pas la connaître. Mais au cas où Jipépé aurait 500.000 F d'amende (c'est pas le moment, me souffle-t-il !) ou, pire, la rédaction serait transférée pendant trois ans à Fleury-Mérogis, voici une belle page de droite comme on aimerait en voir plus souvent !

Vincent GUIGNEBERT

Avec tous mes remerciements à Thierry Meyssan, Président du Réseau Voltaire. Le Réseau Voltaire, extension du Projet Ornicar créée le 31 janvier 1994, est une association de défense de la liberté d'expression qui lutte activement pour obtenir l'abrogation de l'article L. 227-24. Pour tous renseignements : Réseau Voltaire, 8 rue Auguste Blanchi, 93200 Saint Denis ; ou service Audiotel (2,19 F/mn) : 36.68.16.94.





Une vision apocalyptique du justicier de Gotham City : quand le petit écran n'est pas un obstacle au talent.



BATMAN

Batman est décidément un mythe d'une richesse inouïe, certainement le super-héros le plus fascinant de la bande dessinée, de l'écran. Deux ans après *Batman le Défi*, deux ans après que Tim Burton ait placé sur un piédestal ce justicier de l'ombre, ce psychopathe positif agissant pour l'ordre et la sécurité de Gotham City, une série de dessins animés explore les mille et une facettes du mythe créé en 1939 par Bob Kane. Parti pris de sérieux, vilains nombreux et pittoresques, look art-déco, animation haut de gamme pour la télévision, scénario fouillé, cadrages expressionnistes...
Ce *Batman*, fignolé dans les moindres détails par une équipe de passionnés, honore sa légende. Et le triomphe des 65 premiers épisodes assure une parfaite jonction avec les prochains *Batman 3* de Joel Schumacher et *Catwoman* de Tim Burton...

Batman fait partie du patrimoine *Warner* au même titre que Clint Eastwood et Humphrey Bogart. On le bichonne, on le soigne, on lui alloue des sommes rondelettes, les services de la crème des artistes-animateurs. Bref, le studio hollywoodien veille à ne pas compromettre son super-héros favori dans des aventures boiteuses. C'est évidemment le succès des deux films de Tim Burton qui pousse *Warner* à se lancer dans une nouvelle série de dessins animés pour la télévision. Pas question de revenir au Batman flashy et kitsch des sixties, un justicier farceur, ennemi du bon goût, du tragique et de la sobriété. Des données contraires à celles du mythe.
Sûre de la fiabilité commerciale de son poulain, *Warner* demande à la directrice de son service animation de reprendre en main le retour de Batman à la petite lucarne. Pour avoir longtemps fréquenté les ateliers *Hanna-Barbera*, puis les productions animées de Steven Spielberg, les *Tiny Toons*, Jean Mac Curdy connaît la musique. Professionnelle exigeante, elle obtient du studio carte blanche. "Warner *a immédiatement compris qu'il fallait se montrer digne de l'héritage des bons vieux* **Looney Tunes**, *des* **Bugs Bunny**. *C'est pourquoi les responsables m'ont laissée agir à ma guise*". Belle attitude. Une autonomie rare dans le système, une liberté d'agir à la base de la réussite de ce **Batman**.
Aussitôt, Jean MacCurdy convainc le gratin de l'animation télévisuelle américaine de passer dans son camp. "*Jean MacCurdy possède l'inestimable qualité de confier le bon poste à la personne adéquate. A ses recrues, elle dit simplement : "Amusez-vous bien. Faites du bon boulot". Je n'ai bénéficié d'une aussi grande liberté que sur* **Batman**" vient témoigner en sa faveur l'un des ténors de la série, Alan Burnett, corroborant la thèse selon laquelle la vigueur retrouvée du redresseur de torts de Gotham City doit tout aux initiatives de sa bien aimée productrice.

Coup d'essai, coup de maître

En traquant le concept original qui puisse relancer un Batman animé, Jean MacCurdy rallie à sa cause Eric Radomski et Bruce Timm, deux piliers de *Warner Animation*. "*J'ai crayonné des esquisses en mettant en valeur les décors plutôt que les personnages. Pendant ce temps, Bruce Timm se consacrait à l'aspect de Batman. Nous avons groupé nos travaux pour les présenter à Jean MacCurdy et à* Warner Animation. *Ils ont à ce point aimé qu'ils nous ont commandé un court métrage de démonstration de deux minutes. Il fallait qu'ils aient une idée concrète du résultat. Pendant un mois et demi, dans un studio canadien, avec des copains animateurs, nous avons travaillé sur ce bout d'essai auquel nous avons ajouté quelques effets sonores, un peu de musique. Vraiment, nous ne pensions pas aller très loin avec ça. On s'était beaucoup amusé à le faire mais jamais nous nous serions imaginé que, quelques semaines après la projection, Jean MacCurdy nous appelerait, enthousiaste, pour nous annoncer que* Warner *allait démarrer la production d'une série. Je ne comprends toujours pas pourquoi ils nous ont donné notre chance. Cependant, je ferai tout pour qu'ils ne le regrettent jamais*". Jamais en effet, Eric Radomski se serait douté que les deux minutes de test allaient déboucher sur une première saison d'une soixantaine d'épisodes !
Le mini-**Batman** à l'origine de tout est d'une simplicité enfantine. Le Justicier surprend des cambrioleurs à l'œuvre, les rosse copieusement à grands coups de poing avant que

■■■







Trois adversaires redoutables de Batman. De haut en bas : Le Joker, sans parenté avec Jack Nicholson, mais tout aussi grimaçant et dangereux - Le vilain Pile ou Face (Two-Faces), un procureur passé de l'autre côté de la barrière après un accident - Harley Quinn, aide de camp du Joker, une farceuse qui désire la mort de Batman.

■■■

n'arrive la police. Mais ce **Batman** express présente déjà les plus importantes options de la série à venir. Environnement sombre et gothique, ombres gigantesques de l'homme-chauve-souris déployant sa cape, premier degré... Tout est dit, tout est dessiné. Mais le résultat n'est pas réellement le fruit du hasard, d'une inspiration venue de nulle part. Jean MacCurdy avait une idée derrière la tête.
En commandant à Eric Radomski et Bruce Timm le pilote de ***Batman***, Jean MacCurday les dirige dans une direction bien précise, celle des ***Superman*** tournés par Max Fleischer dans les années 40. Ce sont des courts métrages baroques, flamboyants, prenant pour cadre une cité dantesque, Metropolis, où rôdent des psychopathes. *"Je tenais à ce que* **Batman** *soit d'inspiration très Max Fleischer dans son style"* précise la productrice qui trouve aussitôt un écho favorable chez Bruce Timm et Eric Radomski. *"Nous sommes des admirateurs fervents des vieux* **Superman** *de Max Fleischer. Mais se posait néanmoins un gros problème pécunier, car ses cartoons revenaient à 100.000 dollars l'épisode dans les années 40, ce qui était alors quatre fois plus cher que la moyenne des dessins animés"* ajoute Bruce Timm. *Warner Animation* allait devoir casser sa tirelire pour se hisser au niveau de l'illustre ancêtre, un grand maître dans le genre, malheureusement oublié au profit de Walt Disney et Tex Avery qui commencèrent à opérer à la même époque.

Le cordon coupé

Le **Batman** de Tim Burton allait-il influencer pareillement l'équipe du nouveau dessin animé ? En réponse : une levée de boucliers dans la branche animation des studios *Warner* ! *"Il faut reconnaître que sans ces deux* ***Batman****, nous ne serions pas là en ce moment, et que les films de Tim Burton sont quelque part à l'origine de notre série de dessins animés. D'ailleurs, il fut question un temps que Burton tienne un poste de producteur sur la série. Nous n'étions pas très chauds, contrairement aux gens de* Fox Television *qui se chargeaient de la diffusion. Mais il était trop occupé pour accepter cette proposition. Non seulement Tim Burton a remis Batman au premier plan, mais, de surcroît, il a restauré sa véritable personnalité de héros sombre, psychologiquement perturbé. En ce sens, notre Batman se rapproche du sien, mais la comparaison s'arrête là. Durant la production, nous ne pensions jamais aux deux films de Tim Burton. Nous nous référions plutôt à diverses bandes dessinées, à d'autres cinéastes. Concernant le Joker par exemple, nous lui avons inventé des origines très différentes de celles du film de Tim Burton"*. Alan Burnett veille au grain, à un super-méchant qui ne soit pas ouvertement une reprise de l'affreux interprété par Jack Nicholson. Ce Joker nouveau attend d'ailleurs quelques épisodes de la série avant de faire sa première apparition. Lorsqu'il survient, il se présente comme un malfaiteur un tantinet plus timbré que la moyenne, mais néanmoins assez ordinaire. Rien qui puisse motiver sa présence parmi les ennemis les plus folkloriques de Batman. Surpris en plein cambriolage dans l'usine de cartes à jouer Monarch, il glisse, en tentant de s'échapper, dans un conduit d'évacuation de produits chimiques. Il réalise rapidement que la matière toxique lui a décoloré la peau, désormais aussi blanche que de la craie, teint les cheveux en vert phosphorescent et déformé la bouche de telle manière qu'il est définitivement affublé d'un grotesque sourire rouge. Rien à voir donc avec le petit malfrat ambitieux poussé dans une cuve d'acide par le boss protectionniste (Jack Palance) du film de Tim Burton. De plus, un complice du nom d'Harley Quinn seconde le Joker dans ses funestes exploits. A l'origine une brillante psycho-analyste répondant au nom d'Harleen Quinzel, ce second couteau intègre le gang du Joker pour avoir adhérer à sa philosophie de la vie, du temps de son séjour à l'asile d'Arkham.



*Batman, prisonnier de la réalité virtuelle et d'un échiquier géant manoeuvré par l'Homme Mystère, alias Edward Nigma (épisode **Réalité Virtuelle**).*

"Nous avons eu la courtoisie d'inviter Tim Burton à la présentation de la série afin qu'il nous donne son opinion. Il a beaucoup apprécié que nous nous soyons écartés de sa vision de Batman tout en préservant l'atmosphère sombre, mystérieuse. Mais cette ambiance oppressante n'est pas propre aux deux films de Tim Burton. Visuellement, les deux films et la série s'engagent dans des voies différentes. Lui opte pour un style très gothique, un style dont les origines remontent au moyen-âge alors que le nôtre se veut franchement art déco, un style né à la fin des années 30. Vous ne pouvez pas cerner le personnage de Bruce Wayne/Batman, sa dualité, en deux films. Par contre, une première série de quelques 65 épisodes vous laisse tout le temps nécessaire pour faire intimement connaissance avec lui" ajoute Eric Radomski. L'évidence même, mais Eric Radomski dit vrai. En 65 aventures, l'inconditionnel de Batman voit défiler un nombre considérable de vilains inédits au cinéma. Parmi eux, à l'instar du Joker, Catwoman se démarque de la féline incarnée par Michelle Pfeiffer. Cette Selina Kyle prend ses distances avec la petite secrétaire timorée de Tim Burton ; elle est désormais l'enfant chérie de la haute société de Gotham City, une "méchante" ambiguë qui se promène avec non plus un fouet, mais un martinet, un "chat à neuf queues". Généreuse et riche, elle fait don de fortes sommes à la société protectrice des animaux. Quant à Batman, le justicier avec qui elle entretient des rapports d'amour/haine, il se conforme à une biogaphie interdite de modifications. Bruce Wayne devient Batman après que ses parents aient été assassinés par des malfrats, lorsqu'il n'était qu'un enfant. Petite innovation intéressante : les scénaristes de la série en font un as du déguisement. Il peut donc assumer plusieurs identités, y compris celle de Gaff Morgan, un petit voyou servant d'indicateur à la police. Pratique !

Une précision d'horloger

Batman, après les deux films de Tim Burton, allait-il souffrir du remplacement de Michael Keaton par un personnage dessiné, un toon tout plat ? *"Nos protagonistes dans la série, nous ne les considérons pas comme des vignettes animées. Depuis le début, nous les avons appréhendés comme des comédiens de chair et d'os. C'était complexe de parvenir à ce résultat, de mettre les mots justes dans leur bouche, de trouver des histoires qui leur correspondent. Mais, en surmontant ce genre de difficultés, nous sommes arrivés à un certain réalisme, à décrire des personnages qui ne soient pas stéréotypés"* justifie Eric Radomski. Cible atteinte. ***Batman***, aux antipodes de bien des séries animées, se penche sur le caractère de ses personnages, sur leurs motivations. De ce fait, le super-héros de Bob Kane affronte de longs moments de faiblesse, avoue des carences même s'il parvient toujours à prendre finalement le dessus. *"Chaque épisode est conçu comme un mini-film. Nous nous sommes volontairement démarqués des cartoons traditionnels. Dans **Batman**, tout est conçu de manière très réaliste, de façon à demeurer crédible. Nous refusons la caricature. Batman manifeste des sentiments de compassion, de compréhension à l'encontre des méchants, et les motivations de ceux-ci restent très humaines"*. De ces choix radicaux de sérieux, de respect d'un mythe, Alan Burnett se félicite ; Batman, il le porte dans son cœur depuis l'enfance.

Dans **Les Oubliés du Nouveau Monde**, captif dans une mine pour enquêter sur le kidnapping de sans-abris, Batman perd temporairement la mémoire. Dans **Sombres Hallucinations**, enfermé dans l'asile d'Arkham et prisonnier d'une camisole, il subit les effets du gaz hallucinogène de l'Epouvantail. **Réalité Virtuelle** le jette dans un jeu, style **Le Cobaye**, où il affronte les maléfices d'E. Nigma... Bien plus fort encore, dans l'un des meilleurs épisodes, **Rêve ou Réalité**, Batman, en poursuivant des criminels, tombe dans un piège machiavélique. Il se réveille un matin, constate que ses parents sont toujours vivants, et que, par conséquent, il n'a jamais été Batman. Il est également l'époux de Selina Kyle, alias Catwoman. Un épisode qui manipule à outrance son héros grâce à une intrigue qui doit autant à ***La Quatrième Dimension*** qu'au ***Prisonnier***.

D'épisode en épisode, Batman se sort in extremis de situations où il n'est pas forcément à son avantage, des situations qui soulignent sa vulnérabilité, qui mettent l'accent sur les angoisses larvées de Bruce Wayne. Ce Batman, s'il possède l'étoffe des héros, n'en demeure pas moins un être humain ; la série y gagne en intensité, en suspense. En humanité.

Tout le processus de création d'un épisode de ***Batman*** se plie à ce désir de contact avec des personnages. Ceux-ci, qu'ils soient du côté de la loi ou complotent contre la sérénité toute relative de Gotham, bénéficient d'un traitement de faveur. On les chouchoute dès la première réunion de travail. *"Au début, l'équipe au grand complet se réunit. On jette toutes les idées sur le tapis. Nous aboutissons ensuite à un point de départ solide, puis à l'écriture de la trame. Dotés d'un commencement, d'un milieu et d'un dénouement,*

■■■



*Batman et Robin, deux compagnons de longue date, dans une virée motorisée digne d'**Akira**.*



Batman : le vol du justicier au-dessus d'un Gotham City où grouillent les super-méchants.

■■■

nous pouvons revenir sur les retournements de situation, sur les dialogues. Le script passe entre les mains du réalisateur avec qui nous nous attardons sur l'angle d'approche des séquences primordiales. Nous modifions certaines autres. De ces discussions naît le story-board. A ce niveau, nous décidons des angles de prises de vues, de la narration perçue au travers des dessins, du design, des objets nécessaires. Avant de tourner quoi que ce soit, nous enregistrons les dialogues. C'est la clef de voûte de la série. Les comédiens sont dirigés comme s'ils interprétaient un film traditionnel. Ils jouent réellement, avec des émotions et des intonations bien à eux. Leur performance décide des orientations définitives de l'épisode. Une cassette de l'enregistrement des dialogues inspire ensuite les dessinateurs. Cela nous permet de parvenir à des personnages qui correspondent vraiment au jeu des comédiens. Cette cassette sert de référence à chaque étape de la confection". Eric Radomski situe bien le niveau d'exigeance des voix, généralement débitées au kilomètre dans les séries animées classiques destinées à la télévision. Dans ***Batman***, à l'image des cartoons de long métrage de chez *Walt Disney*, les producteurs recrutent des comédiens chevronnés. Mark Hamill, le Luke Skywalker de **La Guerre des Etoiles**, double le Joker, Adrienne Barbeau (**New York 1997**) Catwoman, Paul Williams (**Phantom of the Paradise**) le Pingouin, David Warner (**La Malédiction**) le redoutable Ra's al Ghul, Ron Perlman (la série ***La Belle et la Bête***) Clayface, Marc Singer (**Dar l'Invincible**) Man-Bat... Un casting vocal guère conventionnel pour un programme de télévision. Les adaptateurs de la version française ont dû se hisser au même niveau.

Réussite globale et petits ratés

L'accompagnement musical suscite également l'attention scrupuleuse des producteurs de ***Batman***. Pas question de rentabiliser pour la millième fois les bandes utilisées au kilomètre dans les autres séries animées, partitions immuables. Perfectionniste, Jean MacCurdy engage Shirley Walker, admiratrice de Bernard Herrmann et d'Ennio Morricone. Luxe suprême : *Warner* donne à cette ancienne assistante de Danny Elfman (compositeur des deux **Batman** de Tim Burton) les moyens de 10-12 minutes de musique orchestrale sur un métrage total de 22 par épisode. Des notes qui évoquent irrésistiblement Danny Elfman.
Etape capitale dans la fabrication d'un ***Batman*** : l'animation à proprement parler qui, sans atteindre la perfection des fleurons du grand écran, se révèle très honnête, parfois même excellente. *"Une équipe s'occupe des fonds, l'autre des personnages. Le tout est envoyé en Asie où l'essentiel de l'animation est faite. Nous travaillons avec la Corée, non seulement à cause des coûts de production nettement moins importants, mais également à cause des artistes de grand talent. Ils bossent vite et bien. Quelques mois leur suffisent pour animer un épisode. Après quoi, ils nous le renvoient pour vérification. Si problème il se pose, nous leur demandons de refaire la scène ou le plan défaillant. Dès que tout est en ordre, nous attaquons le montage. Après le mixage audio, c'est fini. Stratégiquement, nous employons quatre équipes travaillant parallèlement sur huit épisodes différents. Le système de rotation est assez fou mais nous sommes parvenus à livrer 65 épisodes en 18 mois. Nous étions soucieux de bien faire. Nous avons atteint notre objectif à 80 %, en nous amusant bien"*. Les 20 % restant concernent quelques épisodes réellement médiocres, des produits de consommation courante comme la télévision en produit tant. Ce sont notamment **Conspiration** (où le Baron Waclow Jozek, un fielleux noble européen, tente de piquer à Batman sa panoplie de juticier), **Le Loup-Garou** (dans lequel le Dr. Milo expérimente des stéroïdes qui métamorphose un athlète en lycanthrope)... Des incidents de parcours dus soit à une piètre animation, soit à des histoires faiblardes.

Un virage bien négocié

La recherche de nouvelles histoires est le souci permament des responsables de ***Batman***. Au terme de quelques dizaines d'épisodes, la quête se fait plus âpre d'autant que Eric Radomski, Bruce Timm et Alan Burnett se refusent au script rabâché du savant-fou-qui-veut-dominer-le-monde. Trop poussiéreux. *"Au bout de 40* ***Batman****, nous avons rencontré quelques difficultés à varier les crimes que résoud le super-héros. La mégalopole dans laquelle évolue Batman, une ville complexe, perverse, qui s'apparente aux nôtres, et l'intarissable galerie des méchants nous apportent en fait pas mal d'eau au moulin. Il suffit de se cogner la tête contre les murs et de gamberger pour trouver de nouveaux défis à Batman"* témoigne Eric Radomski dont les sources d'inspiration sont aussi nombreuses qu'il y a de bandes dessinées consacrées à Batman. Pas évident cependant d'adapter les comics au petit écran, à des progammes regardés par les enfants. *"Si nous sommes partis de certaines bandes dessinées, ce ne sont certainement pas celles de Frank*



Catwoman : une croqueuse de diamants très accro de Batman et des félins...

Miller, ni même du père de Batman, Bob Kane. Leurs dessins, leurs scénarios s'avèrent trop violents pour nous. La télévision nous interdit de montrer des morts. Contrairement aux bandes dessinées, impossible de décrire quelqu'un recevant une balle. Ainsi, nous avons dû modifier le curriculum-vitae des méchants pour contourner cet obstacle, pour tenir compte d'une censure très rigoureuse. Les gens des chaînes craignent que les enfants imitent les héros de la télévision. Vous ne verrez donc jamais Batman, dans notre série du moins, traverser une vitre. Les pistolets, les armes en général, s'éloignent au maximum de la réalité. Il fallait éviter les ressemblances. Il y en a cependant, du fait que la série était diffusée le samedi après-midi aux Etats-Unis. En cas d'une première programmation le samedi matin, nous aurions dû édulcorer bien plus encore. Toutefois, j'aurais refusé de collaborer à un **Batman** *dénué de la moindre violence réaliste. Auparavant, j'avais travaillé sur des dessins animés mettant en scène des super-héros privés de la moindre brutalité. On atteignait là des sommets de stupidité"* réplique Alan Burnett. A l'aube de la deuxième saison de 20 nouveaux épisodes, il déplore néanmoins que *Fox Television* n'ait pas approuvé la réalisation de l'épisode **Nocturna**, parce qu'il mettait en scène une femme vampire dont les baisers mortels impliquent sexe, sang et sensualité. Même sort réservé à **The Darkest Night**, refusé à cause d'une image trop négative de Batman. Sous hypnose, il se transformait en justicier très vindicatif, n'hésitant pas à pousser d'un toit un truand après avoir obtenu de lui les informations voulues.
Batman ne tue ou ne blesse quiconque ? Hérésie ? Simple diplomatie pour calmer les puissantes ligues parentales américaines toujours à l'affût de la plus petite entorse aux bonnes mœurs pour porter plainte... Mais les astuces des scénaristes, réalisateurs et producteurs de la série animée sauvent les meubles, notamment parce qu'ils se rabattent sur une violence plus psychologique que graphique. Dans bon nombre d'épisodes, Batman est manipulé, soumis à des tortures cérébrales bien plus éprouvantes qu'un passage à tabac dans les règles. De toute manière, malgré les mères de famille vigilantes et les curetons castrateurs, Batman passe entre les mailles pourtant étroites de leurs filets. Le héros préserve son identité de justicier des ténèbres.

Des illustres références

"Batman est un psychopathe sur le fil du rasoir ; c'est de justesse qu'il se tient du bon côté de la barrière. Son code moral lui interdit de tuer, ce dont nous sommes satisfaits. Mais c'est également un personnage sombre, presque macabre, silencieux. Il se place dans la tradition des thrillers des années 50, de films comme **La Cité sans Voiles** *de Jules Dassin"* rassure l'un des scénaristes attitrés de la série, Michael Reaves, par ailleurs écrivain de science-fiction renommé.
La Cité sans Voiles, un modèle du film noir, une des nombreuses références cinématographiques d'un Batman que les auteurs rapprochent avant tout du cinéma traditionnel. Des références qui vont toutes, également, dans le sens d'un Gotham City à la Tim Burton, véritable creuset de toutes les pathologies criminelles de la Terre. *"Si les bandes dessinées nous ont fourni les méchants, c'est un film qui nous guidait dans la réalisation de la série :* **Citizen Kane** *d'Orson Welles, par ses cadrages expressionnistes, sa manière d'utiliser les ombres, de placer les personnages dans le décor... La noirceur de son environnement correspond merveilleusement à celui de Batman. Nous avons sans cesse puisé dans notre mémoire de cinéphiles. Les séquences de suspense renvoient directement à Alfred Hitchcock, les séquences d'action à* **La Guerre des Etoiles...** *Nous avons intégré ce que nous aimions à cette série"* s'enthousiasme Eric Radomski, fana de son héros à l'image de l'immense majorité de ses collaborateurs. Naturel donc que le justicier des ténèbres ait été si soigneusement transplanté à la télévision. Des experts amoureux ont pris en charge la "greffe", appuyés par des enveloppes plus épaisses que d'habitude. *"Chaque épisode coûte dans les 500.000 dollars, beaucoup plus que la moyenne des dessins animés de télévision. Une centaine de personne en tout y travaillaient.* Warner, *en ouvrant grand le porte-monnaie, nous a permis de respecter la mythologie d'un des héros les plus représentatifs du vingtième siècle. Les personnages de fiction qui arrivent à cette notoriété sont peu nombreux. Dans ce cercle, Batman cohabite avec Superman, James Bond, Sherlock Holmes... Nous devions impérativement nous montrer à la hauteur de cette légende"* termine Alan Burnett, heureux comme un poisson dans l'eau d'illustrer les aventures de celui dont il est un fervent admirateur depuis ses 8 ans. Il en a aujourd'hui 44. La fidélité et la passion partagées donnent un bien joli résultat, unique dans les annales du dessin animé de télévision.

Marc TOULLEC

PS : La série animée **Batman** *donnera lieu, dans un prochain numéro, à un détail des 85 épisodes que comptent les deux saisons.*

LOIS ET CLARK : LES NOUVELLES AVENTURES DE SUPERMAN



Superman (Dean Cain) dans son costume flambant neuf : du grand au petit écran, le super-héros n'a rien perdu de sa superbe.

Les mardis soirs sur *M6*, et le pilote de la série chez *Warner Home Vidéo* : c'est clair, Superman revient sur nos écrans. Mais un Superman qui laisse la vedette à son alter-ego humain Clark Kent. *Lois et Clark : les Nouvelles Aventures de Superman* aborde le mythe du super-héros kryptonien sous un jour totalement nouveau. Place belle est faite aux relations amoureuses entre Kent et sa collègue Lois Lane. Des relations contrariées par nul autre que... Superman !

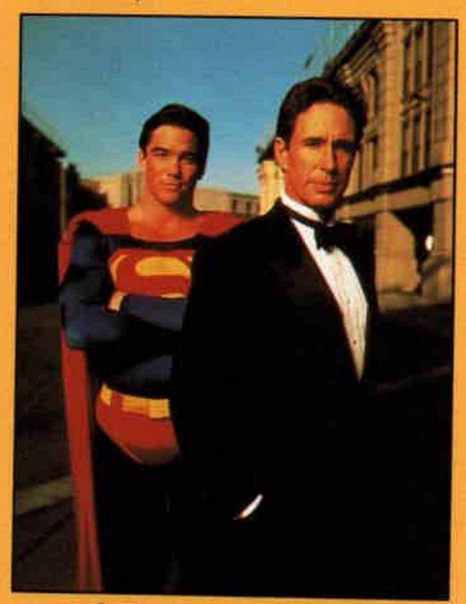
Superman n'était pas au mieux de sa forme avant de... mourir. La vente des BD baissait ; Batman, Flash et compagnie avaient pris sa place dans le cœur des adolescents américains. Superman était trop fort. Il n'était plus en phase avec les années 90 où un héros sans faille n'est plus crédible. En janvier 93, les éditions *DC Comics* jouent leur va-tout. Ils tuent Superman. Le pari est largement gagné puisque la BD se vend à des millions d'exemplaires. Bien sûr, tel le Phœnix, Superman renaîtra de ses cendres. Mais ce Superman ressuscité est différent, moins fort, plus humain. Le succès ne se dément pas, poussant même les autres titres de *DC Comics*. Sensible à ce genre d'arguments, la *Warner* se dit qu'il serait temps de faire revenir l'homme-volant sur le petit écran. D'autant plus que les super-héros ont la cote auprès des téléspectateurs. Mais attention, l'adaptation devra tenir compte des nouvelles données.

Lois et Clark : les Nouvelles Aventures de Superman relève largement le défi. Première surprise : le titre. On y voit le nom du super-héros le plus connu de la galaxie traîner en fin de ligne. Il n'est plus le centre d'intérêt principal de l'intrigue. *"Je ne savais pas trop quoi faire de Superman"*, confie la créatrice, scénariste et productrice de la série, Deborah Joy Levine. *"La Warner et* ABC *sont venus me chercher alors que je travaillais sur quelque chose de complètement différent, qui n'avait pas grand chose à voir avec l'homme d'acier. Je ne connaissais d'ailleurs pas du tout les BD de Superman. Quand j'ai signé la série, je me suis enfermée chez moi avec près de 250 bandes dessinées à lire. J'ai rencontré des gens chez* DC Comics. *Je me suis rendue compte du nombre de fans qui ne vivent et ne respirent que par Superman. Je m'étais interdit de les décevoir. Restait à savoir comment m'y prendre"*. Deborah a alors une idée de génie. Au lieu de faire de la série une nouvelle illustration des capacités de Superman à combattre le crime, elle décide de se concentrer sur son pendant humain, Clark Kent, et ses relations houleuses avec sa collègue journaliste Lois Lane. *"La* Warner *me laissait carte blanche. Personnellement, je craque depuis toujours pour les comédies romantiques. Les films comme* **Philadelphia Story** *ou les séries comme* **Clair de Lune**. *Je me suis dit que ce ne serait pas complètement idiot de faire de* **Lois et Clark** *une sorte de chassé-croisé sentimental entre Lois, Clark, et un troisième personnage inattendu : Superman"*. Deborah Joy Levine impose son idée à la *Warner* et écrit le scénario d'un épisode-pilote où seront réunis tous les ingrédients de la future série.

Débarquant de sa province natale, Clark Kent trouve un job au *Daily Planet* de Metropolis. Il travaillera en équipe avec la belle Lois Lane, une femme forte genre toujours sûre d'elle qui place sa carrière avant tout. Evidemment, Clark craquera pour elle. Jusque-là, Clark n'est pas encore Superman. Il a ses super-pouvoirs, mais ne s'en sert qu'en "civil". Il empêche un bus d'écraser un passant, il va chercher des plats chinois à emporter à Pékin et revient dans les 10 minutes, il tape ses textes à vitesse supersonique... Bref, il fait dans l'utile. Mais il souffre de ne pouvoir mettre ses capacités exceptionnelles au service de l'humanité sans se mettre en danger. D'autant plus qu'un saboteur menace le départ d'une toute nouvelle station orbitale. L'idée d'un uniforme de justicier va lui sauver la mise. Sa mère le lui confectionne. S'ensuit une croustillante scène d'essayage où il enfile des tenues plus ridicules les unes que les autres avant d'adopter celle que nous connaissons. On apprend ainsi que sa cape ne sert à rien. Sa mère trouve juste que ça en jettera quand il sera dans les airs. Ainsi accoutré, Superman s'opposera au méchant de la série, Lex Luthor. En évitant l'explosion de la navette, Superman sauvera la vie de Lois qui succombe à ses charmes. Ainsi, Clark va devenir son propre rival. Situation cocasse avec laquelle les scénaristes ne vont cesser de jouer tout au long des 20 premiers épisodes de la série.



L'équipe de choc du Daily Planet *: Clark Kent (Dean Cain), Lois Lane (Terri Hatcher) et le photographe Jimmy Olsen (Michael Landes).*



Superman et son adversaire le plus redoutable : le machiavélique Lex Luthor (John Shea).

Séduite par le pilote, la *Warner* donne son feu vert pour la production d'une saison. Et avec un budget conséquent. Près de 1,1 à 1,5 million de dollars par épisode. La production démarre en mars 93, quand Deborah Joy Levine est chargée de rassembler une équipe compétente. *"Pour écrire la série, j'ai embauché une équipe de scénaristes venus d'univers très différents. Il y a de tout dans cette série : de l'action, de l'aventure, de la romance, de l'humour. Il fallait que je me compose une équipe capable d'excercer dans ces domaines. D'habitude, une série est destinée à un groupe très précis de gens. Ici, il y en a pour tout le monde"*. Et les Américains craquent pour la série. A tel point que chaque dimanche soir, ***Lois et Clark*** bat, en terme d'audience, ***Seaquest***, la série de Steven Spielberg. Il craque aussi pour les deux acteurs qui composent le couple vedette. Bien plus convaincant en Clark Kent que ses prédécesseurs, Dean Cain est le premier Superman vraiment baraqué de l'écran. *"On voulait un Superman athlétique,"* se souvient Deborah, *"mais je ne pouvais décemment pas demander aux acteurs qui venaient auditionner d'enlever leur chemise. Ce n'est donc que sur le plateau qu'on s'est aperçu que Dean était aussi athlétique. Mais si on l'a choisi, c'est surtout parce qu'on pensait qu'il serait le meilleur pour ce rôle"*. En face de lui, Terri Hatcher est une Lois Lane pleine de peps. Le couple fonctionne parfaitement. Les répliques fusent du tac au tac, l'humour est omniprésent et leur petit jeu d'attraction sentimentale n'en est que plus crédible.

Tout au long des 21 épisodes, ***Lois et Clark : les Nouvelles Aventures de Superman*** distille un savant mélange d'humour, d'action et de romantisme. Sans pour autant que les exploits de Superman soient relégués au second plan. Ils ne sont plus le sujet principal mais ils sont là. Il vole, possède une force surhumaine, regarde à travers les murs. Ses super-pouvoirs sont même utilisés dans un but ludique. On le voit ainsi repeindre son appartement en deux minutes, se faire chauffer des œufs grâce à ses rayons ultra-violets, etc... Bon point, la série ne se prend jamais au sérieux. On se moque même de Superman. Oh, gentiment, mais quand même. Dans l'épisode pilote, quand Superman apparaît pour la première fois dans le ciel de Metropolis, les badauds ébahis s'interrogent et déclament la formule classique. L'un dit : "C'est un avion ? C'est un oiseau ?". Et l'autre répond : "Non. C'est juste un type avec un collant et une cape". Osé. Osés aussi certains thèmes abordés. Dans l'épisode **Un Amour de Parfum**, Morgan Fairchild joue les déclencheuses d'orgie au *Daily Planet*. *"Je sais jusqu'où je peux aller"*, souligne Deborah Joy Levine. *"C'est une série familiale, j'ai des limites à ne pas dépasser. Rien d'ouvertement sexuel, rien de franchement violent. Mais comme* **Lois et Clark** *est aussi bien destinée aux enfant qu'aux parents, on peut se permettre quelques audaces"*. Ces audaces, cette nouvelle vision des personnages et de leur relation fidélisent le public. Impossible de ne pas se demander quand Lois et Clark vont se déclarer leur flamme, impossible de ne pas attendre la citation que Perry White (génial Lane Smith) empruntera à Elvis Presley ou autres gags récurrents de la série. Exactement ce qu'on attendait en regardant le nouvel épisode de la série sur laquelle ***Lois et Clark*** n'arrête pas de loucher : ***Clair de Lune***. Avec cependant un "plus" de taille : Superman.

Didier ALLOUCH

Lois and Clark : The New Adventures of Superman. *Réal. Robert Butler. Scén.: Deborah Joy Levine. Dir. Phot.: James R. Bagdonas. Mus.: Jay Gruska. Prod.: Robert Singer & Deborah Joy Levine. Int.: Dean Cain, Terri Hatcher, Lane Smith, John Shea, Michael Landes... Dur.: 1 h 45. Dist.: Warner Home Vidéo.*



interview

Dean CAIN

C'est un avion ? C'est un oiseau ? Non, c'est juste Dean Cain. Avec son physique de californien bien nourri, Dean Cain avait tout pour réussir... dans le soap-opera. Il était d'ailleurs bien parti puisqu'il a longtemps donné la réplique à Shannen Doherty dans *Beverly Hills*. Superman l'a sorti de ce mauvais pétrin. Plus baraqué que Christopher Reeves, plus expressif que George Reeve, le tout dernier Superman n'est pas loin d'être le plus crédible...

Avant de devenir acteur, vous avez joué dans l'équipe de football américain des Chicago Bills...

Oh, pas bien longtemps. J'ai terminé mes études en juin 1988. Les Bills m'ont embauché en juillet et je me suis blessé au genou début août. Je ne pouvais plus jouer. Cela dit, j'ai toujours su que j'atterrirai dans le cinéma. J'ai grandi dans ce milieu. Mon père n'est autre que Christopher Cain, notamment réalisateur du **Proviseur** et de **Quand la Rivière Devient Noire**. Après cette blessure, j'ai donc pris des cours de comédie, mais pas énormément. Etant persuadé qu'on apprend sur le tas, j'ai voulu travailler au plus vite. J'ai fait des pubs et j'ai obtenu un rôle régulier dans *Beverly Hills*. Un bon tremplin.

Qui a sans doute pas mal facilité les choses pour obtenir le rôle de Superman ?

Pas du tout. J'ai auditionné, comme tout le monde. J'étais même le premier acteur qu'ils ont vu. Ils m'ont demandé de lire des dialogues de la série. Vu que je n'avais pas de nouvelles depuis un mois, je me suis dit que j'avais foiré le coup. Mais un beau jour, j'ai reçu un coup de fil de la production me demandant de repasser une audition. Ils m'ont fait revenir quatre fois avant de me choisir. Quand j'ai appris que j'avais le rôle, j'ai hurlé de joie. Les gens autour de moi ont dû me prendre pour un cinglé. Je savais ce qu'un rôle comme celui-là pouvait m'apporter. Je savais aussi qu'assumer un tel personnage était un défi monstre. Alors je me suis préparé en conséquence. Comme il n'y a pas de cours spéciaux pour apprendre à voler ou perfectionner sa vision aux rayons X, je me suis contenté d'une préparation physique intense, même si je n'ai pas vraiment eu le temps nécessaire. Les répétitions ont commencé deux semaines à peine après mon engagement, et n'ont pas duré plus de quinze jours.



Dean Cain, le premier Superman qui n'oublie pas qu'il est aussi Clark Kent.

Etiez-vous un fan de Superman ?

Enfant, j'adorais Superman. Il était le héros qui faisait rêver tous les gamins. Par contre, je n'ai jamais vraiment lu la BD, ni vu beaucoup d'épisodes de la série avec George Reeve. Mais je connais tous les films et les dessins animés par cœur. J'aime bien les films même si je trouve que Christopher Reeves est beaucoup plus convaincant en Superman qu'en Clark Kent. Son Kent est timide et assez fade. Dans la série, Clark est considéré comme quelqu'un de très ordinaire, de très humain. On lui autorise des colères, des contradictions, des erreurs. On le fait même jouer avec ses super-pouvoirs. Et quand notre Clark se transforme en Superman, il reste Clark Kent. Ce personnage lui permet juste d'accomplir des actes d'une absolue bonté. Je crois que c'est cette humanité qui a provoqué l'engouement des télespectateurs : tout le monde peut s'identifier à lui.

Vous semblez bien plus concerné par le personnage de Kent que par celui de Superman ?

Kent est tellement plus intéressant à interpréter. Il a de vraies réactions. Superman, on sait dès le départ ce qu'il va faire et comment il va réagir. Il n'a pas la même palette d'émotions que Kent. Ou plutôt il se doit de les cacher. Au contraire Kent peut montrer ce qu'il ressent.

Pensez-vous avoir une certaine responsabilité envers les gosses qui ont fait de votre personnage leur héros ?

Bien sûr. Je ne vois pas comment je pourrais penser autrement. Gamin, j'écoutais avec grande attention tout ce que déclaraient mes idoles. Des joueurs de foot, le plus souvent. Ils étaient mes exemples. J'ai un peu l'impression que c'est ce qui est en train d'arriver avec Superman. Je peux avoir de l'influence sur les gosses qui suivent la série. Je dois toujours leur montrer un exemple positif, et tout ce que je déclare publiquement est lié à cela. C'est une énorme responsabilité mais je n'ai pas d'autre choix que de l'assumer. Je me rends compte quotidiennement de l'impact de la série. Pas vraiment où je vis, à Los Angeles, où on a l'habitude de voir les vedettes se balader dans la rue, mais surtout quand je voyage. Récemment, j'étais en Angleterre. Je suis allé faire des courses et les enfants m'ont reconnu. C'était du délire. Des milliers de fans se sont précipités pour me serrer la main ou me prendre en photo. Les jeunes filles hurlaient. Certaines se sont même évanouies. Je n'étais pas habitué à tout cela et je ne crois pas que j'arriverai à m'y faire. Etre reconnu, c'est bien si on veut entrer dans un night-club ultra-privé ; ça l'est moins quand on a envie d'être un peu seul. Je comprends ceux qui perdent un peu de leur identité dans cet engouement médiatique ou qui se laissent dominer par leur notoriété. Mais je



sais que ça ne m'arrivera pas. Je suis conscient des dangers d'une telle pression.

La série est basée sur la complicité entre Lois et Clark. Une relation qui devait aussi être perceptible entre les deux acteurs, Terri Hatcher et vous-même...

Terri et moi savions que sans complicité, ce serait difficile. Heureusement, dès le premier jour, la mayonnaise a pris. Il y avait une sorte d'alchimie entre nous. On est devenus très copains.

Les tournages de série télé se font toujours dans l'urgence. Avez-vous quand même eu le temps de vous amuser ?

Heureusement que oui. C'était le seul moyen de relâcher un peu la pression. Le rythme de travail était infernal. Les journées sur le plateau duraient 15, 16, voire 19 heures. Et ce, cinq jours par semaine. Depuis juillet dernier, je n'ai pas dû avoir plus de 6 jours de congé. Un épisode nécessitait huit jours de tournage. Et on les enchaînait sans prendre



Lois Lane (Terry Hatcher) dans les bras de Superman : elle aimerait bien que l'étreinte se poursuive sous d'autres cieux !

une seule journée de repos. Pas évident de ne pas s'emmêler les pinceaux. D'autant plus que chacun partipe à la créativité de la série. Personnellement, je change souvent mes dialogues et si quelque chose me paraît illogique dans le déroulement du récit, je le signale. J'envisage même d'écrire un épisode pour la prochaine saison. J'ai quelques idées sympas. Donc, tournage plus créativité, cela faisait pas mal de boulot. Mais, on trouvait quand même le temps de se faire des blagues. Par exemple, en plein tournage, j'ouvre une porte et je trouve derrière un technicien habillé en femme. Fou rire immédiat. Ils ont même fait un coup fumeux sur le tournage du dernier épisode de la saison. Une des scènes montre Superman sauvant un gamin des débris d'un immeuble. Au moment où je m'élance pour soulever le gosse, un espèce de géant habillé en Superman, caché derrière les décors, surgit et me soulève comme une plume. C'était à mourir de rire.

Aux USA, vous êtes programmé en même temps que la série de Spielberg, *Seaquest*...

Oui, et nous faisons régulièrement plus d'audience. Au départ, je n'avais pas l'intention de regarder les scores. Et puis, je me suis aperçu que chaque lundi matin je me précipitais sur les sondages. Au départ, ***Seaquest*** était devant nous, mais maintenant, on les dépasse largement. On a petit à petit conquis tous les publics, y compris le plus difficile, celui des fans de la BD. Je crois qu'ils ont accepté que ***Lois et Clark*** ne soit pas une série très respectueuse de l'histoire de Superman parce qu'on en a conservé l'esprit. D'ailleurs, tous les gens de *DC Comics* veulent faire de la figuration dans les épisodes. Ils sont devenus nos plus fervents supporters.

Vous entamez bientôt le tournage de la seconde saison. Comment la série va-t-elle évoluer ?

Le dernier épisode de la saison en cours est déterminant. Lex demande Lois en mariage. Lois repousse Clark. Superman repousse Lois. Lois se retourne vers Clark mais Clark la rejette. On est en plein chassé-croisé amoureux sur fond de destruction du *Daily Planet*. L'an prochain, on va sans doute accorder une relation amoureuse à la fois à Lois et à Clark.

Vous n'avez pas peur que les gens lâchent du coup la série comme cela s'était passé quand, dans *Clair de Lune*, les deux héros avaient finalement résolu leur problèmes amoureux ?

Tout le monde nous dit cela. Mais il ne faut pas oublier que chez nous, il y a un troisième personnage impliqué dans l'histoire : Superman. C'est un élément qui perturbe toutes les situations amoureuses prévisibles. Cela risque donc d'être encore plus amusant. Superman évoluera lui aussi l'an prochain. Il deviendra sans doute plus humain, plus drôle, plus relax. Plus Kent, quoi. Et peut-être va-t-il aimer ? Et pourquoi pas coucher avec une femme ? On n'a jamais su si Superman avait une sexualité. Il serait peut-être temps de répondre à cette question essentielle.

Propos recueillis par **Didier ALLOUCH**

RoboCop

L'Ultime Vengeance

Bonne surprise : après avoir quitté le grand écran au terme d'une troisième aventure désastreuse, RoboCop se refait une santé à la télévision. Bien que destiné à un public familial, *L'Ultime Vengeance*, le pilote de la série *RoboCop*, n'est pas moins virulent dans le fond que le chef-d'oeuvre de Paul Verhoeven. Evidemment, la comparaison s'arrête là !

Il n'aura pas fallu longtemps pour que RoboCop, le cadet des héros du fantastique (né en 1986 ; on attend toujours la relève), ne soit récupéré par la télévision. Et dans quel état ! Croulant sous les compromis d'une maison de production croulant elle-même sous les dettes. Avec **RoboCop 3**, feu *Orion* avait bel et bien décidé d'adapter les ambitions cinématographiques du super-flic aux normes du merchandising. Que le réalisateur Fred Dekker ait passé la plupart du temps à filmer un RoboCop moribond, à l'horizontale, n'est à posteriori pas une surprise : il s'agissait avant tout de vendre l'image de figurines sous emballage plastique ! Alors qu'un **RoboCop IV** digne de ce nom stagnera sans doute dans l'esprit de personnes bien intentionnées, le mythe poursuit aujourd'hui à la télévision sa triste conquête d'un public de plus en plus large. **L'Ultime Vengeance**, pilote de la série, permet pourtant de vérifier que l'armure de RoboCop est à l'épreuve des contraintes télévisuelles. La surprise est de taille, mais elle s'explique facilement...



RoboCop (Richard Eden) et le "cerveau" d'Euro-Net, la jolie Diana Powers (Andrea Roth).



RoboCop, Le Vieux d'OCP (David Gardner), Lisa Madigan (Yvette Nipar), le Sergent Parks (Blu Mankuma) et Gadget (Sarah Campbell).

Avec le retour au scénario des créateurs du personnage, Michael Miner et Edward Neumeier (absents de **RoboCop 2** et **3**), la série s'inscrit d'emblée dans la lignée contestataire, anti-patronale, anti-concentrationnaire, anti-médiatique, du chef-d'œuvre de Paul Verhoeven. Tout ce qui a assuré le succès de **RoboCop** en 1986 est donc réinjecté dans ce pilote qui laisse augurer d'une série sinon passionnante, du moins tranquillement défendable : allez chercher un soupçon de social-politique dans **Agence tous Risques**, tiens !
Dans **L'Ultime Vengeance**, RoboCop est confronté à une nouvelle "idée géniale" d'OCP. Les inspirateurs, le directeur général Chip Chayken et le savant fou Cray Mallardo, cherchent à régner sur Delta City via Neuro-Net, un ordinateur jumelé à un cerveau humain qui doit contrôler tout le système électrique de la ville. La concrétisation de cette invention passe évidemment par quelques meurtres de sans-abris pour trouver le cerveau maléable à souhait. Alors que les tentatives échouent lamentablement et que RoboCop découvre progressivement le complot qui se trame, Chayken et Mallardo se tournent vers Diana Powers, une secrétaire gauche et timide. Intégrée à l'ordinateur, Diana continue de vivre sous la forme d'un hologramme, et devient à la fois la pire ennemie des conspirateurs et l'alliée la plus précieuse du super-flic...

Outre le passage du grand au petit écran, la série subit quelques transformations, notamment au niveau du casting. Richard Eden succède ainsi à Peter Weller et Richard Burke dans le costume du RoboCop, et Yvette Nipar, dans le rôle de l'Officier Lisa Madigan, joue les sparring-partners de charme. Richard Eden, acteur canadien dont le titre de gloire est d'avoir longtemps figuré dans le soap ***Santa Barbara***, a été choisi parce qu'il possède le même menton et les mêmes lèvres que ses prédécesseurs. Malheureusement, le casque tombé et le maquillage n'aidant pas, l'homme a une face de laitue qui ne transpire pas l'intelligence. Autre évolution dans le mauvais sens : la gestuelle, le fonctionnement du RoboCop. S'il se contente d'un simple mouvement naturel du bras dans le film de Verhoeven, il rivalise ici d'ingéniosité mécanique, avec force moulinets du poignet et craquements de doigts, pour ouvrir la portière de sa voiture. Légèrement cabotin, ce RoboCop aux articulations multipliées semble revendiquer physiquement son appartenance totale à la race des androïdes. Dans sa tête, par contre, rien n'a changé. Celui qui fut l'officier Alex Murphy se souvient encore de sa paisible vie de famille, désire toujours passer pour mort aux yeux de son ex-femme, suit les crises de croissance de son fils et, bien sûr, continue de combattre le crime et de protéger les innocents. RoboCop, le héros cinématographique des fanas de fantastique, est devenu RoboCop, le parfait compagnon télévisuel pour samedis après-midi pluvieux. Certains ne se remettront pas de le voir, médiocrement cadré, sur une variation sirupeuse du thème de Basil Poledouris, tirer sur le décor dans le but de contrarier la progression des vilains. Dommage : ce serait ne voir en RoboCop qu'un ambassadeur métallique de l'ultra-violence.

Tourné à Toronto en 35 mm avec un budget conséquent et un recours à des effets spéciaux tout à fait honnêtes pour une production de ce genre, **RoboCop : L'Ultime Vengeance** n'a donc rien d'une trahison programmée. Le réalisateur Paul Lynch (**Le Bal de l'Horreur** en 1980 - un psycho-killer nul, puis plein de téléfilms obscurs) ne fait preuve d'aucun talent particulier sinon celui de suivre le rythme imposé par un script débordant de seconds rôles et d'intrigues parallèles. Un peu comme si **L'Ultime Vengeance**, téléfilm à part entière, posait également les bases scénaristiques des épisodes à venir. Alléchant donc de savoir ce que vont devenir Pudface, un méchant au faciès de boudin qui voue une solide haine à RoboCop, Gadget, une orpheline maligne collaborant avec la police au point de se faire adopter par le Sergent Sparks, Fanny Lamour, la Dorothée locale qui mène à la baguette ses jeunes figurants avec l'accord d'OCP...
Soucieux de ménager la chèvre (le fan des débuts) et le chou (le futur fan), **L'Ultime Vengeance** trouve donc son point d'équilibre et d'intérêt dans l'abandon délibéré de toute représentation graphique de la violence, ceci dans le but de tirer en douce le signal d'alarme d'une Amérique où l'homme de la rue est de plus en plus assujetti. La virulence du propos, soutenu par une satire que n'aurait pas reniée Paul Verhoeven, efface en partie les scories techniques de cette réalisation peu inspirée et témoigne des très bonnes intentions des commanditaires de la série. Si depuis 1986 le mythe RoboCop a beaucoup perdu de sa superbe, on peut se féliciter qu'il retrouve dans **L'Ultime Vengeance** suffisamment de matière grise pour éviter un enterrement à la sauvette dans les rayons des vidéo-clubs. C'est déjà ça de sauvé. A suivre !

Vincent GUIGNEBERT

RoboCop, the Future of Law Enforcement. USA. 1993. Réal.: Paul Lynch. Scén.: Michael Miner & Edward Neumeier. Dir. Phot.: William Gereghty. Mus.: Jon Stroll & Kevin Gillis. Prod.: J. Miles Dale pour Skyvision/ Rysher. Int.: Richard Eden, Yvette Nipar, Blu Mankuma, Sarah Campbell, Andrea Roth, David Gardner, Cliff DeYoung... Dur.: 1 h 35. Dist.: M6 Vidéo.





Ci-contre, RoboCop (Richard Eden) recharge ses batteries dans un fauteuil désormais célèbre.

Ci-dessus, la télévision n'a pas entamé l'éclat d'une armure reluisante.

LES AVENTURES DU JEUNE INDIANA JONES

Six cassettes, onze épisodes sur les dix-sept de la première (et dernière ?) saison, pour apprendre à mieux connaître Indiana Jones en trois temps. Apprendre, à travers lui, quelques pages d'Histoire. Connaître, à travers lui, quelques illustres personnalités en activité au début de ce siècle. Maître d'œuvre de cette série haut de gamme, George Lucas joue les brillants pédagogues.



*Des batailles violentes, où Indiana Jones (Sean Patrick Flanery) flirte avec la mort (**Congo 1917**).*

L*es Aventures du Jeune Indiana Jones* n'est pas une série télé comme les autres, non parce qu'elle bénéficie de budgets généreux, de la tutelle écrasante de George Lucas, que les noms des comédiens les plus prestigieux se bousculent au générique, que des cinéastes de renom aient accepté d'y collaborer. *Les Aventures du Jeune Indiana Jones* est différente parce qu'elle enrichit, complète le personnage né au cinéma en 1981 dans **Les Aventuriers de l'Arche Perdue.** Ce n'est ni une opération commerciale, ni la récupération d'un mythe. En décidant sa création, un vieux rêve, George Lucas avait une idée bien précise en tête, de celles qui n'effleurent jamais l'esprit des producteurs télé. Il aurait très bien pu recruter un remplaçant à Harrison Ford, le balancer dans l'épicentre de péripéties héritées du serial d'antan et des bandes dessinées. Une éventualité facile, mais les contraintes de la petite lucarne n'auraient pas permis à la série de soutenir la comparaison avec les trois films du duo Spielberg/Lucas. Inévitablement, cet Indiana Jones virtuel, à la pointure étriquée de la télévision, aurait sombré sous les critiques assassines du genre "pas terrible, ça manque de moyens, de rythme, d'humour, d'invention. Pas convaincant le bonhomme qui reprend le rôle d'Harrison Ford...". Bref, cet Indiana Jones aurait accusé réception de tout ce qu'on reproche à ***Highlander*** la série TV par rapport à l'original. George Lucas a vraiment la tête trop pleine pour se livrer à la refonte d'un concept cinématographique dans le moule toujours trop étroit de la production télévisuelle. Son objectif à travers *Les Aventures du Jeune Indiana Jones* : donner des leçons d'Histoire à une jeunesse ignorante, incapable de situer l'Europe sur une carte. Ignorante, cette jeunesse tient à le demeurer puisqu'aux Etats-Unis la série a subit un retentissant bide. Les Américains se s'intéressant qu'aux Américains bien vivants, ils n'ont que faire de Picasso, Freud, Lawrence d'Arabie, Schweitzer, Theodore Roosevelt, du Maréchal Joffre, du Général de Gaulle... La série se situant essentiellement en Europe, en Afrique et en Chine, les teen-agers vraiment pas concernés ont rechigné à suivre les premières aventures d'Henry Jones Junior, alias Indiana Jones.

L*es Aventures du Jeune Indiana Jones* part d'un principe très simple : à 93 ans, ce dernier raconte à qui veut l'entendre ses glorieuses rencontres du passé, profitant du moindre prétexte, du plus petit incident domestique pour déballer ses souvenirs. Le premier, dans **La Malédiction du Chacal**, le montre aux côtés de Lawrence d'Arabie, alors que celui-ci n'était pas le grand unificateur du peuple arabe que l'on connaît. A l'ombre des pyramides, Lawrence et Indy, alors âgé de 8 ans, enquêtent sur l'assassinat d'un archéologue et le vol d'un bijou à l'effigie d'un chacal. Entre 8 et 10 ans, souvent chaperonné par sa vieille gouvernante britannique, Miss Seymour, Indy croise dans l'épisode **Afrique Orientale 1909** Théodore Roosevelt lui-même lors d'un safari en Afrique. Grand chasseur, le président américain recherche une espèce particulièrement rare de gazelle. Confiant dans les déclarations du grand homme, lequel prétend tuer les ani-







Les trois visages d'Indiana Jones : Corey Carrier, Sean Patrick Flanery et George Hall. Aucun n'est indigne de Harrison Ford.

maux pour la science et remplir les musées, le gamin le renseigne sur le repaire des gazelles en question. Mais aussi illustre qu'est Roosevelt, il n'en reste pas moins un massacreur d'animaux, un dingue de safari. A Indy de lui faire prendre conscience de sa cruauté. Bel épisode que celui-là, surtout qu'il se voue principalement à l'amitié entre le héros en devenir et un jeune Massaï. Pas de paternalisme colonial au scénario puisque c'est Indy qui apprend les rudiments de la langue Massaï. Détail révélateur des intentions pédagogiques de George Lucas.

Dans le très touchant épisode **Vienne 1908**, le gosse s'amourache de Sophie de Habsbourg, fille de l'Archiduc François-Ferdinand alors menacé de mort par une opposition politique violente. L'idylle naissante tourne court face aux dangers encourus par la famille impériale, mais Indy, intrépide, obtient de la fillette un souvenir sous la forme d'un pendentif. Cinquante minutes tout en délicatesse, sur le tempo des valses viennoises. Pas une seule séquence d'action au programme, sinon l'intrusion d'Indy dans le palais des Habsbourg. Dans ce Vienne du siècle naissant, il demande à Freud, Jung et Adler, réunis pour le Premier Congrès de Psychanalyse, ce qu'est exactement l'amour. Un fait historique rigoureusement exact, à l'image de tous ceux mentionnés dans cette fastueuse série. Côté cœur, Indiana Jones connaît une autre amourette à la veille de son engagement dans l'armée belge dans **Londres 1916** en compagnie de Vicki Prentiss, fille d'une suffragette martyre, handicapée à la suite de mauvais traitements endurés en prison. L'épisode brocarde, au passage, un Winston Churchill opposé au vote des femmes.

En grandissant, Henry Jones Jr. poursuit sa tournée des grands de ce monde. Dans la seconde partie de la **Malédiction du Chacal**, il se joint, un peu malgré lui, aux rebelles de Pancho Villa alors talonnés par les soldats américains du Général Browning dont l'un des lieutenants, un tireur émérite, se nomme Patton. Là, il se fait un ami, le Belge Rémy qu'il suit lorsque celui-ci, apprenant la nouvelle de l'invasion de son pays par l'Allemagne, part pour l'Europe. Sous le nom de Défense, Indiana Jones s'engage dans l'armée Belge dans l'épisode **Verdun 1916**, très réaliste et caustique dans sa manière de montrer la monstrueuse bêtise sanguinaire de cette bataille. Courrier motorisé vers le front, il connaît l'enfer des tranchées, les ordres absurdes qui envoient à la mort des milliers d'hommes. Dans les salons feutrés de l'état-major français, Pétain essaie d'endiguer les délires stratégiques du Maréchal Joffre... **Verdun 1916** : un épisode puissant, apocalyptique lorsque le réalisateur René Manzor démarque le Sam Peckinpah de **Croix de Fer**, ralentis à l'appui pour décupler l'émotion. L'épisode **La Somme 1916**, qui relate la prise de la colline de La Maisonnette, position stratégique que se disputent Français et Allemands, ne démérite pas dans le genre "boucherie guerrière". Les séquences de bataille, spectaculaires et plus violentes que le permet généralement la télévision américaine, trouvent leur point d'orgue dans l'irruption des lance-flammes allemands et de centaines de cavaliers munis de masques à gaz. Une vision dantesque de l'enfer de la guerre. **Allemagne 1916** embraye directement sur cet épisode. Il permet surtout la complicité Indiana Jones/Charles de Gaulle, tout deux prisonniers des Allemands dans une forteresse de haute sécurité. Les deux hommes mettent au point un audacieux plan d'évasion, dissimulés dans les cercueils de deux officiers russes moins chanceux qu'eux. Purement anecdotique, mais plaisant, comme l'épisode **Barcelone 1917** de l'ex-Monty Python Terry Jones. Espion, Indiana Jones est engagé dans des ballets russes grâce à l'aide de son ami Pablo Picasso. Il s'agit tout bêtement d'une couverture afin de confondre un diplomate allemand qui se révélera être un agent double. Un épisode facétieux, presque burlesque, qui tranche avec le sérieux généralement de mise dans la série.

*Indiana Jones (Sean Patrick Flanery) dans la tourmente de la révolution mexicaine (**La Malédiction du Chacal**).*

C'est par contre une véritable page d'Histoire qui est tournée dans **Autriche 1917**, où Indiana Jones, toujours sous l'identité du Capitaine Défense, guide deux aristocrates jusqu'à Vienne afin de négocier la paix avec l'empereur Charles, contre l'autorité du Kaiser. La guerre est également le centre de gravité de **Afrique de l'Est/ Allemagne 1916** et de **Congo 1917**, sa suite directe, pamphlets acerbes et argumentés contre le colonialisme et de ses guerres importées. Dans les troupes belges, lors d'un voyage initiatique à la **Apocalypse Now**, Indiana Jones, malgré son héroïsme et du fait de son obstination, commet des erreurs, lesquelles entraînent la mort de ses hommes, décimés par la fièvre. Sa mission, transporter des mitrailleuses à travers la jungle, échoue lamentablement. Sa survie, il la doit au Professeur Schweitzer, le seul à préserver l'espoir dans un océan vert de mort, de haine. La fréquentation de ce scientifique humaniste forge l'homme et l'aventurier qu'Indiana Jones deviendra. Elle lui enseigne quelque chose de fondamental qui lui permet de ne plus être un petit soldat obéissant, envoyant, par vanité, ses hommes à la mort.

Marc TOULLEC

***The Young Indiana Jones Chronicles**. USA. 1991/ 92. Prod.: Lucas Films/ Amblin. Int.: Sean Patrick Flanery (Indy entre 18 et 20 ans), Corey Carrier (Indy entre 8 et 10 ans), George Hall (Indy à 93 ans), Ronny Coutteure (Rémy), Margaret Tyzak (Miss Seymour)...*
***La Malédiction du Chacal**. Réal.: Carl Schultz. Int.: Mike Moroff, Francesco Quinn, Ruth de Susa, Lloyd Owen. **Londres 1916**. Réal.: Carl Schultz. Int.: Vanessa Redgrave, Jane Wyatt, Kika Markham. **Vienne 1908**. Réal.: Bille August. Int.: Lennart Hjulstrom, Amalie Alstrup, Max Von Sydow. **Verdun 1916**. Réal.: René Manzor. Int.: Bernard Fresson, Jean Rougerie, Francis Lalanne, Chris Campion. **Autriche 1917**. Réal.: Vic Armstrong. Int.: Benedict Taylor, Matthew Wait, Christopher Lee, Joss Ackland. **Afrique de l'Est/ Allemagne 1916**. Réal.: Simon Wincer. Int.: Bryan Pringle, Michel Duchaussoy, Isaach de Bankole. **Congo 1917**. Réal.: Simon Wincer. Int.: Bryan Pringle, Emile Abossolo M'Bo, Friedrich Von Thun. **La Somme 1916**. Réal.: Simon Wincer. Int.: Jason Flemyng, Richard Ridings, Simon Hepworth. **Allemagne 1916**. Réal.: Simon Wincer. Int.: Jason Flemyng, Hervé Pauchon, Yves Beneyton. **Barcelone 1917**. Réal.: Terry Jones. Int.: Harry Enfield, Terry Jones, William Hootkins. **Afrique Orientale 1909**. Réal.: Carl Schultz. Int.: James Gammon, Paul Freeman, Isaac Senteu Supeyo. Dist.: Paramount Vidéo* (collection de six cassettes, deux épisodes de 50 minutes par cassette).

actualité vidéo sortie en juin

BODY BAGS

Après *Les Aventures d'un Homme Invisible* et en attendant *In the Mouth of Madness*, dont les premières images sont aussi prometteuses que terrifiantes, John Carpenter choisit la télévision pour cette récréation qu'est *Body Bags*. Film ou téléfilm ? Qu'importe, la différence n'étant pas forcément à l'avantage du premier lorsqu'il s'agit de fantastique et de gore. Devant et derrière la caméra, épaulé par ce vieux briscard de Tobe Hooper, le cinéaste d'*Halloween* et de *The Thing* joue avec les nerfs, libéré du joug hollywoodien, heureux de satisfaire sans contrainte son amour du fantastique.

Le cinéma fantastique, John Carpenter l'a dans le sang. Au point de batailler farouchement contre le tout Hollywood clinquant pour défendre l'intégrité du genre ; de se mettre à dos les puissants par de petites phrases assassines mais vraies sur leur mentalité puante d'entrepreneurs cupides ; de sombrer dans une profonde déprime lorsqu'un de ses films se ramasse au box-office ; de préférer un petit budget à une grosse production pourvu que son producteur lui foute une paix royale et lui accorde une totale autonomie artistique. Un pur, un dur ce John Carpenter, émacié, maigre comme un Clint Eastwood qui aurait défié les mêmes moulins que Don Quichotte. Ce type-là, ce cinéaste surdoué, force le respect. Les compromis, il les méprise. Allait-il, par l'intermédiaire de **Body Bags** et de la télévision qui le génère, vendre sa peau comme tant d'autres en échange de fins de mois confortables ? Niet catégorique. Bien au contraire, John Carpenter saisit l'occasion pour proclamer que même la petite lucarne peut avorter de téléfilms et de séries qui ne font pas honte au fantastique, qui ne le nivellent pas par le bas, qui n'édulcorent pas les charmes vénéneux du gore par d'insidieuses volte-face au montage. *"**Body Bags** est destiné aux gens qui aiment vraiment les films d'horreur. Pas à des types comme Joel Silver qui ne lui accordent qu'un intérêt purement mercantile"*. Vlan, Carpenter condamne sans appel l'initiateur de **Predator**, de **L'Arme Fatale** et de **Demolition Man**, également producteur de ***Tales from the Crypt***, série à succès et grande rivale d'un **Body Bags** qui se veut plus intègre, authentique, malgré les obligations imposées par le format. *"Le processus de création est globalement le même. Préparer le plan, le mettre en boîte. Mais la liberté qu'offre aujourd'hui un certain style de télévision est magnifique. C'est par le truchement de ma femme, Sandy King, que je me suis attelé à **Body Bags**. Elle m'a dit : 'Jette un coup d'œil sur ce manuscrit !'. Il s'agissait d'histoires drôles, inventives, horribles et macabres. Fait rare, **Body Bags** porte la signature de vrais inconditionnels du genre. Généralement, quand il s'agit d'écrire du fantastique, les producteurs recrutent des scénaristes oeuvrant indifféremment dans tous les domaines, y compris dans des séries comme **Hawaï, Police d'Etat**. Puis, nous sommes allés voir les gens de la chaîne* Showtime *qui nous ont accordé la plus totale liberté. Je suis arrivé à la conclusion qu'un cinéaste n'avait pas toujours besoin de dégainer son pistolet pour convaincre son producteur. Je préfère de loin une modeste production comme **Body Bags** à un mammouth hollywoodien de 45 millions de dollars comme **Les Aventures d'un Homme Invisible**. C'est beaucoup plus facile à faire. Il n'y a pas des dizaines de gens qui vous mettent des bâtons dans les roues, vous ne subissez pas d'insupportables pressions venant de fonctionnaires qui vous cherchent des poux dans la tête. Oui, **Les Aventures d'un Homme Invisible** fut une fâcheuse expérience, surtout que le comédien principal, Chevy Chase, était également producteur. Il arrivait même qu'un autre décisionnaire vienne s'opposer à ses choix ! Et moi, j'étais là, au milieu, dans la mouise jusqu'au cou"*. A choisir, John Carpenter tire la paille du petit film peinard, sur lequel il règne en maître. D'ailleurs, après la sévère déculottée des **Aventures de Jack Burton**, tripatouillé à son insu, il se barricade derrière **Prince des Ténébères** et **Invasion Los Angeles**, des séries B haut de gamme, conformes aux images qu'il avait en tête avant même le tournage. *"Là, comme sur **Body Bags**, vous n'avez pas le choix : vous devez travailler vite, vous montrer imaginatif. Pas question de perdre du temps en tergiversations du genre : 'Je veux ça, ça et encore ça'. Vous devez jouer la simplicité. Je prends mon pied à travailler ainsi"*. Un bonheur communicatif, contagieux à la vision de **Prince des Ténèbres**, de **Invasion Los Angeles**. Et de **Body Bags**. *"De plus, en tournant pour une chaîne câblée, vous ne risquez pas de souffrir les coupes sombres de la censure. Il n'y a que très peu de restrictions"*. **Body Bags** ne sanctionne pas le gore ; il s'y adonne même avec jubilation lors de la greffe d'un œil à Mark Hamill, de l'autopsie d'un John Carpenter cadavérique qui joue les chœurs antiques...

A ce point enthousiasmé par cette opportunité que représente **Body Bags**, John Carpenter mobilise ses amis et proches, à commencer par son épouse Sandy King, en vue de tenir des rôles variablement importants. Suivent Mark Hamill, Wes Craven, John Agar (gloire de la science-fiction kitsch des années 50), Sam Raimi, Roger Corman, Stacy Keach... Un wagon entier de potes venus là pour s'amuser tout en prenant l'affaire très au sérieux, comme Tobe Hooper, réalisateur de **Massacre à la Tronçonneuse** et de **Poltergeist**, cinéaste doué souvent prisonnier de producteurs calamiteux (voir son récent **Nightmare**). *"Si j'ai demandé à Tobe Hooper de me prêter main forte sur **Body Bags**, c'est pour lui confier le plus dur du travail, le sketch **Eye**, le plus long des trois, celui dont le script est aussi le plus épais, 44 pages. Mais c'est vraiment une histoire que seul Tobe Hooper pouvait mettre en images, bien mieux que moi en tout cas, car le fantastique y est autant psychologique que physique. **Eye**, une variation sur le thème des **Mains d'Orlac**, compte probablement parmi ce qu'il a fait de mieux depuis **Massacre à la Tronçonneuse** en 1975. C'est efficace"*. Très efficace même car Tobe Hooper, en grande forme, s'adonne à son sport favori : la démangeaison des nerfs. A commencer par le nerf optique droit de son infortuné héros, Brent Matthews, joueur de baseball qui perd un œil dans un accident de voiture. Alors que sa carrière sportive semble fichue, un médecin providentiel lui propose une première chirurgicale : la greffe d'un globe oculaire tout entier. Malgré le scepticisme de son toubib (Roger Corman !), Brent Matthews accepte la proposition. Il ignore encore tout des effets secondaires de l'opération, ainsi que l'identité du donneur. Son nom : John Randall, exécuté dans une chambre à gaz pour avoir tué, démembré puis violé sept femmes. Sept blondes ressemblant à sa



*Une calvitie miraculeusement endiguée pour Richard Hill (Stacy Keach). Quelques instants de liesse avant des effets secondaires désastreux (**Hair**).*



John Carpenter maquillé par
Rick Baker : réalisateur et
"Monsieur Loyal" du macabre !

mère alcoolique qui lui écrasait des cigarettes incandescentes sur le corps lorsqu'il n'était qu'un lardon. Blondes aussi comme Cathy (le top-model filiforme des seventies Twiggy), la douce épouse de Brent Matthews, lequel perd progressivement les pédales sous l'influence de l'organe greffé. Des visions cauchemardesques l'agressent : une main dans le broyeur de l'évier, un cadavre dans le jardin, un corps décomposé qu'il étreint en pensant honorer madame... Du tout bon pour Tobe Hooper plus à son aise dans cette trentaine de minutes que dans la majorité de ses derniers longs métrages.
"Des histoires comme celle de ***Eye****, c'est du sur mesures pour moi. J'ai pris plaisir à montrer qu'un pavillon de banlieue aussi joli et accueillant que celui de Brent Matthews pouvait dissimuler un secret particulièrement horrible"* confirme le réalisateur. Mark Hamill est son comédien principal, le Luke Skywalker de **La Guerre des Etoiles**, à qui il demande de passer de la fureur aveugle à la franche consternation lorsque son épouse menacée invoque la Bible. *"Je ne suis pas certain que les gens savent que Mark Hamill est un comédien extrêmement doué. J'avais remarqué ses dons dans* ***Slipstream, Le Souffle du Futur****. Dans* ***Eye****, d'un simple joueur de baseball dans la plus pure tradition américaine, il devient progressivement dément, possédé. Dans le rôle, Mark est tout simplement incroyable"* explique John Carpenter. Un œil marron, un œil bleu, Mark Hamill joue le jeu à fond, rivalisant, rayon grimaces sardoniques, avec le Jack Nicholson de **Shining**. Une belle performance dans un mini-film qui cite ironiquement les Saintes Ecritures. "Si ton œil gauche t'a offensé, crève-le". L'auteur de cette belle formule ne croyait pas si bien dire, surtout que Tobe Hooper appuie son discours par des effets spéciaux saignants concoctés par des spécialistes de l'équarissage, les as de l'atelier KNB. *"Nous avons effectué de nombreuses recherches médicales pour aboutir à une opération de l'œil chirurgicalement impossible, mais crédible à l'écran"* commente Greg Nicotero qui peut fort justement afficher sa satisfaction. *"La séquence est d'autant plus réaliste que KNB utilise, pour simuler la plaie béante, une mousse de caoutchouc révolutionnaire qui absorbe la lumière comme de véritables chairs à vif. On a l'impression d'assister pour de vrai à une greffe de l'œil. Effrayant"* ajoute Tobe Hooper. Dur pourtant de secouer le réalisateur d'un des films d'horreurs les plus éprouvants qui soient.

Si dans **Eye** il est question d'un oeil, le tout aussi sobrement titré **Hair** se consacre aux cheveux, du moins à la calvitie bien entamée de Richard Hill, un riche type dans la fleur de l'âge bien embarrassé par le déboisement de plus en plus visible de son crâne. Même si son aimante maîtresse s'en moque, Richard Hill s'ingénie à trouver des remèdes à son mal. Il essaie l'ordonnancement savant de la pilosité survivante, la coloration noire de la peau... Résultat : le ridicule. La clef de son obsessionnel problème, c'est le Dr. Lock (David Warner) qui la détient. Grâce à une intervention miracle, Richard Hill retrouve la crinière de ses 20 ans. Mais, à l'image des Dupont & Dupont dans "Objectif Lune", sa tignasse pousse à une vitesse stupéfiante, dans l'anarchie la plus totale. Les poils envahissent son visage, sa gorge, manifestent leur mécontentement lorsqu'une paire de ciseaux s'approche. Et pour cause : les cheveux sont des créatures vivantes, agressives, confrontées à l'ennemi tranchant.
Morale de ce conte : acceptez vous tel que vous êtes. Aussi connu à Hollywood que Burt Reynolds pour dissimuler sa calvitie sous une épaisse moumoute, Stacy Keach se prête à l'exercice, à l'auto-parodie, à la confession. Un mea-culpa sincère, un sketch entre épouvante pure et rigolade. Manière ***Tales from the Crypt*** ? Dan Angel et Billy Brown, les scénaristes initiateurs de **Body Bags** s'en défendent. *"****Body Bags*** *ne ressemble à cette série qu'en surface. Ici, nous ne transposons pas une bande dessinée à l'écran, la comédie ne se mêle pas à l'horreur. En ce sens, nous nous rapprochons davantage de la nouvelle littéraire que du comics. Nous désirons bien sûr effrayer les spectateurs et, lorsqu'il en est temps, provoquer le rire. Cependant, nous différencions bien fantastique et comique"* répliquent de concert les compères, pas contents qu'on leur reproche de marcher sur les traces encore toutes fraîches de ***Tales from the Crypt***, une série à succès justement produite par Joel Silver, le producteur que John Carpenter accuse de vulgariser le genre pour se remplir les poches. Une querelle de clochers qui n'enlève rien aux qualités respectives de ces deux anthologies de l'horreur.

Avant **Hair**, il y a **The Gas Station**, premier segment de **Body Bags**, récit minimaliste façon **Halloween**. John Carpenter plante sobrement le décor : une station essence isolée. Anne, une jolie étudiante, y tient le poste de caissière. C'est sa première nuit, nuit inquiétante du fait que rôde dans les parages un tueur en série. Qui est-ce ? Le clochard dans les toilettes, un type chancelant à l'aspect malsain (Wes Craven !), son boss ? Ou peut-être encore un couple de fêtards passablement éméchés ? Au fur et à mesure que Anne découvre les cadavres atrocement mutilés (dont celui de Sam Raimi !), la tension monte. *"Je crois que je n'ai jamais utilisé autant d'hémoglobine dans un de mes films que dans* ***The Gas Station****"* sourit John Carpenter, pourtant soucieux d'entretenir un fort climat d'angoisse sans chi-chi, misant essentiellement sur la présence du tueur, de la nuit, de la rareté des clients. *"****The Gas Station*** *est une sorte d'hommage à une légende urbaine appelée "Le Crochet". Elle conte l'aventure de deux teen-agers qui entendent parler à la radio des forfaits d'un serial-killer dont une des mains est remplacée par un crochet. Ils prennent peur, s'enfuient. Lorsqu'ils arrivent à leur domicile, ils découvrent un crochet planté dans la porte. Tous les films de ce genre, de* ***Halloween*** *aux* ***Griffes de la Nuit*** *en passant par* ***Candyman****, découlent de cette histoire"*. Une histoire toute simple, presque banale, trop racontée pour générer encore le moindre frisson. Pourtant, John Carpenter fiche la trouille, la chair de poule en épiant, depuis la cage de verre de la caissière, la moindre apparition d'un cinglé rusé. *"Le plus dur pour moi, dans* ***The Gas Station****, fut de tourner dans un format carré, celui de la télévision. Je suis tellement coutumier de l'écran large, du cinémascope, que j'ai un mal fou à composer des plans de façon à ce qu'ils rentrent dans une boîte"* avoue le réalisateur qui s'adapte pourtant magnifiquement aux contraintes esthétiques de la petite lucarne.

Avant que ne commencent les choses sérieuses, John Carpenter en chair (avariée) et en os (saillants), tel le ricanant gardien de la crypte de la série adversaire de Joel Silver, affiche le menu. La mise en images de ces quelques minutes de présentation, il l'abandonne à son complice Larry Sulkis. Dans un décor de circonstance, une morgue bien tenue, bondée de cadavres dûment étiquetés, le réalisateur de **New York 1997** s'agite, interpelle le spectateur, riboule des yeux dans la tradition du grand guignol, ne reculant jamais devant un bon mot macabre. *"Le plus dur dans* ***Body Bags*** *: jouer la comédie. Je déteste ça. Jamais vous ne m'y reprendrez. Grâce au maquillage de Rick Baker, j'y suis cependant parvenu. Me dissimuler derrière un masque m'a considérablement aidé. Mais j'ai dû endurer de trois à quatre heures de maquillage par jour de tournage"*. Mais John Carpenter, aussi parcheminé qu'une momie de l'époque des pharaons, les chicots nauséeux, semble à l'aise entre les rangées de macchabées. Il remplace avantageusement le lion de la *Metro Goldwyn Mayer*, tronçonneuse pétaradante en main, se taille un steak suspect, trinque au formol, déplore les morts pour causes naturelles qui parviennent dans son antre. Les morts, il les préfère plus violentes, plus spectaculaire de manière à avoir quelques histoires à raconter.

Marc TOULLEC

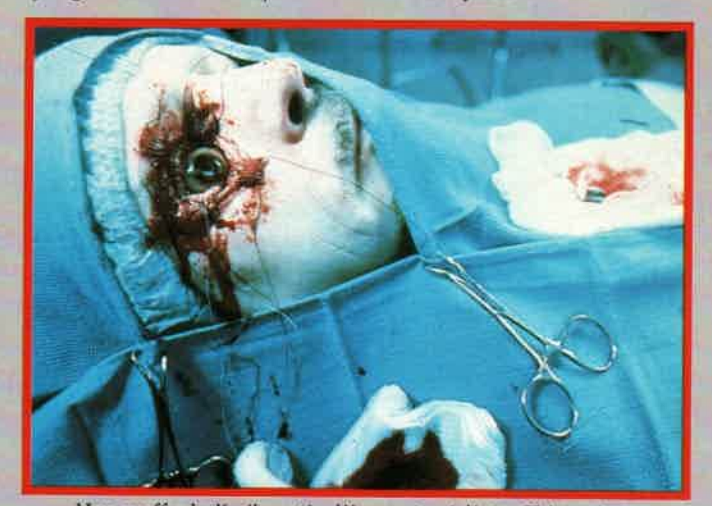
USA. 1993. Réal.: John Carpenter, Tobe Hooper & Larry Sulkis. Scén.: Dan Angel & Billy Brown. Dir. Phot.: Gary Kibbe. Mus.: John Carpenter & Jim Lang. Effets spéciaux : KNB & Rick Baker. Prod.: Sandy King pour Showtime. Int.: John Carpenter, Mark Hamill, Stacy Keach, Twiggy, Sheena Easton, Deborah Harry, David Warner, Alex Datcher, John Agar, Roger Corman, Wes Craven, David Naughton, Robert Carradine, Tom Arnold, Tobe Hooper, Sam Raimi... Dur.: 1 h 35. Dist. vidéo : Polygram Vidéo. Sortie prévue mi-juin 1994.

*Brent Matthews (Mark Hamill) : un as du baseball possédé par l'oeil d'un tueur en série (****Eye****).*

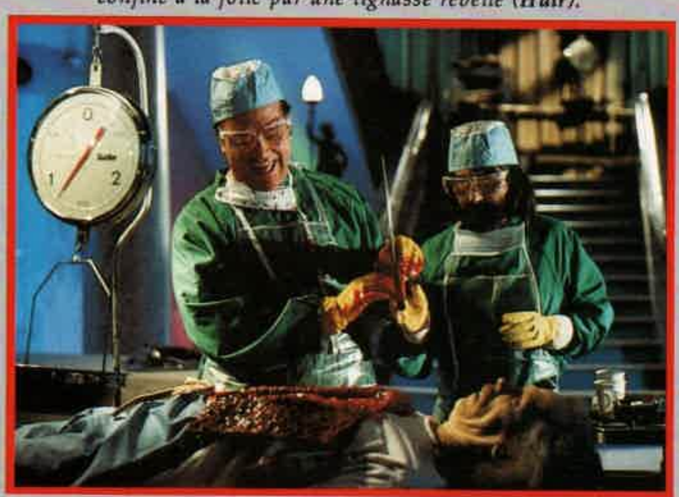
Mark Hamill, le héros malheureux du sketch **Eye** : un recyclage radical dix ans après **Le Retour du Jedi**.



*Richard Hill (Stacy Keach), l'ex-chauve littéralement confiné à la folie par une tignasse rebelle (**Hair**).*



*Une greffe de l'œil particulièrement réaliste. Chirurgiens en place : les maquilleurs gore de KNB (**Eye**).*



John Carpenter autopsié à vif par Tom Arnold et Tobe Hooper, deux médecins légistes désinvoltes.



Tout feu tout flamme pour un John Carpenter jamais radin en matière de gags macabres.



LES CONEHEADS

Venus sur Terre dans leur engin interplanétaire, les Coneheads ont une drôle de tête. Une tête de cône bien remplie de plans félons, colonisateurs. Mais ces envahisseurs commettent l'erreur de se glisser dans les charentaises douillettes de la "middle class" américaine, de devenir plus américains que les Américains eux-mêmes... Une belle métaphore sur l'intégration aux Etats-Unis, une missive héritée d'une célébrissime émission pastiche de la télévision yankee, un show télé fait film pendant que Dan Aykroyd prenait du volume...

Tableau édifiant de nouveaux riches américains autour du sacro-saint barbecue : Bedlar (Dan Aykroyd), Prymaat (Jane Curtin) et leur fille Connie (Michelle Burke).

Inconnus en France, les Coneheads sont pourtant des Français. C'est, du moins, la nationalité derrière laquelle ils dissimulent leur identité extraterrestre aux Etats-Unis. Quoi de plus logique que des aliens rusés se cachent ainsi, de la façon la plus étrange, la plus exotique et la plus incompréhensible aux yeux des Américains. Le pays des fromages qui puent, de ceux qui rient aux films de Jerry Lewis et qui dévorent des cuisses de grenouille est l'explication la plus rationnelle que les Coneheads trouvent pour justifier leur aspect et leurs mœurs. "Nous sommes français" scandent de concert Beldar et Prymaat Coneheads dans les sketches du ***Saturday Night Life***, l'émission comique qui popularisa ces envahisseurs du cosmos. Et, en réponse à cette réplique-alibi, les Américains ondulent de rire. "*Preuve que les Américains sont fondamentalement généreux : si quelqu'un ressemblant à Beldar dit qu'il vient de France, il est aussitôt accepté*" abonde dans ce sens Lorne Michaels, producteur déjà à bord du mythique ***Saturday Night Live*** diffusé depuis 1976. Idéaliste, il vante les vertus d'intégration d'une Amérique qui refoule pourtant dans des ghettos ceux qui ne rentrent pas dans les rangs de la "middle class". Enfin bon, derrière une vitrine de science-fiction délirante et branquignolesque, existe un film souvent drôle quoiqu'un peu plat, dont le pittoresque des héros suffit à emporter l'adhésion.

"*Nous voulions du vrai, de vraies maisons, de vraies voitures, un vrai croiseur spatial et, pour la première fois, une vraie planète Rémulak. Nous voulions mordre à pleines dents dans la chair de l'histoire : comment les Coneheads arrivent, s'intègrent à la société, se fixent en banlieue, élèvent leur fille, s'installent dans une belle vie sur Terre et trouvent le bonheur*" résume Dan Aykroyd, déjà porteur en 1976/77 du crâne démesuré de Beldar. "*L'idée des Coneheads m'est venue alors que je réfléchissais à la création d'une émission satirique pour la télévision qui puisse rompre avec le train-train habituel. En regardant intensivement la télévision, je suis parvenu à la conclusion qu'il existait un espace vide entre le sommet de la tête des gens et le cadre de l'écran. J'ai pris une photo d'un programme quelconque pour gribouiller sur le crâne des personnes présentes d'énormes cônes. Au départ, nous avons baptisé le fruit de nos recherches 'Les avocats français aux têtes d'épingle'. Mais, du fait que cela évoquait une maladie osseuse déformant le crâne, nous nous sommes rabattus sur Coneheads*". Depuis le milieu des années 70, Dan Aykroyd a pris de la bedaine, un double menton difficile à juguler, mais l'esprit iconoclaste, branque et nonsensique demeure, servi par des moyens autrement plus conséquents que les décors minimalistes des plateaux télés des années 70. Les dollars aidant, les cônes gagnent en sophistication. "*Autrefois, il s'agissait de morceaux de plastique bon marché, collés sur le front et ajustés autour des oreilles. Le cône d'aujourd'hui est nettement plus classieux. Nous avons demandé à David Miller, le créateur du maquillage de Freddy Krueger, de revoir le vieux concept*" continue le comédien, filiforme dans Les Blues Brothers.

Son cône, Dan Aykroyd le porte fièrement sans que la prothèse de David Miller ne soit détectable comme ces perruques de semi-calvitie que s'enfilent sur le crâne des comédiens encore chevelus. "*On a l'impression d'avoir un bonnet d'âne sur la tête. Je peux dormir, manger, conduire avec. Je me cogne sans cesse. Je peux tenir 20 heures comme cela, bien qu'au bout d'un moment il fasse très moite là-dessous*". Heureux Dan Aykroyd d'arborer ce "bonnet d'âne", aérodrome à mouches impeccablement imberbe. Sa partenaire, sous la calotte de Prymaat, Jane Curtin, elle aussi de l'aventure du ***Saturday Night Live***, déplore quant à elle la difficulté d'être



Douloureux passage chez le dentiste pour Bedlar Conehead, désireux d'harmoniser son râtelier avec ceux de ses concitoyens.



Une carte postale qui suinte le bonheur : Bedlar et sa fille Connie à trois ans.



La famille Conehead au garde-à-vous pour son retour sur Rémulak.

Conehead. Vraiment une dure condition. "*Se lever à 3 heures 1/2 du matin, arriver sur le plateau à 4 heures 1/2 pour se faire coller un cône sur la tête est un tel bonheur... N'aimeriez-vous pas avoir les cheveux collés au crâne avec une calotte en plastique, chaque jour pendant trois mois ?*". Heureusement, il y a des compensations. Car cette espèce d'une galaxie reculée ne rechigne pas à certaines joies terrestres. "*Ils boivent de la bière par pack de 6, mangent de la laine de verre. Ils enfournent tout par quantité massive et nous n'avons pas lésiné*" témoigne la scénariste Bonnie Turner qui alimente les aliens avec des composants électroniques, des ampoules, leur colle dans le bec des paquets de cigarettes entiers... A l'évidence, les Coneheads sont des épicuriens gargantuesques, des consommateurs frénétiques de ce que les Américains moyens, pourtant gloutons, avalent en quantité nettement plus modérée. Mais, à la différence des dignes sujets de l'Oncle Sam, la lecture de la Bible les plonge dans une insondable hilarité !

Si les Coneheads végètent de longues années sur le plancher des vaches, c'est pour obéir aux ordres de leur despotique souverain, soucieux de dépeupler massivement la Terre avant de la coloniser. Beldar et Prymaate sont donc bloqués sur Terre, après que leur navette ait mordu les sables du fond de l'East River de New York. Progressivement, le couple s'intègre à la société américaine. D'une caravane, il passe à un douillet pavillon du New Jersey et affiche tous les signes extérieurs de confort. Désormais assimilés, au point de devenir des piliers de leur communauté, les Coneheads, parents d'une adolescente rebelle et amoureuse, subissent néanmoins la farouche vindicte administrative de l'agent Seedling, employé zélé de l'Immigration. "*Le thème de l'immigrant est une innovation par rapport au* **Saturday Night Live**. *A l'exception des Indiens d'Amérique, tous les Américains connaissent une histoire d'arrivée aux Etats-Unis : car ce sont des immigrants, des fils d'immigrants, des petit-fils d'immigrants...*", plaide Terry Turner, scénariste de cette comédie de science-fiction autrement plus maligne et réfléchie que **Les Débiles de l'Espace**. On rigole bien ici, de voir les Coneheads dormir à la verticale, de voir Beldar se soustraire aux avances d'une élève de son auto-école. On rigole bien, mais les scénaristes de **Wayne's World**, Bonnie et Terry Turner, veillent à ce que la farce gratuite ne prenne jamais le dessus, d'où une grinçante caricature des Services de l'Immigration. Ennemi juré des Coneheads, Seedling, qui rêve d'installer une clôture électrique le long de la frontière mexicaine, envoie la Garde Nationale armée jusqu'aux dents prendre d'assaut la caravane des extraterrestres ! Une attitude dans laquelle peuvent se reconnaître certains membres d'une administration musclée dont les méthodes ne sont pas l'apanage des Américains. Bien vu.

"*Il était impératif que les Coneheads préservent l'esprit du* **Saturday Night Live**, *mais il était hors de question que les personnages ne soient que des prétextes à des sketches comiques, loufoques. Nous devions raconter une histoire, créer une réalité propre aux Coneheads*" appuie le réalisateur Steve Barron qui, depuis **Les Tortues Ninja**, se vouait essentiellement au vidéo clip. Cette réalité passe par une escapade mémorable sur la planète Rémulak, un monde techno-barbare, outrageusement chauvin, attaché à d'impitoyables principes d'éthique raciale. Là, on se croirait sur une planète issue de ***Star Trek***, ou même de **La Guerre des Etoiles**. Renforce ce sentiment le monstre Garthok qu'affrontent quelques infortunés gladiateurs dans une arène-labyrinthe. Sa gueule dit indiscutablement quelque chose. Ne serait-ce pas un cousin proche de Rancor, le molosse sanguinaire que combat Luke Skywalker dans **Le Retour du Jedi** ? Cet air de famille, Phil Tippett, récompensé de l'Oscar pour **Jurassic Park**, le soigne ; Garthok et Rancor sortent tout deux de son atelier. Des références qui permettent à Steve Barron de déclarer sans mentir : "***Les Coneheads** se situe quelque part entre **Star Trek** et **Wayne's World**, le tout arrosé d'une sensibilité propre au bon vieux* **Saturday Night Live**". En résumé, il y en a pour tout le monde dans **Les Coneheads**, ces êtres venus d'ailleurs.

Marc TOULLEC

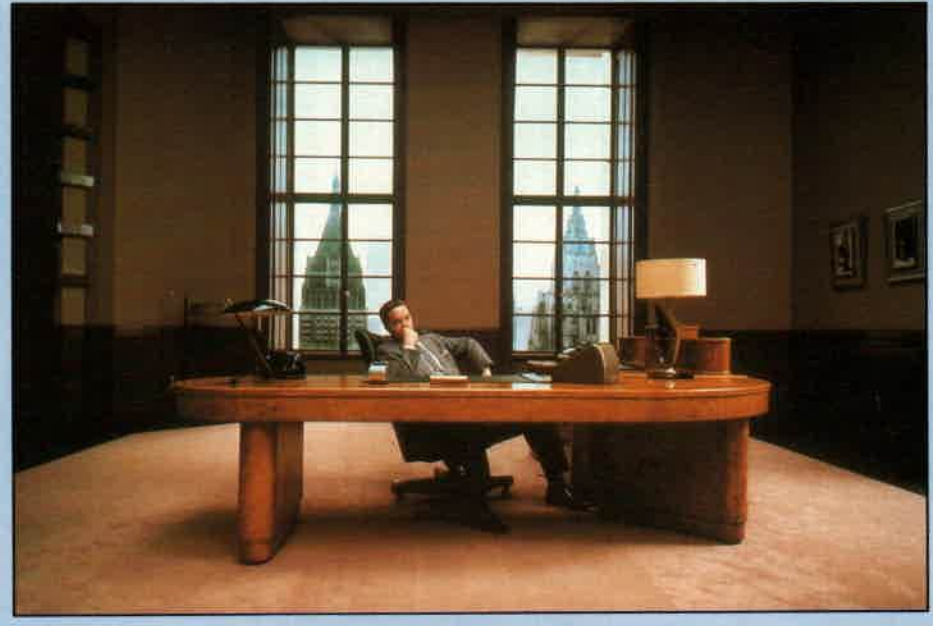
Coneheads. USA. 1993. Réal.: Steve Barron. Scén.: Tom Davis, Dan Aykroyd, Bonnie & Terry Turner. Dir. Phot.: Francis Kenny. Mus.: David Newman. Effets spéciaux : David Miller, Phil Tippett, Alan Edward Lorimer. Prod.: Lorne Michael pour Paramount. Int.: Dan Aykroyd, Jane Curtin, Michelle Burke, Michael McKean, Jason Alexander, Lisa Jane Persky, Chris Farley, David Spade, Sinbad, Dave Thomas... Dur.: 1 h 27. Dist.: Films sans Frontières. Sortie prévue le 22 juin.

Festival de Cannes
Sortie le 12 mai

LE GRAND SAUT

Présenté en ouverture le 12 mai au Festival de Cannes, *Le Grand Saut* raconte, en gros, comment un naïf, manipulé au sein d'un empire industriel, devient le héros de l'Amérique grâce à un cerceau ! On ne va pas manquer de poser la question désormais virtuelle : les frères Coen sont-ils des bluffeurs ? On répondra qu'avant de médire, certains feraient bien de penser !





La réalisation du rêve américain : parti du sous-sol, Norville Barnes (Tim Robbins) grimpe comme par enchantement au dernier étage du building de Hudsucker Industries. Saura-t-il saisir sa chance ?

"*La première image qui nous vint fut celle d'un homme sautant du haut d'un gratte-ciel. Il n'y avait plus qu'un tout petit pas à franchir pour que d'autres sautent ou tentent de sauter à leur tour, chutent ou s'accrochent aux fenêtres de cet immense building. La logique dictait que ce film devînt une comédie*". Joel et Ethan Coen présentent leur dernier film, **Le Grand Saut**. On commence à connaître le procédé du plan-résumé. Un chapeau qui s'envole en pleine forêt (**Miller's Crossing**), une pin-up sur un bout de plage californienne (**Barton Fink**) et maintenant "un homme sautant du haut d'un gratte-ciel". Toujours aussi peu bavards et de plus en plus conceptuels, les frangins ont l'art et la manière d'imprimer profondément leur travail d'un trait qui n'appartient qu'à eux : une certaine forme d'insolence, d'indolence, d'autosatisfaction. De la prétention pépère en somme, ajouteront les détracteurs. Oui... et non. Car s'il est après tout compréhensible de passer à côté de leurs films (et les Coen ne font rien pour se faire aimer), il est difficile de pas soutenir leur cause. Joel et Ethan Coen font partie du dernier cercle de réalisateurs capables de penser, écrire, tourner, monter, bref de contrôler entièrement l'objet cinéma. Un cercle de réalisateurs qui résistent contre Hollywood, où les majors considèrent les véritables projets de cinéma comme du menu fretin. **Le Grand Saut** n'est pas le meilleur film des Coen. Autant l'avouer, c'est même le moins bon (pour diverses raisons qu'on peut discuter, ou pas !). Et alors ? Ne pas reconnaître dans cette dernière livraison l'instrument d'un authentique contre-pouvoir cinématographique, ne pas défendre d'une façon ou d'une autre **Le Grand Saut**, c'est laisser le champ libre à la dictature commerciale prônée par Hollywood. Vous l'aurez évidemment compris, **Le Grand Saut** est également un film sur le cinéma.

Si l'on peut résumer **Barton Fink** ainsi : un dramaturge intello découvre avec effarement l'imbécilité du système hollywoodien et abandonne toutes ses illusions pour succomber in-extremis au chant des sirènes, l'histoire du **Grand Saut** donne cela : un jeune employé ahuri est propulsé à la tête d'un empire industriel et, au grand dam d'un conseil d'administration comploteur, devient à force d'obstination un héros de l'Amérique. Le premier s'adapte et se fond dans l'anonymat ; le second poursuit ses rêves et rattrape la gloire. **Barton Fink** était une lente descente aux enfers intellectuelle. **Le Grand Saut** est une ascension contrariée au Paradis des naïfs.

Le Grand Saut a été écrit conjointement par le duo Coen et Sam Raimi au lendemain du triomphe critique mondial de **Sang pour Sang**. Le budget nécessaire à la bonne illustration du script étant trop important à l'époque, les Coen se sont rabattus sur **Arizona Junior**. C'est après que **Barton Fink** ait remporté la Palme d'Or du Festival de Cannes que le projet s'est imposé comme une évidence. Le scénario retouché, restait à trouver l'argent. "*Nous avons vainement cherché un producteur pendant deux mois jusqu'à ce que Joel Silver entre en scène. Il avait obtenu le script par notre agent, semble-t-il, et avait été emballé. Il nous a promis de dégager les fonds nécessaires, tout en nous garantissant une totale liberté. Nous avons décidé de courir notre chance avec lui*". Bien senti. Joel Silver, spécialisé dans le film d'action explosif dont le côté prévisible constitue un solide argument de vente, s'achète une conduite en produisant, avec **Le Grand Saut**, un "film d'auteur". Fan de la première heure des frères Coen, il leur amène sur un plateau 40 millions de dollars (4 fois plus que **Barton Fink**, quand même). A ce jour aux Etats-Unis, **Le Grand Saut** a rapporté un peu plus de 2 millions de dollars. On ne sait pas encore ce qu'en pense Joel Silver !

Si les productions Joel Silver sont pour la plupart prévisibles, les résultats au box-office du **Grand Saut** l'étaient aussi. Car à défaut d'être entièrement réussi, **Le Grand Saut** est totalement imprévisible. Pour exemple, cela faisait longtemps qu'on n'avait pas vu un flash-back aussi judicieux ou qu'on n'avait pas douté autant d'une fin programmée. Alors que le public compte actuellement en moyenne un quart d'heure d'avance sur le déroulement d'un film (c'est pratique pour manger, soit), les frères Coen tiennent à préserver la virginité du spectateur ; ils croient encore en sa patience, en l'attention de son regard, en son désir d'être surpris, en sa capacité de réaction. D'une certaine façon, les frères Coen sont trop exigeants, envers eux-mêmes et envers un public qui se disperse dans la médiocrité. D'une certaine façon, **Le Grand Saut** est un film difficile. D'une certaine façon, il suffirait de le raconter en détails pour tuer le plaisir dans l'œuf. En aucune façon ce sera le cas ici !

"*Le Grand Saut est notre film le plus "grand public" à ce jour* (Mmmouiiii... NDR). *C'est une satire du monde des affaires, doublée d'une histoire d'amour traditionnelle - ou presque. On y trouve de nombreuses références aux genres fondateurs du cinéma américain, une atmosphère chaleureuse et féérique à la Frank Capra, des dialogues ultra-rapides comme dans les films de Preston Sturges ou Howard Hawks*". Les Coen étalent leur cinéphilie comme un boulanger la traditionnelle pâte à pain : avec amour. Ce soutien solide du cinéma de papa ne les empêche pas de voir plus loin que l'hommage servile, que la parodie facile, que le décalquage masqué. Au contraire, parfaitement intégré à ce conte de Noël savoureux qui emprunte sans cesse des chemins de traverse, ce jeu des références ne vient pas parasiter les morceaux d'anthologie estampillés Coen. Le plus beau (vous permettez) ? Un cerceau roule dans la rue jusqu'à heurter la jambe d'un gamin, lequel se place au milieu, remonte l'objet au niveau du ventre et entame une danse inédite. La mode du Hula-Hoop est née. Si Steven Spielberg n'avait pas fait souffler un ouragan d'émotions sur **La Liste de Schindler**, j'aurais envie de dire que c'est le plan, cette année, où l'on succombe le plus au frisson cinéma.



Sidney J. Mussburger (Paul Newman) : le bras droit désireux de faire main basse sur Hudsucker Industries suite au suicide de son fondateur.

Vincent GUIGNEBERT

The ***Hudsucker Proxy****. USA. 1993. Réal.: Joel Coen. Scén.: Ethan Coen, Joel Coen & Sam Raimi. Dir. Phot.: Roger Deakins. Mus.: Carter Burwell. SFX : Design FX Company/ Stetson Visual Services/ ILM. Prod.: Ethan Coen pour Silver Pictures/ Working Title Films. Int.: Tim Robbins, Jennifer Jason Leigh, Paul Newman, Charles Durning, John Mahoney, Jim True, Williams Cobbs, Bruce Campbell... Dur.: 1 h 55. Dist.: Warner Bros. Sortie le 12 mai 1994.*

Festival de Cannes
Sortie le 25 mai

SERIAL MOTHER

On en rêvait, John Waters l'a fait ! Le premier serial-killer authentiquement sympathique adopte les traits d'une mère parfaite qui n'hésite pas à trancher dans le lard des conventions pour laver les affronts faits à sa famille. Entre deux règlements de compte, "serial mom" se laisse même aller à un sadisme tout naturel. Jouissif !

Connaissez-vous la mésaventure survenue à **Heavenly Creatures**, le dernier film de Peter Jackson (**Bad Taste, Brain Dead**) ? Fortement impressionnés, les sélectionneurs cannois désirent la chose en Officielle. Mais les droits internationaux ont été vendus par les producteurs néo-zélandais à une compagnie américaine sur la défensive. Ses responsables ont en mémoire l'accueil indifférent réservé l'année dernière à **Body Snatchers** d'Abel Ferrara, ainsi que les chiffres catastrophiques au box-office qui ont suivi, et refusent, carrément, d'envoyer **Heavenly Creatures** à Cannes. Dommage. Jamais le Festival n'avait lorgné d'aussi près le cinéma en décalage que nous aimons, et alors que le fantastique indépendant est en train de crever la gueule ouverte, des distributeurs protectionnistes et imbéciles font la fine bouche lorsqu'on déroule devant eux le tapis rouge. Peter Jackson, le réalisateur le plus gore de la planète, spécialiste de la "scène de vomi", ne montera pas les marches du bunker. A une prochaine !
Outre **Le Grand Saut** qui fait l'Ouverture, on trouvera matière à consolation dans la sélection, en Clôture cette fois, de **Serial Mother** de John Waters. Une consolation de taille, pour deux principales raisons. John Waters, le cinéaste le plus trash de son époque (**Pink Flamingos, Female Trouble, Desperate Living**), spécialiste de la "scène de caca", s'était acheté une respectabilité toute mignonne via **Hairspray** et **Cry Baby**. Aujourd'hui, il remet quelque part les pieds dans le plat. Ceci pour la première raison. La deuxième ? Simple : **Serial Mother** est un chef-d'œuvre !

Générique. Petit déjeuner classique à l'américaine. Papa, maman, le fils et la fille échangent des amabilités entre deux cuillerées de corn-flakes quand une mouche vient négligemment batifoler autour de la table. Seule la mère remarque l'intruse, et manifeste aussitôt par le regard une terrible envie de tuer. Une tapette à la main, elle attend, patiemment, le moment où le diptère commettra l'erreur fatale. Un arrêt un rien trop prolongé sur un dessous de plat blanc... et PAF ! Gros plan sur la bouillie insectoïde : "Réalisé par John Waters". La fierté et l'enthousiasme exceptionnels avec lesquels le cinéaste signe son film sont communicatifs. On se frotte les mains. Et on a bien raison !
Kathleen Turner est Beverly Sutphin, une épouse aimante qui raffole des câlins malgré sa quarantaine bien tapée, et une mère attentionnée qui peut comprendre la passion de son fils Chip pour les films d'horreur et l'amour de sa rondouillette de fille Misty pour un Don Juan carré. Entourée des siens, Beverly Sutphin est une femme modèle. Qu'elle se retrouve seule pour la journée, et sa seconde nature se révèle : Beverly Sutphin est une garce, une empêcheuse de tourner en rond, un cauchemar de voisinage. Dans la banlieue de Baltimore, où l'on suppose qu'elle n'en est pas à son premier méfait, Beverly s'occupe aujourd'hui tout particulièrement de son "amie" Dottie Hinkle : lettres anonymes injurieuses et appels téléphoniques rythmés par des "salope" et autre "face de chatte" sapent progressivement la santé morale de la victime. En fait, Dottie Hinkle n'aurait jamais dû griller la politesse à Berverly en lui piquant la place de parking qu'elle convoitait ! Susceptible et revancharde, Beverly l'est encore plus lorsqu'on ose toucher à sa famille. Au professeur de mathématiques qui lui conseille d'amener son fils chez un psychiatre - car Chip dessine des horreurs en classe - Beverly réserve un sort peu enviable : elle le percute en voiture et parfait son œuvre en lui roulant dessus. Alors que la police commence à s'intéresser sérieusement à son cas, Beverly Sutphin commet bourde sur bourde. Celle qu'on surnommera bientôt "serial mom" est en train de péter les plombs !

"J'ai toujours trouvé passionnant qu'un sujet tragique - ou considéré comme tel en général - acquière un potentiel comique, comme par enchantement, lors de son passage à l'écran". Egalement scénariste de **Serial Mother**, John Waters présente son sujet comme un fait divers dont les canards sensationnalistes font leur choux gras : "Une mère de famille heureuse accusée d'une série de meurtres barbares". Pourquoi pas ? On a lu pire à la une de *Ici Paris* ! Totalement ancré dans le train-train quotidien de la banlieue de Baltimore, le scénario de **Serial Mother** maintient, avec un équilibre stupéfiant, les échappées fantaisistes dans le carcan du réel. Parce qu'il s'est sans doute posé la question de savoir si le cinéma avait le droit d'offrir au spectateur une image quasi-idyllique du serial-killer, John Waters s'est trouvé une réponse parade : le cinéma, non, mais moi, oui ! De fait, on se rallie immédiatement à la cause de Beverly Sutphin, avec la même excitation, la même suprême méchanceté que le cancre s'apprêtant à commettre la parfaite saloperie envers le premier de la classe. S'il arrive qu'on ne puisse retenir un rire nerveux lorsque "serial mom" tue, c'est parce l'audace de John Waters est proprement hallucinante : l'odieux filme les scènes de meurtre à plat, sans effet, comme de vrais meurtres, c'est-à-dire violents, douloureux et avec un sang qui colle aux semelles. Si le cinéaste avait voulu parodier **Henry, Portrait of a Serial-Killer**, s'amuser d'un "Beverly, Portrait of a Serial Mother" - ce qui n'est pas le cas -, il aurait compris que la chose la plus drôle, en pareille circonstance, est encore de ne pas rire de la mort, mais de la regarder en face !


Mitsy (Ricki Lake), Beverly (Kathleen Turner), Eugene (Sam Waterston) et Chip (Matthew Lillard) : la famille Sutphin au grand complet.

Comédie géniale qui élimine avec une intelligence unique les problèmes moraux qui peuvent encombrer un tel sujet, **Serial Mother** n'est donc pas une subversion malsaine jouant des zygomatiques pour mieux pousser au crime. Sain, naturel, désarmant, parfois émouvant, toujours drôle, le parti-pris de John Waters est partagé par une famille qui, d'abord incrédule, puis persuadée au point de contrecarrer ses plans assassins, aime, soutient et comprend profondément Beverly. Que Eugene, son mari, découvre sous le matelas une cassette audio étrange ("Bonjour Beverly, c'est moi, Ted Bundy. Merci pour ta lettre..."), que Misty, sa fille, s'aperçoive avec horreur que Beverly a empalé dans les latrines son boy-friend infidèle, que Chip, son fils, découvre la vérité sur la mort de son prof de maths, rien ne change chez les Sutphin. A la vie, à la mort, on s'aime et on s'aimera encore. Vous pensez que John Waters fait l'apologie de la famille ? Franchement, vous en connaissez beaucoup des Sutphin ?
Parce qu'il pense, écrit et filme "autrement", John Waters est l'un des cinéastes les plus précieux du moment, et **Serial Mother** la meilleure réponse à la vague de puritanisme qui ravage les Etats-Unis et dont on attend ici le ressac. Chip se repaît dans son vidéo-club de films d'horreur (**Massacre à la Tronçonneuse, Blood Feast**) et un de ses copains se pogne devant les seins gargantuesques de Chesty Morgan. Violence libératrice et pornographie saute-soupape sont ainsi légitimées par un John Waters dont la contre-attaque est jouissive. A propos d'une rombière cliente du vidéo-club qui râle contre les extraits sanglants diffusés et ne prend pas la peine de rembobiner les cassettes, Beverly Sutphin livre le fond de sa pensée : "Ah, la mauvaise influence des films familiaux...". La vieille rendra d'ailleurs son dernier souffle dans son fauteuil, le crâne défoncé à coups de gigot d'agneau, alors qu'elle regardait **Annie** ! Continue comme ça, John, on les aura !

Vincent GUIGNEBERT

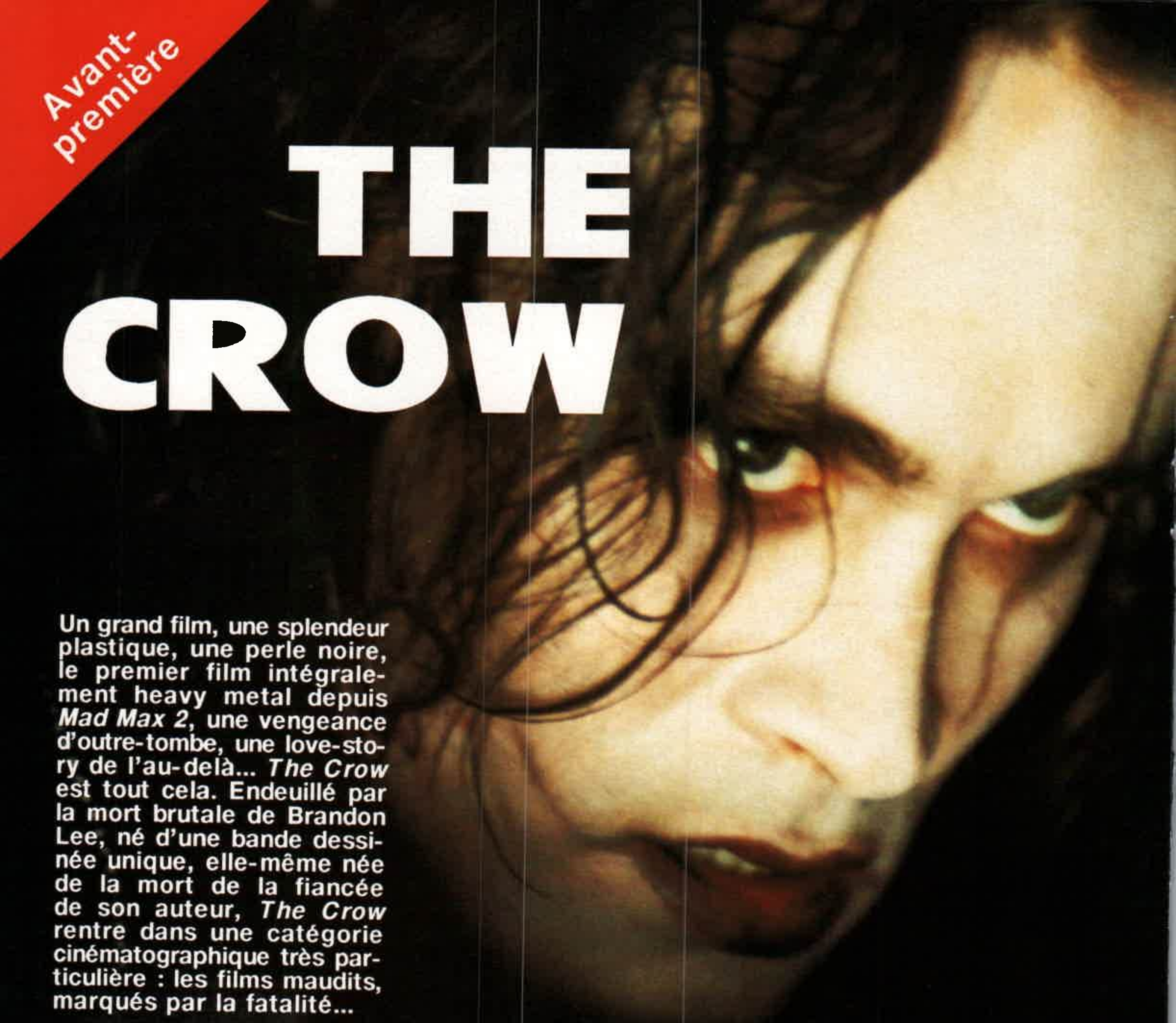
Serial Mom. USA. 1994. Réal. et scén.: John Waters. Dir. Phot.: Robert M. Stevens. Mus.: Basil Poledouris, Bones Howe. Prod.: John Fielder & Mark Tarlow pour Blizzard Film, Inc./ Polar Entertainment/ Savoy Pictures. Int.: Kathleen Turner, Sam Waterston, Ricki Lake, Matthew Lillard, Scott Wesley Morgan, Walt Mc Pherson, Traci Lords... Dur.: 1 h 32. Dist.: UGC. Sortie prévue le 25 mai 1994.



Perverse, sardonique, peau de vache, susceptible, revancharde... et sympathique : Beverly Sutphin (Kathleen Turner), un serial-killer pas comme les autres !

Avant-première

THE CROW



Un grand film, une splendeur plastique, une perle noire, le premier film intégralement heavy metal depuis *Mad Max 2*, une vengeance d'outre-tombe, une love-story de l'au-delà... *The Crow* est tout cela. Endeuillé par la mort brutale de Brandon Lee, né d'une bande dessinée unique, elle-même née de la mort de la fiancée de son auteur, *The Crow* rentre dans une catégorie cinématographique très particulière : les films maudits, marqués par la fatalité...

Eric Draven (Brandon Lee), blafard, comme échappé d'un film muet. Le visage d'un ange exterminateur.

Des films comme **The Crow**, on n'en voit pas tous les jours. Ni tous les mois, ni tous les ans. On n'en voit pratiquement jamais. Pourtant **The Crow** existe. Malgré la mort brutale de Brandon Lee, son héros. Malgré l'étrange climat de malédiction qui pèse, depuis les origines, sur cette histoire d'une macabre limpidité, d'une bouleversante simplicité. "Un beau jour, vous perdez un être qui vous est cher. Rien ni personne ne vous a préparé à cette épreuve. Aucune foi, aucune religion.. rien. Lorsque quelqu'un que vous aimez meurt, vous ne connaissez que le vide total, abyssal. Jamais, vous ne pourrez l'oublier. Vous restez seul au monde". Il s'agit là de la préface de la bande dessinée de James O'Barr, des mots qui pourraient aussi préfacer le film. Ce film, quand il faut le raconter, semble décharné de toute matière, squelettique. Il y a donc Eric Draven, musicien de rock, abattu après que sa petite amie ait été violée à mort sous ses yeux. A la veille d'Halloween, il surgit de sa tombe. Aussitôt, un corbeau l'assiste, un oiseau dans lequel il puise tous ses pouvoirs, sa force, son agileté. Eric, agressé par le souvenir de l'assassinat de sa fiancée, se venge des meurtriers que la police n'a jamais inquiétés. Un à un, il les retrouve, tous plus misérablement veules les uns que les autres. Un à un, il les tue avec la cruauté et le raffinement qui s'imposent, lardant le plus junkie d'entre eux de toutes ses seringues... Un à un, méthodiquement, ils y passent. Eric, quant à lui, résiste aux balles, aux sauts dans le vide, file entre les doigts de la police comme le fantôme qu'il est. Revanche faisant, il aide une paumée, sa petite fille, gagne l'amitié d'un flic black. Avant de regagner de lui-même l'endroit d'où il vient, Eric n'a plus qu'à éliminer Top Dollar et sa cruelle maîtresse Myca. Mais ceux-ci comprennent que le spectre ricanant qu'ils combattent tire ses pouvoirs de la présence du corbeau...

The Crow raconte une histoire simple, sans artifice, sans chichi. Une vengeance linéaire, épurée, terriblement violente, dénuée d'humour, baroque, abstraite à force d'élaguer tout ce qui pourrait la rattacher à la réalité. Mais la réalité, dans **The Crow**, est balayée dès les premiers instants, lorsque la caméra aérienne d'Alex Proyas survole une cité à la Gotham City, une ville sinistre plongée dans des ténèbres perpétuelles. Une ville conçue par un directeur artistique au talent exceptionnel, Alex McDowell, un transfuge du vidéo-clip. Ses étonnantes maquettes, ses décors aussi expressionnistes que puant la mort sont filmés par un chef opérateur au talent exceptionnel, Dariusz Wolski, dont les capacités sautent aux yeux dans **Romeo is Bleeding**. Supervise et amalgame l'ensemble un metteur en scène. Un génie de 31 ans du nom d'Alex Proyas. Australien, formé à l'école du vidéo-clip et du spot publicitaire lui aussi. Un seul film à son actif avant **The Crow**, tourné sur sa terre natale : **Spirits of the Air, Gremlins of the Clouds**. Un mystère. Le jury du Festival du Film Fantastique de Yubari au Japon flaire quelque chose en 1990 et le couronne. Un cas, cet Alex Proyas, une pointure débutante dont les prouesses plastiques égalent au moins celles de Ridley Scott à ses débuts, du temps d'**Alien** et de **Blade Runner**. Car, en plus de savoir mettre en valeur un décor, Alex Proyas sait filmer une maquette. Démente cette séquence à la **Fantomas**, école Louis Feuillade, où Eric bondit d'un bâtiment à l'autre, coursé par un hélicoptère de la police. Une miniature bien sûr. Mais on n'y voit que du feu. Adroit le sieur Proyas. Et extraordinairement doué pour créer une ambiance. Les atmosphères, il les aime noires, très noires, pesantes, marquées par le destin forcément tragique des personnages. Et le noir, dans **The Crow**, confine au macabre, au morbide permanent.



la mythologie hard-rock la plus incantatoire. Une silhouette tragique, magnétique, faite de ce long manteau, de cette guitare électrique portée en bandoulière, de ce pantalon de cuir moulant, de ce tee-shirt déchiré. Et aussi de cette démarche si particulière qui n'appartient qu'à quelques légendes cinématographiques. Mad Max était la dernière en date. Eric Draven, son personnage, parfait son image par un humour sardonique, un goût pervers pour les tirades douloureuses et les rafales de balles. Des projectiles, il en réceptionne des centaines en déboulant en plein conseil d'aministration de son ennemi, Top Dollar. Les truands l'arrosent généreusement mais lui se relève toujours pour les exterminer. Un pied de nez à la mort dont on ne saurait aujourd'hui ricaner. Brandon Lee criblé de balles, ressuscitant instantanément, fébrile de vaincre la Grande Faucheuse... Troublante image qui participe au climat de **The Crow**, presque incommodant tellement le sentiment d'une étroite corrélation entre fiction et réalité se fait fort au fur et à mesure que le récit progresse. Comme si le film d'Alex Proyas se nourrissait de la mort de sa vedette. Comme si la disparition de Brandon Lee découlait directement de ce jeu de cache-cache avec la mort. L'un et l'autre s'imbriquent, se confondent. Troublant, gênant parfois. On n'assiste plus, sur l'écran, à la revanche sanglante de Eric Draven sur quelques assassins désaxés, mais à la mort de Brandon Lee, à sa mise en scène flamboyante. Blasphématoire lorsqu'un lourd crucifix, arraché à son socle, sert d'arme à Top Dollar, incarnation du Diable en personne, personnage maléfique, fascinant, assisté dans ses œuvres par l'eurasienne Myca.

La mort de Brandon Lee, si pesante, si présente dans la moindre des images de **The Crow**, ressemble à une inhumation aussi tonitruante qu'un concert de hard-rock. Le hard-rock auquel **The Crow** reprend une partie de son imagerie satanique. Le corbeau d'abord, le cimetière gothique ensuite, puis tous les accessoires, les personnages. Et l'hymme à l'amour fou qu'aucun groupe du genre n'a ommis de hurler, accompagné par des basses déchaînées, plaintives. Jusqu'au dénouement, dans une cathédrale dont le toit devient le théâtre de l'affrontement épique, très Highlander, de Eric Draven et de Top Dollar, **The Crow** préverse son intégrité de film maudit, marqué par la disparition de Brandon Lee, tué par négligence une semaine avant la fin des prises de vues. C'était le 30 mars 1993, il avait 28 ans. Dans la forme, **The Crow** ne souffre pas de cette tragédie. Aucun subterfuge n'a besoin de masquer l'événement. Mais la mort de l'acteur, comme le corbeau survolant la cité dantesque du film, irrigue la vengeance d'Eric Draven, lui donne une signification quasi-métaphysique, à mille lieues des potins sur un meurtre commandité par les Triades, sur une prétendue malédiction du Dragon. Une chose est néanmoins sûre : Brandon Lee vivant, **The Crow** serait aussi un très grand film, une sorte de messe noire, une communion avec les ténèbres.

Marc TOULLEC



Un look très tamisé pour un film ignorant les teintes trop vives.

A ce climat de mort qui imprègne tout, qui suinte de partout. Au-delà de l'écran sans que la moindre touche d'humour ne vienne le tempérer. Alex Proyas n'est pas du genre à édulcorer. La preuve : Steven Spielberg vient de le lourder de **Casper le Petit Fantôme** pour le remplacer par un "yes man". De ce **Casper** forcément familial, aussi hard que **La Famille Addams** dans le meilleur des cas, Proyas voulait tirer un film à révulser les ménagères ricaines, à traumatiser leurs héritiers. Rassurant que ce bonhomme ne se soit pas plié aux quatre volontés de son puissant producteur. Au lieu de vendre sa peau à Hollywood, il repart en Australie mettre en chantier **Dark City**, une sorte de **Mad Max 2** situé dans un futur pas franchement rigolo. Notre homme possède donc un sacré tempérament, une volonté d'acier. Il en faut pour réaliser un film comme **The Crow**. Beau à mourir dans le moindre de ses plans. Beau comme Brandon Lee, transfiguré, métamorphosé dans le rôle d'Eric. Le comédien, puisqu'il en est désormais un, annihile sa filmographie précédente. Ouste **Rapid Fire, L'Héritier de la Vengeance**...

Dans **The Crow**, le visage peint, blafard, un faux sourire lui élargissant la bouche, Brandon Lee devient le James Dean d'outre-tombe. Une figure pathétique, empruntée à



Les grands méchants de The Crow : Myca (Bai Ling), Top Dollar (Michael Wincott) et Gauge (Tony Todd). Perfides jusqu'à la racine des cheveux.





Deux peintures signées James O'Barr : un Eric Draven de papier partagé entre le clown et le vigilante.

interview

James O'BARR

Dans le monde de la bande dessinée américaine, James O'Barr occupe une place particulière. Son oeuvre, on ne peut l'évoquer sous le terme "comics strip" généralement d'usage, mais de "comic book". Cependant, "The Crow" est tout sauf comique. Il s'agit d'une oeuvre sombre, ténébreuse, incantatoire, composée de dessins en noir et blanc. Son auteur : James O'Barr, ancien étudiant en médecine, devenu la grande révélation du 9ème art américain au terme d'un parcours aussi singulier que tragique...

"The Crow" n'est vraiment pas une bande dessinée comme les autres. Comment est-elle née exactement ?

J'ai écrit et dessiné "The Crow" sans songer aux futurs lecteurs. Je l'ai fait pour moi seulement car son histoire découle d'une tragédie personnelle. Comme Eric, le héros de la BD du film, j'ai perdu ma fiancée dans des circonstances douloureuses. Tout ce qui survient dans la bande dessinée est proche des événements que j'ai endurés. J'ai commencé à travailler sur "The Crow" en Allemagne, après que je me sois engagé dans les Marines. J'étais chargé d'illustrer des manuels de combat de corps à corps. Sous l'influence de mes lectures, et aussi du drame que je venais de vivre, j'ai rédigé "The Crow".

Il apparaît comme logique que vous vous soyez particulièrement investi dans l'ouvrage, mais plus intimement encore dans la psychologie de son héros, Eric...

Totalement. Lorsque j'ai démarré l'écriture de "The Crow", je l'ai abordé comme un exorcisme qui me permettrait de libérer la douleur, la rage que je ressentais au fond de moi. En fait, le résultat fut radicalement contraire à mon attente. Chaque page fut une petite mort, un mini-suicide. Je comptais sur "The Crow" pour cicatriser une plaie, mais celle-ci s'ouvrait au fur et à mesure que j'avançais dans le travail. La tranche des pages me coupait les veines et les images me buvaient littéralement le sang. Voilà comment "The Crow" s'est alimenté.

La narration de "The Crow" est très particulière, très libre. Le livre et le film s'apparentent à de la poésie mise en images...

Merci. J'ai tenté de parvenir à une sorte de complainte visuelle, une bande dessinée qui ne soit pas sous la coupe des films d'aujourd'hui, ces "grand huit" cinématographiques qui ne racontent pas d'histoire, qui ne sont que des attractions de foire. Pour beaucoup, "The Crow" est influencé par de grands poètes qui ont beaucoup souffert. Ce sont Rimbaud, François Villon, Antonin Artaud, George Bataille. Des écorchés vifs. Leur lecture m'a insufflé le goût de la poésie dont l'influence se ressent très fort, autant dans le film que dans la bande dessinée, dans la structure du récit. La poésie m'a permis d'accéder à un récit très pur, cette pureté cachée derrière les mots d'Antonin Artaud. Les paroles sortant de la bouche d'Eric lui doivent beaucoup. Je suis également très sensible à l'art japonais, aux dessins animés produits depuis quelques années comme **La Puta/Castle in the Sky** d'Hayao Miyazaki, **Wicked City**, **Supernatural Beasts**. Ces cartoons sont construits, filmés comme s'il s'agissait de films en deux dimensions. D'autres

auteurs, surtout par la noirceur de leur univers, m'ont captivé : Edgar Poe, Raymond Chandler, James Ellroy, Lewis Carroll. Vous les retrouvez tous dans "The Crow".

Les références musicales ne doivent pas non plus vous manquer...

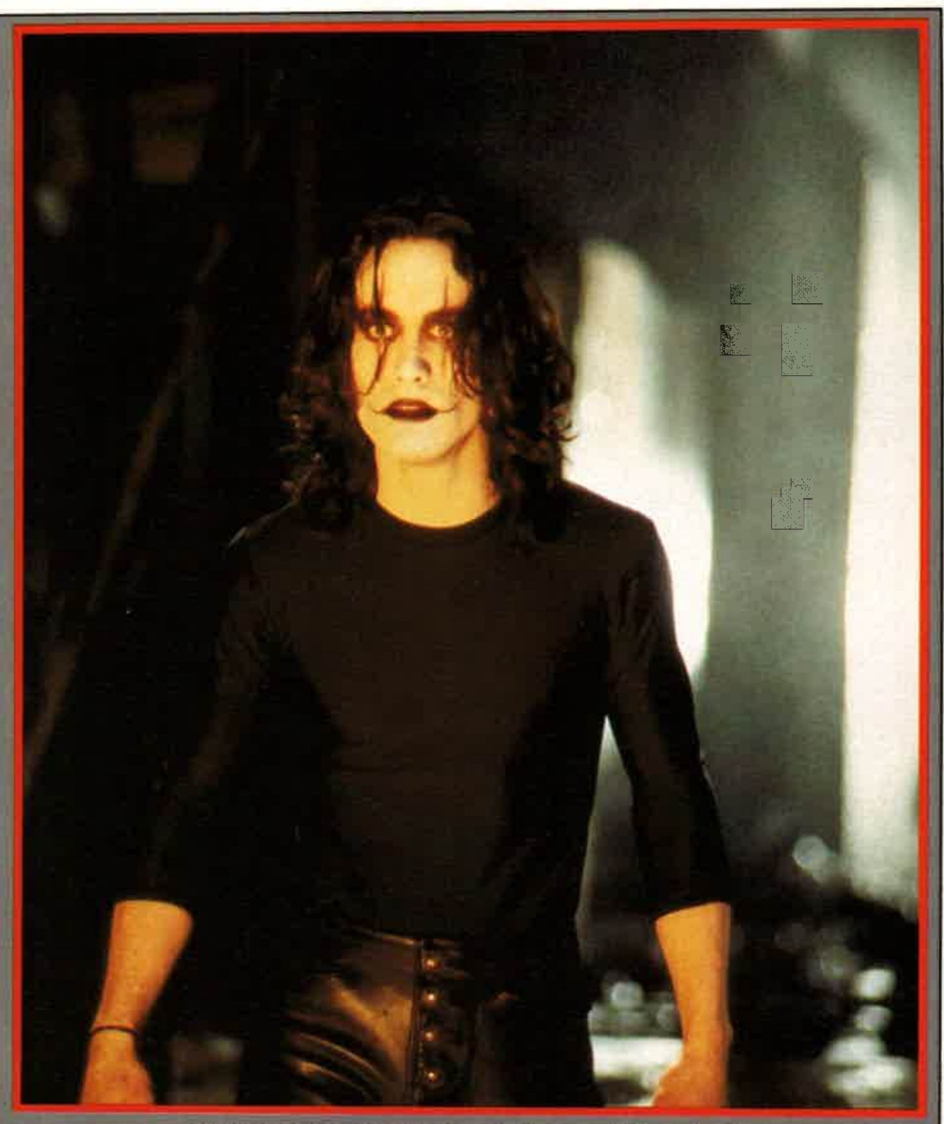
Lorsque je peins, lorsque je dessine, j'écoute inévitablement de la musique. Je l'utilise pour me conditionner, pour élever l'esprit jusqu'à un certain niveau comme d'autres s'injectent de la drogue. Pour "The Crow", je me passais Joy Division ou les premiers albums de The Cure. Ils me mettaient immédiatement dans l'ambiance désirée. Plus tard, j'ai communiqué au producteur du film une liste de tous les morceaux que j'aimerais entendre sur les images. Il est parvenu à en obtenir la moitié. Nous nous sommes montrés très vigilants sur ce point car, du choix de la bande son dépendait une grande partie de l'intégrité du film. Au départ, nous avions de quoi remplir trois albums, puis nous avons éliminé des chansons d'Iggy Pop, de U2, des Psychedelic Furs... Tous voulaient être intégrés au film. Pour la chanson finale, je tenais à Margaux Simmons des Cowboys Junkies. Graeme Revell m'a suggéré d'engager plutôt Jane Siberry. Son "It can't rain all the time" marche magnifiquement.

Est-ce vous qui avez pris l'initiative d'adapter "The Crow" au cinéma ?

Depuis le premier dessin, depuis ma caserne en Allemagne, je pensais à un film. D'ailleurs, la bande dessinée originale ressemble énormément à un story-board. Quand le romancier John Shirley s'est intéressé à l'album, je lui ai rédigé un synopsis de 14 pages, incluant notamment le background des personnages. Même si cela ne se retrouve pas toujours dans le film, les protagonistes acquièrent ainsi une vérité. John Shirley a écrit les quatre premières versions du scénario. Il a convaincu le producteur Jeff Most. De concert, nous avons travaillé le projet pour le présenter à Edward Pressman qui l'a adoré. Dix-huit mois avant que ne commence le tournage, Brandon Lee est arrivé. J'avoue que je n'avais pas pensé à lui en écrivant la bande dessinée, mais dès que j'ai vu les premiers rushes, j'ai été conquis ; Brandon était vraiment Eric. Au début, je songeais plutôt à des gens comme Iggy Pop. Il devait d'ailleurs incarner T-Bird, l'âme damnée de Top Dollar, mais un engagement l'en a empêché au dernier moment. J'avais également adoré Jon Polito dans **Miller's Crossing**, à tel point que le propriétaire du magasin de comics s'inspirait de lui. Le hasard faisant parfois bien les choses, il tournait non loin de nos bureaux **Le Grand Saut** des frères Coen. Etant libre une semaine, il s'est retrouvé jouant le libraire dans le film.

Quelle fut la position de Brandon Lee vis-à-vis du film ? A l'écran, il s'identifie tellement au personnage qu'Eric et lui sont désormais indissociables...

Brandon Lee était un fanatique de la bande dessinée. Il fut un allié précieux dans sa défense. Lorsque **The Crow** faillit s'écarter de mon récit pour devenir un film plus conventionnel, il s'est battu pour préserver les intentions originales. Brandon venait à toutes les réunions de pré-production avec la bande dessinée en main, toujours prêt à s'y référer. Il adorait son personnage, sa tragédie. Eric lui a permis de vraiment jouer, de prouver qu'il n'était pas seulement le fils de Bruce Lee, un cogneur, mais un véritable acteur. Sachant qu'il arrivait sur le projet, le deuxième scénariste, David Schow, a ajouté quelques séquences d'arts martiaux. Brandon a immédiatement demandé à ce qu'elles soient enlevées. Il reste encore une bagarre, avec le sabre de samouraï, mais elle figurait déjà dans la bande dessinée. Si **The Crow** est si proche de l'œuvre originelle, c'est surtout grâce à l'insistance de Brandon Lee. Vous pouvez vous amuser au film, prendre du plaisir, mais vous ne devez pas oublier que Brandon Lee est mort pour lui.



Eric Draven (Brandon Lee), un justicier sorti de sa tombe pour accomplir une vengeance toute naturelle.

Eric, c'est un peu Batman et le Joker dans le même corps, deux esprits contradictoires formant un tout...

Oui. Eric est Batman par ses obsessions, son désir de vengeance, et le Joker pour le machiavélisme, le maquillage. Toutefois, même si le visage d'Eric rappelle celui du Joker, je ne m'en suis pas directement inspiré. Ce sont les trois visages du théâtre anglais qui m'ont orienté vers cet aspect à la fois pathétique et comique. Ces trois figures sont la Douleur, l'Ironie et le Désespoir. Le masque que porte Eric tient de l'Ironie. C'est justement le comble de l'Ironie de dessiner un sourire sur le visage de quelqu'un qui ne sourit jamais, qui ne peut plus sourire.

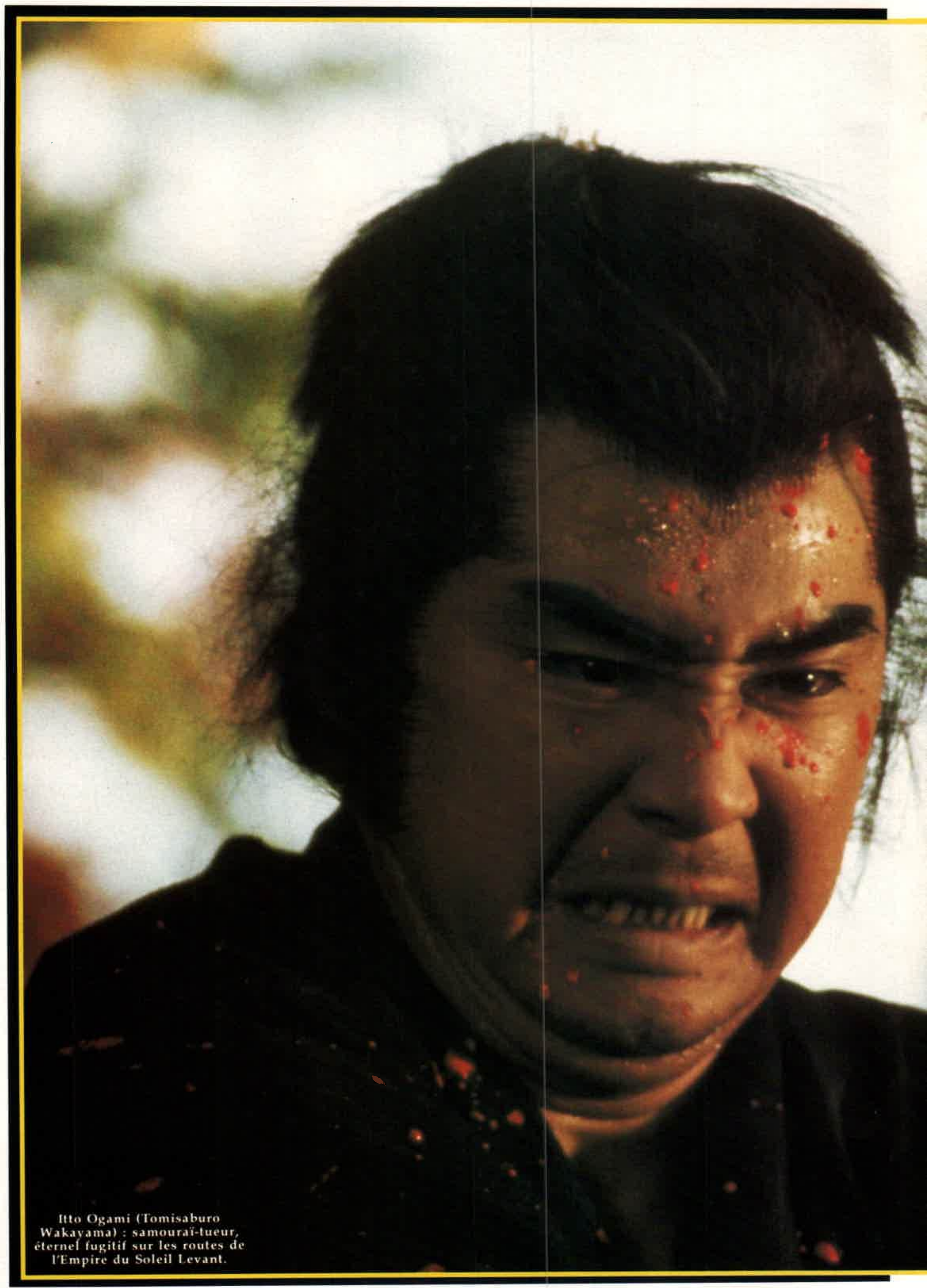
Quel jugement portez-vous sur le film d'Alex Proyas ? Généralement, les auteurs de bande dessinée ne réagissent pas très favorablement à la transposition de leur travail à l'écran...

The Crow dépasse mes attentes à tous les niveaux. Le réalisateur, Alex Proyas, réussit des choses étonnantes, des mouvements de caméra hallucinants. Le film doit également beaucoup au travail de Alex McDowell, le directeur artistique. Je lui ai fait visiter Detroit et les quartiers que j'ai recréés par le dessin. Il a pris des centaines de photographies qui lui ont permis de reconstituer ces quartiers à l'autre bout du pays, en Caroline du Nord. Mais si **The Crow** est ainsi, ce n'est pas le fait du hasard. Dans un processus d'adaptation d'une œuvre à l'écran, il faut se battre, savoir se mettre en colère lorsqu'un intervenant, producteur ou même réalisateur, veut dévier du matériel originel pour des raisons qui ne vous semblent pas justifiées. Pour me couvrir au maximum de ce type de désagréments, j'avais donc clairement précisé dans le contrat me liant au film que j'aurais mon mot à dire sur tout : le scénario, le choix des comédiens, la musique... Visuellement, **The Crow** est tel que je l'avais imaginé au tout début, proche du noir et blanc de la bande dessinée. Le chef opérateur a éliminé toutes les teintes marrons et vertes. Tout est gris.

Peut-on dire que *The Crow* soit un authentique film hard rock ?

Quelqu'un m'a confié que **The Crow** était proche d'un autre grand film heavy metal, **Mad Max 2**. Je suis d'accord dans la mesure où **The Crow** est inspiré, conduit par la musique. Un journaliste a également écrit que **The Crow** est le premier film punk-rap. Je ne suis pas loin d'être d'accord avec cette déclaration dans le sens où il se montre très agressif, exprime une vraie colère, mais pour des raisons qui ne tiennent pas à la mode, à l'air du temps.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)

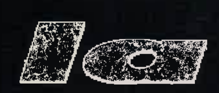


Itto Ogami (Tomisaburo Wakayama) : samouraï-tueur, éternel fugitif sur les routes de l'Empire du Soleil Levant.

Les films décryptés



BABY CART




la saga

Six films, six incursions dans le monde féodal du bushido et des samouraï s revu par une bédé pour adultes, devenue une saga cinématographique cruelle, parfois gore, visuellement riche, filmée dans un cinémascope rutilant. Révolutions de palais, complots, assassinats, hordes de tueurs, vengeances et haines composent le terreau sur lequel fleurissent les *Baby Cart*. Les fleurs, des roses noires au nombre de six, sont belles et vénéneuses, hérissées d'épines. Jardiniers attitrés de cette roseraie de l'enfer : le tueur Itto Ogami, alias le Loup Solitaire à l'Enfant, et Daï goro, son fils de deux ans trimballé depuis son landau dans l'épicentre des carnages les plus dantesques...

Au début des seventies, le film de samouraï décline. Le public japonais le boude, les cinéastes spécialisés lui préfèrent des thèmes plus à la mode. Par contre, la bande dessinée honore le genre, le chambarra, un terme découlant de "chan chan bara bara", bruit de la chair découpée par le sabre. Kazuo Koike et Gozeki Kojima, respectivement scénariste et dessinateur, le révolutionnent même, lui insufflent une énergie souvent qualifiée de bestiale, une énergie qui ignore les codes en usage dans la description de samouraïs positifs, agissant du bon côté de la barrière sans que la moindre ambiguïté ne vienne entacher leur panoplie immaculée. Koike et Kojima se refusent à cet idéalisme, contournent le versant western bon teint, les gentils cow-boys contre les vilains indiens. Leur héros bafoue l'éthique samouraï ; il tue pour le gain, mutile ses adversaires en souillant son sabre, s'y reprend à deux fois lorsque la lame n'a pas tout à fait atteint son objectif. Jamais il n'affiche ses états d'âme, ne s'attache. Porté par la douleur du meurtre de sa femme, intérieurement anéanti, ce samouraï déchu purge dans le sang un chagrin inconsolable. "Kozure Ogami", la bande dessinée à l'origine de **Baby Cart**, connaît un succès immédiat au Japon. Les comics se vendent par millions (autour de huit à ce jour), un éditeur américain la traduit dans la foulée sous le titre "Lone Wolf and Cub", marquant le début du déferlement des mangas, bédés nippones, sur les Etats-Unis. Le triomphe, ainsi qu'un découpage très cinématographique des planches de Gozeki Kojima qui fournit un story-board idéal à Kenji Misumi, encourage le producteur Shintaro Katsu (vecteur principal de la prolifique série **Zatoichi, Le Samouraï Aveugle**) à tenter l'aventure. Il demande au propre frère de Ryunosuke Tsukue (le samouraï aveugle) d'interpréter un Itto Ogami physiquement aux antipodes de celui des dessins. Grassouillet, le visage rond, Tomisaburo Wakayama contredit la minceur, les traits réguliers de son prédécesseur. Bourru, bougon, Tomisaburo Wakayama est néanmoins Itto Ogami. Il fait sienne, en six films, la devise du Loup Solitaire à l'Enfant : "Vivre, c'est se préparer à mourir".

■■■

Le Paradis Blanc de l'Enfer : un extrait d'une bataille digne de celle des Ardennes. A rendre jaloux les cinéastes les plus extrêmistes de Hong Kong.

■■■

LE SABRE DE LA VENGEANCE

Premier tome d'une sanglante saga, **Le Sabre de la Vengeance** est le point de départ des aventures du samouraï Itto Ogami et de son fils en bas âge, Daïgoro. "Je dois oublier ma dignité de samouraï et devenir un démon dans cet enfer. Désormais ma route sera jonchée de cadavres, baignant dans le sang. Ma dignité de tueur sera dépourvue de sentiments. Elle me permettra d'effacer les outrages du clan Yagyu à notre famille" jure Itto Ogami. Cette tirade, ce coup de colère qui ne s'atténuera jamais, est la clef de voûte de la série **Baby Cart**, le serment par lequel l'exécuteur du clan Yagyu retourne son arme contre ceux qu'il servit 27 années durant. Exécuteur (Kaisakunin) est le titre d'Itto Ogami : il a le privilège "d'aider les seigneurs à mourir" après qu'ils se soient fait hara-kiri. Alors qu'une première lame leur laboure le ventre, Itto les décapite. Sa position suscite la jalousie de Retsudo Yagyu, maître d'une caste ambitieuse, désireuse de s'abroger l'exclusivité du port des armes du Shogun. Après que sa femme Azami ait été assassinée, Itto Ogami tombe en disgrâce, victime d'une ingénieuse machination. Plutôt que de se donner la mort comme le veut la tradition, il affronte victorieusement deux des fils de Retsudo. Désormais tueur à gage, dérivant sur les routes du Japon, Itto Ogami accepte, contre 500 pièces d'or, un contrat. Cette mission le conduit dans une station thermale envahie par des bandits, un lieu où il a pour objectif d'empêcher l'assassinat d'un samouraï tuberculeux...

Kenji Misumi, qui vénère Akira Kurosawa et Sergio Leone, établit d'emblée les constantes de la série **Baby Cart** que sont poésie et violence, indissociables. Magnifiques sont cette décapation au ralenti sur fond de soleil couchant, et la chorégraphie des déplacements de Itto Ogami au milieu de dizaines d'adversaires, immuables morts en sursis. On n'échappe jamais à son sabre, dont la précision chirurgicale égale une opération au laser. D'une rapidité sidérante, Itto Ogami sectionne prioritairement les artères sous pression, ne rechigne pas à frapper à ras de terre, juste au-dessous du mollet. Il appelle ça la "coupe cheval". Geysers de sang et mutilations, tel est le lot quotidien de Itto Ogami dans **Le Sabre de la Vengeance**. Aussi doué pour le sabre que Clint Eastwood pour le colt dans **Pour une Poignée de Dollars**, il ne craint pas la supériorité numérique des attaquants. Ce don quasi-surnaturel envoie ad patres un flot ininterrompu d'agresseurs. Itto Ogami ne prend que rarement l'initiative de l'agression ; il patiente, s'abandonne à son ouïe et à ses réflexes fantastiques. Il attend toujours le moment opportun, quitte à subir les sarcasmes de malfrats vulgaires, lesquels le poussent à faire l'amour avec une prostituée au grand cœur devant une assistance attentive de marchands lâches et de yakuzas pleutres. Une belle séquence comme il y en a tant dans ce **Sabre de la Vengeance** sobrement lyrique, toujours violent mais jamais complaisant, même lorsqu'un personnage vomit son sang, en contre-plongée, sur l'objectif de la caméra. Toutefois, dans le film de Kenji Misumi, le plus insoutenable se déroule hors-champ, lorsque Itto Ogami, encore au service du Shogun, exécute un seigneur de deux ans. Dure également est la scène dans laquelle il donne à choisir à son fils Daïgoro, un an, entre le sabre et le ballon. Le bébé s'avance vers le sabre. "Pauvre petit" gémit le père, prêt à l'expédier ad patrès, auprès de sa mère, sur les rives du Styx, là où il aurait été plus heureux. Terrible moment car on devine Itto Ogami, appelé "le loup solitaire à l'enfant", capable de donner le coup de grâce à son unique héritier.

Dès 1973, devant le succès faramineux remporté par **Le Sabre de la Vengeance** et sa première séquelle, démarre une série télé dérivée de la bande dessinée de Kazuo Koike et Gozeki Kojima. Petite lucarne et public familial obligent, les aventures d'Itto Ogami (incarné par un comédien correspondant aux standards en vigueur) et de son fils Daïgoro subissent un sérieux coup d'attendrisseur. Itto Ogami, de tueur sans pitié, devient un justicier dans la norme, une sorte de Fugitif redresseur de torts. Cette série n'a de **Baby Cart** que le nom et quelques trompeuses apparences.



L'Ame d'un Père, le Cœur d'un Fils : l'enquête très film noir d'Itto Ogami.

BABY CART, L'ENFANT MASSACRE

Un deuxième **Baby Cart** placé sous le signe de la surenchère par rapport au premier. Invariablement impassible, affichant la même expression, que ce soit dans la souffrance ou dans ses rares instants de tendresse à l'égard de Daïgoro, Itto Ogami ne peut échapper à la vindicte de Retsudo Yagyu. Le vieillard despotique mobilise cette fois

un clan de femmes ninjas commandées par sa petite fille Sayka. Malgré de savants stratagèmes, dont des poignards dissimulés dans des légumes, les commandos échouent les uns après les autres. Chemin faisant, le Loup Solitaire à l'Enfant, contre les 500 pièces d'usage, promet d'intercepter un chef paysan en possession d'un procédé de teinture des tissus. Détenteur de ce secret, le Shogun étendrait son pouvoir et ruinerait une guilde d'artisans déjà rançonnés. Mais le traître bénéficie de la protection des Trois Maîtres de la Mort, des frères mercenaires particulièrement redoutables. L'un manie une massue hérissée de pointes, l'autre un gantelet d'acier, le troisième une sorte de grande main griffue. Itto Ogami les rencontre une première fois dans un bateau qui, incendié, coule, et les affronte finalement dans le désert. La femme ninja Sayka, par contre, abandonne le combat, épargnée car elle aura évité à Daïgoro de périr noyé dans un puits.

Jamais le sang n'aura giclé avec autant d'emphase dans la série **Baby Cart** que dans cet **Enfant Massacre**, incroyablement barbare lorsque les Trois Maîtres de la Mort exterminent leurs belligérants. Kenji Misumi pousse la violence jusqu'au sadisme. Hallucinante de barbarie cette séquence où l'un d'eux extirpe, à l'aide de ses griffes métalliques, des soldats cachés sous une fine couche de sable. Difficile de rivaliser avec ces douloureuses extractions suivies par une furieuse bataille. Autres moments fascinants de cruauté : un ninja progressivement mutilé (une oreille, le nez, un pied...) par des femmes ninjas soucieuses de montrer ce dont elles sont capables et une tête fendue en deux par une machette comme on couperait une noix de coco ! Violence et poésie se mêlent étroitement dans la courte agonie d'un des Maîtres de la Mort ; il écoute le vent siffler dans la plaie béante ouverte dans sa gorge, une plaie d'où s'échappe une poudre rouge. Des secondes troublantes de lyrisme morbide et d'humour noir ; le mort en sursis souhaitait depuis toujours entendre ces sons rares, mais déplore qu'ils proviennent de sa propre gorge tranchée !

Grand amateur de films de samouraï et de sabre, John Carpenter s'inspira très largement de l'aspect des Trois Maîtres de la Mort (attitude martiale, cape, grand chapeau en osier...) pour les besoins du trio de guerriers surnaturels des **Aventures de Jack Burton**. Les Trois Maîtres de la Mort, John Carpenter les découvre dans un autre **Baby Cart, L'Enfant Massacre**, le "faux". Il s'agit en fait de **Shogun Assassin**, montage adroit mais roublard du **Sabre de la Vengeance** et de **L'Enfant Massacre**. Enthousiasmés par les deux films, David Weisman et Robert Houston en achètent les droits, les assemblent de manière à ce que le métrage ne dépasse pas une heure trente et qu'il contienne un maximum de batailles. Pour lier les péripéties entre elles, Weisman et Houston ajoutent la voix off de Daïgoro, promu narrateur d'une histoire évidemment bien loin de celle des titres originaux. Une belle musique exotique caviarde ce digest.



***L'Ame d'un Père, le Coeur d'un Fils** : le tatouage de Oyugi, une arme mortelle pour détourner l'attention des adversaires.*

DANS LA TERRE DE L'OMBRE

Banni, Itto Ogami erre toujours sur les routes du Japon, éternellement traqué par les sbires du clan Yagyu. Dans une forêt de bambou, il occit trois de ses représentants avant de se détendre avec son fils Daigoro dans le lit d'une rivière. Baignade, jeux, pêche : le calme paradisiaque avant la rencontre de trois ronins, des samouraïs sans maître, responsables du viol et du meurtre sauvage de deux femmes. Mais c'est surtout en portant secours à une adolescente vendue par son père à une maison close que Itto Ogami plonge à nouveau dans la violence. Il accepte, afin que la vierge soit libérée, d'endurer le "buriburi", supplice consistant à avoir la tête plongée dans l'eau avant d'être sévèrement rossé à coup de bâtons par une demi-douzaine d'hommes. Itto Ogami survit à l'épreuve et gagne le respect de Tori, femme-yakusa impressionnée par son courage. Celle-ci, contre 500 ryos, lui demande d'éliminer l'homme par qui sa sœur-jumelle souffrit des derniers outrages avant de mourir. Mais la victime désignée, aujourd'hui gouverneur, se paie les services d'une véritable armée...

Après la folie sanglante, l'extrémisme gore de **Baby Cart, L'Enfant Massacre**, Kenji Misumi met un bémol à la violence dans ce chapitre trois des aventures de Itto Ogami. Mais les errances du ronin ne peuvent s'acquitter totalement des moulinets de son sabre. Il y a la lame plantée au sommet du crâne d'un adversaire, une tête qui roule à terre dans un troublant effet de caméra subjective, l'attaque de quelques ninjas amphibies et incendiaires... Il y a surtout l'affrontement final, homérique, opposant Itto Ogami à une centaine de soldats armés de mousquets et d'arcs. Dans la plus pure tradition du western italien, le Loup Solitaire à l'Enfant les extermine, recourant à quelques grenades et aux mitrailleuses camouflées dans le landau de Daïgoro. Vous avez dit western-spaghetti, **Django** ? Le duel qui suit, d'une perfection plastique et chorégraphique inouïe, renvoie directement à Sergio Leone et à **Pour une Poignée de Dollars**. Mais ce ne sont pas les seuls parallèles avec le bâtard baroque de John Ford et Howard Hawks car Kenji Misumi met en scène un pistolero surdoué, infaillible, s'entraînant sur des cibles qu'il ne rate jamais. Un morceau de *Cinecitta* soudain greffé dans un coin d'empire du Soleil Levant. Une union naturelle car Kenji Misumi, à l'instar de Sergio Leone, vitamine un genre moribond par la folie, l'excès, un humour sardonique, le lyrisme, la brutalité jouxtant le gore. Juste renvoi d'ascenseur car, en réalisant **Pour une Poignée de Dollars**, Sergio Leone avait beaucoup emprunté à Akira Kurosawa.

Au-delà de la violence, de viols insupportables et d'un langage particulièrement ordurier, essentiellement de la part des vauriens et des bandits, **Dans la Terre de l'Ombre** se repose sur de jolis instants de poésie bucolique. Superbe description de la pluie qui tombe dans la forêt, des animaux, escargots et grenouilles, qui la saluent. Daïgoro plonge son regard dans ce tableau champêtre, ses yeux d'enfant faussement candide plus habitués aux mutilations, aux massacres qu'à la torpeur moite succédant à une averse nocturne.

▪▪▪

▪▪▪

L'AME D'UN PERE, LE COEUR D'UN FILS

Kenji Misumi cède les rênes de la mise en scène à Buichi Saito. En douceur, ce cinéaste s'adapte instantanément à **Baby Cart**. Dès la première image, une poitrine de femme ornée d'un somptueux tatouage. La femme, Oyuki, élimine en deux temps trois mesures ses adversaires mâles. C'est cette amazone que Itto Ogami doit tuer, en échange des traditionnelles 500 pièces d'or. Attentivement, il écoute la tragédie de Oyuki, qui s'est fait violer par son professeur de sabre, un être veule et dangereux, un surdoué de l'hypnose faisant apparaître des flammes sur la lame de son arme. Itto Ogami s'attache à cette femme, si proche de lui dans sa solitude, son désir de vengeance. Toutefois, il doit remplir les termes de son contrat, honorer la promesse faite à son père, commanditaire de l'assassinat et chef d'un clan de comédiens itinérants dont, par sa conduite, Oyuki met en danger l'existence. Rentre également en scène, dans **L'Ame d'un Père, le Cœur d'un Fils**, Retsudo Yagyu et son armée. Le Loup Solitaire à l'Enfant affronte cette horde lors d'une bataille finale anthologique, la plus spectaculaire de toute la série. Dans de labyrinthiques tranchées naturelles, il taille dans le vif puis parfait son œuvre à la surface, grandement aidé par son landau-mitrailleuse. De cette lutte, Itto Ogami sort en piteux état, lardé de blessures profondes, pissant le sang, chancelant. Cette image du héros sévèrement amoché, menaçant à chaque instant de s'écrouler, George Miller la reprendra quelques années plus tard au terme de la course-poursuite apocalyptique de **Mad Max 2**. Le réalisateur australien cite d'ailleurs parmi ses influences majeures le film de samouraï japonais, la série des **Baby Cart**. La séquence où Daïgoro, perdu, échappe à l'incendie allumé par des paysans défricheurs en creusant un trou fera elle-aussi l'objet d'un hommage d'un cinéaste de renom, John Woo, dans l'inédit **Heroes Shed no Tears**.

Bien sûr, ce quatrième **Baby Cart** déroule un cortège d'autres mémorables moments, notamment l'intrusion d'Itto Ogami dans l'échoppe d'un tatoueur ému par le souvenir de Oyuki, via des flashes-back qui s'installent d'eux-mêmes dans le décor vide. Rigoureusement inconnu, l'instigateur de ces images, Buichi Saito, est un metteur en scène de la trempe de Kenji Misumi. Un grand.

LE TERRITOIRE DES DEMONS

Poussant inlassablement Daïgoro dans son landau, Itto Ogami accepte un nouveau "contrat", plus complexe que les précédents. Il passe d'abord par cinq épreuves, cinq duels, au terme desquels le Loup Solitaire à l'Enfant apprend un à un les détails de sa mission. Le puzzle reconstitué, cinq cadavres plus tard, Itto Ogami se lance sur les traces du grand prêtre Jikei, espion à la solde du Shogun. Il doit impérativement intercepter une missive révélant l'imposture qui règne au sein du clan Kuroda. Entre les mains du Shogun et de Retsudo Yagyu, le parchemin signifierait la disparition des Kuroda, dont le patriarche atteint de sénilité retient son héritier légitime prisonnier pour mettre sur le trône la fille, grimée en garçon, de sa maîtresse.

Plus que tous les autres épisodes de la saga, **Le Territoire des Démons** observe attentivement le petit Daïgoro, digne fils de son père. Pour protéger une voleuse à qui il donne sa parole, il subit sans broncher les coups infligés par la police sur la place publique. Dans l'assistance compacte, son père jauge son endurance, sa capacité à honorer la parole donnée. "Ce n'est pas un enfant ordinaire. Il ne pleure pas, il n'a pas peur" disent les villageois. Ils ne se trompent pas. Daïgoro sera, un jour, la réplique exacte d'Itto Ogami. Comme lui, dans **Le Territoire des Démons**, il pourra assassiner une petite fille à qui son rejeton vient de cligner de l'œil. Il pourra regarder, sans extérioriser la moindre émotion, un samouraï se consumer dans les flammes tout en révélant un fragment supplémentaire du secret des Kurado. Un moment terrible qui prêterait ailleurs à la franche rigolade. La violence des **Baby Cart**, même délirante et cartoonesque, ne confine jamais au ridicule. Cette violence, dans **Le Territoire des Démons**, s'épanouit presque essentiellement dans les vingt dernières minutes, quand Itto Ogami tue le prêtre Jikei, après avoir découpé le fond de sa barque. Il poursuit plus loin le carnage, occit les redoutables lanciers masqués du clan Kuroda. Le ronin fend l'un d'eux au niveau de la ceinture, dans un éclat gore digne d'une saignante série B italienne.

Mais l'imagination fertile de Kenji Misumi et de son scénariste Kazuo Koike ne se focalise pas exclusivement sur les bouillons d'hémoglobine, les amputations sans anesthésie. Dans une séquence, sorte d'hommage inconscient aux surréalistes Arrabal et Topor, Itto Ogami déroule le parchemin tant convoité tandis que résonne la voix de Shiranuri, la femme Kuroda qui l'a engagé. Cette dernière, invisible car dissimulée au-dessus du plafond, efface la missive écrite à l'encre rouge en urinant. Des instants dépourvus de la moindre vulgarité ; la scène est même belle. Beau aussi, et pathétique, le suicide de cette femme dont le corps se laisse bercer par le flux marin et dont le regard se noie dans l'océan.



L'Ame d'un Père, le Cœur d'un Fils : l'intrusion très film noir d'Itto Ogami dans l'antre d'un tatoueur.

LE PARADIS BLANC DE L'ENFER

Le Paradis Blanc de l'Enfer débute et se termine comme un **James Bond**, musique seventies, très influencée par **Shaft**, pour mieux souligner l'analogie. Mais ce n'est là qu'un échantillon des multiples surprises de cet ultime **Baby Cart** placé, plus que tous les autres, sous le sceau du fantastique. Itto Ogami se démène contre un trio inédit, trois guerriers, les Shininogi, entraînés à vivre sous terre au terme d'un rituel de 40 jours. Ce sont les éléments d'élite de Hyouei, le fils bâtard de Retsudo Yagyu. Après que sa fille Kaoru, spécialiste du sabre planté au sommet du crâne, ait été éliminée par Itto Ogami, le cruel patriarche n'a plus qu'à se tourner vers ce fils jadis rejeté et aujourd'hui maître d'une étrange secte. Malgré la haine qu'il voue à son géniteur, Hyouei accepte, davantage motivé par la réputation des siens, les Chichin, que par le ressentiment furieux de son interlocuteur. Les guerriers qu'il réveille, se déplaçant sous terre comme des taupes, isolent Itto Ogami et Daïgoro en tuant systématiquement toutes les personnes qui les aident d'une façon ou d'une autre. Ainsi, un confiseur, le personnel et les clients d'un hôtel trépassent dans un climat de terreur. Un temps déstabilisé par la nature de ses adversaires, Itto Ogami les piège dans un environnement hivernal, couvert de neige, où ils doivent se montrer à découvert. Cependant, **Le Paradis Blanc de l'Enfer** ne s'arrête pas à l'élimination des Shininogi. Retsudo Yagyu, après le meurtre de son fils alors que celui-ci fécondait sa sœur pour perpétuer la lignée, rassemble ses dernières forces, une armée de fantassins et de samouraïs lancés, sur les pentes neigeuses, aux trousses d'Itto Ogami et de Daigoro.

Dix minutes sidérantes : le landau du gamin se transforme en luge mortelle (la mitrailleuse encore !) alors que, chaussés de skis, les hommes de Yagyu dévalent les collines. Etourdissant carnage comme arraché à une épique saga scandinave, un magnifique point d'orgue à la série, sans Kenji Misumi toutefois. Kenji Misumi qui décède en 1976, quelques mois avant la parution du dernier livret de la bande dessinée originale. Kazuo Koike et Gozeki Kojima bouclent la saga du Loup Solitaire à l'Enfant par la mort de celui-ci, épuisé par des années de lutte incessante. Itto Ogami meurt les armes à la main tandis que les troupes du Shogun anéantissent les restes du clan Yagyu. Daïgoro le venge aussitôt en poignardant le vieux Retsudo. Mais, cette intrigue, Kazuo Koike l'ignore magistralement en produisant et écrivant en 1992 un ultime **Baby Cart**, simple remake du **Sabre de la Vengeance**, sans Tomisaburo Wakayama toutefois, celui-ci ayant rendu l'âme peu après avoir tenu le rôle du chef yakuza du **Black Rain** de Ridley Scott.
Mais ce remake, réputé de facture moyenne, ne reçut pas au Japon l'audience de ses six prédécesseurs qui ont, quant à eux, déplacé les foules, tant dans l'archipel qu'à Hong Kong. Hong Kong qui doit jalouser les **Baby Cart**, ces sommets de cruauté poétique et de lyrisme barbare. Jalousie d'autant plus justifiée que le délire constant des combats, surtout le nombre des assaillants, provient directement des productions de la *Shaw Brothers*, des chefs-d'œuvre de Chang Cheh, de **La Rage du Tigre**. Un contre dix, vingt, cinquante, cent... Les cinéastes ne comptent plus. Seule compte la calligraphie des duels crédibles dans leur exagération exponentielle. Seuls comptent la beauté du geste, la fureur contenue d'Itto Ogami, le regard faussement innocent de son fils Daïgoro qui, à deux ans, use si bien des commandes de son landau meurtrier qu'il se défait de quelques adversaires qui ont su échapper à la pourtant grande vigilance de papa. Avis aux producteurs et cinéastes japonais, à Kazuo Koike et à Goseki Kojima : rétablissez la légende des **Baby Cart** en exhumant Daïgoro de sa retraite anticipée. Au bas mot, l'enfant devrait avoir dans les 22 ans maintenant. Largement l'âge de quitter le landau infernal et de brandir très haut le sabre de son mortel et vénérable père.

Marc TOULLEC

***Baby Cart/ Kozure Ogami.** Japon. 1972/ 75. Scén.: Kazuo Koike (et Tsutomu Nakamura pour **Le Paradis Blanc de l'Enfer**) d'après la bande dessinée de Kazuo Koike & Goseki Kojima. Dir. Phot.: Fugio Morita (et Chiski Makiura pour **Le Paradis...**). Mus.: Hideaki Sakurai (et Kunihiko Murai pour **Le Paradis...**). Mont.: Toshio Taniguchi. Prod.: Shintaro Katsu & Tomisaburo Wakayama pour Toho. Int.: Tomisaburo Wakayama (Itto Ogami) & Akihiro Tomikawa (Daïgoro). **Le Sabre de la Vengeance/ Kozure Ogami.** Réal.: Kenji Misumi. Int.: Fumio Watanabe, Yunosuke Ito, Shigeru Tsuyuguchi... Dur.: 1 h 23. **Baby Cart, L'Enfant Massacre/ Kozure Ogami-Sanzu no Kawa no Ubagurama.** Réal.: Kenji Misumi. Int.: Minoru Opki, Kayo Matsuo, Shogi Kobayashi... Dur.: 1 h 21. **Dans la Terre de l'Ombre/ Kozure Ogami-Shinikaze ni Mukai Ubagurama.** Réal.: Kenji Misumi. Int.: Go Kato, Yuko Hama, Jun Hamamura. **L'Ame d'un Père, le Cœur d'un Fils/ Kozure Ogami-Oya no Kokoro ko no Kokoro.** Réal.: Buichi Saito. Int.: Yoichi Hayashi, Michi Azuma... Dur.: 1 h 21. **Le Territoire des Démons/ Kozure Ogami-Meifu Mado.** Réal.: Kenji Misumi. Int.: Michiyo Yasuda, Shingo Yamashiro... Dur.: 1 h 29. **Le Paradis Blanc de l'Enfer/ Kozure Ogami-Jigoku E Ikuzo, Daigoro !.** Réal.: Tsutomu Nakamura. Int.: Junko Hitomi, Goro Mitsumi... Dur.: 1 h 24. Dist.: Alive (cinéma) & Panda Films (vidéo).*

Le Sabre de la Vengeance *: Itto Ogami et Daïgoro (Akihiro Tomikawa), le père poussant son fils dans un landau équipé de gadgets tranchants et de mitrailleuses.*

Le Paradis Blanc de l'Enfer *: une image sobre avant l'explosion de la violence, accompagnée par une musique mi-**James Bond** mi-**Shaft**.*

vidéo et débats

par Marc TOULLEC

Sympa le programme vidéo de ce bimestre. Le jeune Indiana Jones, Superman et le plus fâcheux Highlander passent du grand au petit écran. John Carpenter renoue avec la série B saignante comme il l'aime tant avec *Body Bags*... Pendant ce temps, *Nemesis* aligne tellement de carcasses d'androïdes et de cadavres humains qu'on perd le fil du récit. Robert Townsend demande à son Meteor Man de remettre de l'ordre dans une Amérique malade du crime et de la drogue. Les séquelles affluent, de *Scanner Cop* à *Hidden 2* en passant par le poilant *Killer Cop*, cherchant en vain les recettes miracles du modèle. Le sida ravage le futur de *Daybreak*, Dario Argento retrouve son sujet de prédilection mais pas l'inspiration d'autrefois dans *Trauma*. Un japonais croise *Chérie, J'Ai Rétréci les Gosses* et Akira Kurosawa, alors que des aliens curieux kidnappent un cobaye humain dans un *A Fire in the Sky* à découvrir d'urgence.



Travis Walton (D.B. Sweeney) monte au ciel ? Non, c'est l'enfer qui l'aspire !

A FIRE IN THE SKY

De quoi faire gamberger un moment Jean-Claude Bourret, notre ufologue national. A des années-lumière de **Rencontres du Troisième Type**, proche de **Communion** (avec Christopher Walken) et de **Intruders/Les Envoûtés de l'Espace**, **A Fire in the Sky** ne revendique pas l'étiquette science-fiction. "*A Fire in the Sky tient davantage de la science que de la science-fiction. Il s'inspire d'une expérience vécue. Celle-ci est d'ailleurs créditée par sept témoins différents. Ils se sont tous soumis individuellement au détecteur de mensonges. L'appareil n'a jamais contredit leur témoignage*" avance Robert Lieberman, un cinéaste jusqu'alors cantonné dans la comédie sentimentale. Un cartésien du cinéma en somme, mais un cartésien qui croit dur comme fer à la thèse développée dans **A Fire in the Sky** : l'enlèvement d'un bûcheron par des extraterrestres dans les épaisses forêts de l'Oregon. Au terme de gigantesques battues, Travis Walton n'est pas retrouvé. Il le sera quelques semaines après sa disparition, complètement nu, en état de choc, muet, hanté par son séjour "médical" dans la navette des aliens. Pendant ce temps, les six autres bûcherons, et tout particulièrement Mike Rogers (Robert Patrick, le T-1000 de **Terminator 2**), sont soupçonnés de son assassinat par la population et le shérif Frank Watters (James Garner), un fin limier qui ne parviendra jamais à résoudre l'affaire.

"*J'ai abordé l'intrigue de* ***A Fire in the Sky*** *comme s'il s'agissait d'un documentaire, sans point de vue partisan*" explique Robert Lieberman. S'inspirant du livre de Travis Walton "The Walton Experience" publié en 1975, la scénariste Tracy Tormé (pourtant rédactrice de quelques épisodes de ***Star Trek : The Next Generation***) appuie le choix de neutralité du cinéaste, une description très réaliste du milieu rural dans lequel évoluent les protagonistes, des gens simples soudain placés sous les feux de l'actualité quand la nouvelle de l'apparition d'un ovni se répand, tant aux Etats-Unis que dans le reste du monde. Le choc est d'autant plus rude que Travis Walton se remémore par fragments les jours passés dans le vaisseau spatial via des flashes que complètent une longue séquence traumatisante, à l'intérieur d'alvéoles, puis d'un laboratoire. "*Ne pouvant me résoudre à croire que des extraterrestres aient connu notre Révolution Industrielle, j'imaginais mal qu'ils puissent utiliser des métaux comme l'aluminium. Pour cette raison, nous avons conçu le vaisseau de façon à pas rendre identifiables les métaux qui le composent. C'est une sorte de croisement entre la pierre et la lave solidifiée, une matière organique. Cela se rapproche un peu du vaisseau échoué du premier* ***Alien***". Assisté par des effets spéciaux impressionnants de réalisme d'*Industrial Light and Magic*, Robert Lieberman tient là le morceau d'anthologie de **A Fire in the Sky**, des instants de cauchemar aux antipodes des lueurs divines de **Rencontres du Troisième Type**. Du pur Lovecraft chez les E.T... Le film passionne également par un récit impeccablement mené, une structure narrative risquée mais palpitante, des personnages auxquels on croit, un sens du témoignage jamais ombragé par du sensationnel à deux sous. On se situe loin des élucubrations de Jean-Claude Bourret, de l'émission *Mystères* ou de Jimmy Carter visualisant des ovnis depuis ses plantations de cacahuètes.

USA. 1992. Réal.: Robert Lieberman. Int.: D.B. Sweeney, Robert Patrick, Craig Sheffer, Peter Berg, Henry Thomas, James Garner, Noble Willingham, Kathleen Wilhoite, Gordon Scott... Dist.: Paramount Vidéo.



Lorenzo Lamas en rupture de *Renegade*.

FISTFIGHTER 2, L'AFFRONTEMENT FINAL

Séquelle d'un succès récent du film de castagne et d'arts martiaux. Pour injecter quelques idées neuves à cette suite, les producteurs se sont rabattus sur la trame du **Prix du Danger**, autrement dit de **Running Man**, à quelques détails près. Dans l'enceinte d'un complexe industriel en ruines se déroule donc un "jeu" particulier, une chasse à l'homme qui oppose un gibier coriace, sélectionné avec soin, à une poignée de tueurs aussi cruels que folkloriques, tous équipés d'une mini-caméra à infra-rouge. Ce sont Joseph, Lang, Halsey, Kat et Marco, mercenaires ou anciens texas rangers, maniaques du coup de savate meurtrier et des instruments tranchants. Les proies : Tyler Verdicchio, mécano et as du ring à ses heures perdues, la belle Jordan et le Black Trevon. L'enjeu : des paris astronomiques managés par Munro, grâce à un poul informatique et à un réseau de diffusion de ces "jeux" par satellite. Evidemment, comme il se doit, le chassé faussera compagnie aux chasseurs, décanillés un à un.

Bien moins fastueux que **Running Man, Fistfighter 2** égraine les péripéties d'usage, sans effort particulier d'imagination, y compris dans l'exploration d'un décor mille fois visité. Seuls les inconditionnels du couple Lorenzo Lamas/Kathleen Kinmont (vedettes de la série ***Renegade***) trouveront ici leur compte. Les amateurs de science-fiction ne pourront que déplorer la pauvreté kitsch du contexte futuriste et les férus d'arts martiaux la répétition à l'infini de figures connues.

Final Round. Canada. 1992. Réal.: George Erschbamer. Int.: Lorenzo Lamas, Kathleen Kinmont, Clark Johnson, Anthony De Longis, Ian Jacklin... Dist.: FIP/ Fox Vidéo.

NEMESIS

Il arrive au très productif Albert Pyun de réussir parfois un bon film. Il foire lamentablement **Captain America,** amuse avec **Knights** et tient la dragée haute à pas mal de mammouths hollywoodiens avec cette production à budget appréciable. Entre **Terminator** et **Chasse à l'Homme,** mené à un tempo haletant tandis que le scénario s'efiloche, **Nemesis,** situé en 2020, suit les aventures d'Alex Rain, un super-flic qui serait un robot assassin si quelques états d'âme ne venaient lui rappeler qu'il fait vraiment un métier dégueulasse, un job à risques où il perd d'une mission à l'autre un bras, un œil, des membres aussitôt remplacés par des prothèses. Contraint de reprendre du service, Alex Rain se retrouve au centre d'une vaste machination qui vise à remplacer les principaux chefs d'Etat de la planète par des sosies cybernétiques. Alors, sous le feu croisé des humains et des robots à l'apparence trop humaine, Alex Rain se faufile entre les balles. Et Olivier Gruner, lunettes noires vissées sur le nez, se dépense sans compter, avec la bénédiction d'un Albert Pyun qui en oublie son scénario pour cavaler au même rythme. Il donne, le père Pyun, des gunfights homériques, destructeurs, inspirés des thrillers made in Hong Kong. Les pétoires crachent un maximum, Alex Rain descend plusieurs étages en crevant le plancher de son arme, de superbes androïdes, sorties de *Playboy*, déballent des entrailles électroniques explosées par des sulfateuses géantes... Visuellement beau et bien cinémascopé, très chic niveau vestimentaire, **Nemesis** constitue un bel exemple de série B rondement menée.

USA. 1992. Réal.: Albert Pyun. Int.: Olivier Gruner, Tim Thomerson, Brion James, Deborah Shelton, Cary Tagawa-Hiroguki... Dist.: P.F.C. Vidéo. (Lire article in *M.M. 77*).



Alex Rain (Olivier Gruner) : un compromis entre l'homme et la machine. Habillé par Armani ?

interview
OLIVIER GRUNER

Commando de marine, champion de kickboxing, contrôleur de badges au Festival de Cannes et, aujourd'hui, comédien français spécialisé dans la castagne cybernétique aux Etats-Unis. Singulier parcours que celui d'Olivier Gruner, propulsé à Hollywood par des producteurs en quête d'un nouveau Van Damme. Après **Angel Town** une série Z plutôt ringarde mais qui a rapporté gros pour une mise minimale, le voilà qui s'installe dans un créneau qui a porté chance à Arnold Schwarzenegger....

Dans *Nemesis*, vous n'arrêtez pas un seul instant de courir, de tomber, de sauter... On ne peut pas dire qu'il s'agisse là d'un rôle très cérébral !

Mon expérience militaire, dans les commandos de marine, m'a considérablement facilité la tâche. Dès le premier jour de tournage, où j'ai dû passer à travers une vitrine, j'ai été recouvert de sang. Je dois dire que le responsable des cascades ne voulait surtout pas recourir à des vitrines en sucre, de celles qui sont systématiquement employées au cinéma et à la télévision. Il considère que le véritable verre donne visuellement de meilleurs résultats ; j'ai dû me conformer à son point de vue. Evidemment, cela m'a causé quelques désagréments, des coupures au cuir chevelu, dans la nuque, le dos. Je suis d'abord passé par une longue période d'entraînement entre les mains de quatre formateurs différents. Le premier, spécialisé dans les armes à feu, est un ancien de la CIA. Un autre entraîneur m'enseignait toutes les ficelles des cascades, la manière de tomber sans se blesser, de rouler à terre, de traverser des portes. Le troisième me formait physiquement au rôle et le dernier surveillait mes progrès en tant que comédien.



Les troupes d'élite de *Nemesis* : des playmates aussi séduisantes que mortelles.

Tous ces dépassements physiques ne vous ont-ils pas anéanti au bout de quelques semaines de travail intensif ?

Ce fut très très dur, d'autant que nous tournions en janvier. Pour la séquence du toboggan servant à écouler le ciment, j'étais trempé et le mercure du thermomètre ne montait pas très haut. Du fait de mon entraînement, j'étais particulièrement perméable au froid avec mes 4 % de matière grasse, le même taux que les culturistes de haut niveau. Je gelais sur pied. Bien sûr, j'ai rapidement attrapé une vilaine crève. Le film ne pouvant attendre mon rétablissement, un infirmier me suivait sur le tournage, me "piquait" pour me redonner des forces et calmer la fièvre. J'ai réellement mis 100 % de moi même dans **Nemesis**. Tous les jours, je me levais vers les trois heures du matin pour prendre mon petit déjeuner. Après : deux ou trois heures de musculation dans une salle de gymnastique. Vers les six heures, j'étais sur le plateau, prêt à jouer la comédie ou à courir comme un dingue. Je ne le quittais que vers sept ou huit heures le soir pour aller dîner. Après ce repas, pendant une heure ou deux, je travaillais le scénario, le planning du lendemain, les dialogues.... A dix ou onze heures, dodo ! Heureusement, je me contente généralement de cinq heures de sommeil par nuit ! Voilà mon lot quotidien sur **Nemesis** ! Mon passé dans les commandos et dans les championnats de kickboxing m'ont discipliné et préparé à ce type d'épreuves. Même concernant la nourriture, tout est mesuré pour être au top : douze blancs d'œuf le matin, une coupe de riz, une coupe de fraises et une banane pour petit déjeuner ! Pas question de boire une seule goutte d'alcool, d'ingurgiter des matières grasses, de l'huile.

Depuis *Angel Town*, votre premier film, vous avez fait des progrès considérables en tant que comédien...

Après le succès d'**Angel Town**, au lieu de me précipiter sur la première proposition venue, j'ai passé une année et demie à suivre des cours d'arts dramatiques. J'aurais pu enchaîner sur **Kickboxer 2** dont on m'a proposé le rôle aujourd'hui tenu par Sasha Mitchell, mais j'ai choisi de travailler dur, de ne pas me cantonner dans la série B immédiatement destinée à la vidéo. Pour parvenir à un autre niveau, celui des plus grands, il fallait que je sois meilleur comédien. L'Actor's Studio m'a permis de m'améliorer considérablement, de rentrer dans la peau de mon personnage de **Nemesis**. Ainsi, j'ai collé le plus étroitement possible au tempérament d'Alex, le héros du film. Pour lui ressembler, je me suis isolé. Du jour au lendemain, j'ai quitté les amis avec qui je cohabitais pour vivre seul. Intellectuellement, physiquement, je suis devenu Alex. Même sur le plateau, lorsque les caméras ne tournaient pas, je continuais à me comporter comme Alex, comme un loup solitaire, blessé. Mes proches ne comprenaient pas

mon attitude ; j'ai d'ailleurs perdu quelques potes et ma petite amie du moment. **Nemesis** m'a vraiment fait souffrir, mais le résultat est là et je suis extrêmement satisfait. Maintenant, les gens peuvent me considérer comme un acteur. Avant, à l'époque d'**Angel Town**, je n'étais qu'un kick-boxer parmi tant d'autres.

Alex est moitié humain, moitié robot. Pas évident de trouver la note juste pour incarner un rôle aussi contradictoire...

Albert Pyun m'a donné quelques cassettes à visionner, **Apocalypse Now**, **Taxi Driver**... Il voulait que je m'inspire de Martin Sheen et de Robert de Niro dans ces films pour bâtir la personnalité d'Alex. Il tenait à ce qu'il soit un personnage sombre, réservé, peu causant. Alex est un tueur, quelqu'un de très paradoxal. Contrairement aux apparences, Alex n'est pas un super-héros. Il souffre, commet des erreurs comme n'importe quel mortel. Cela ne rimerait à rien d'incarner un type dont on sait qu'il sortira systématiquement indemne des situations les plus dramatiques. J'apprécie la vulnérabilité d'Alex.



Olivier Gruner, arme à la main. Le minimum syndical de *Nemesis*.

Etant la vedette de *Nemesis*, aviez-vous l'autorité nécessaire pour influer sur les décisions d'ordre artistique ?

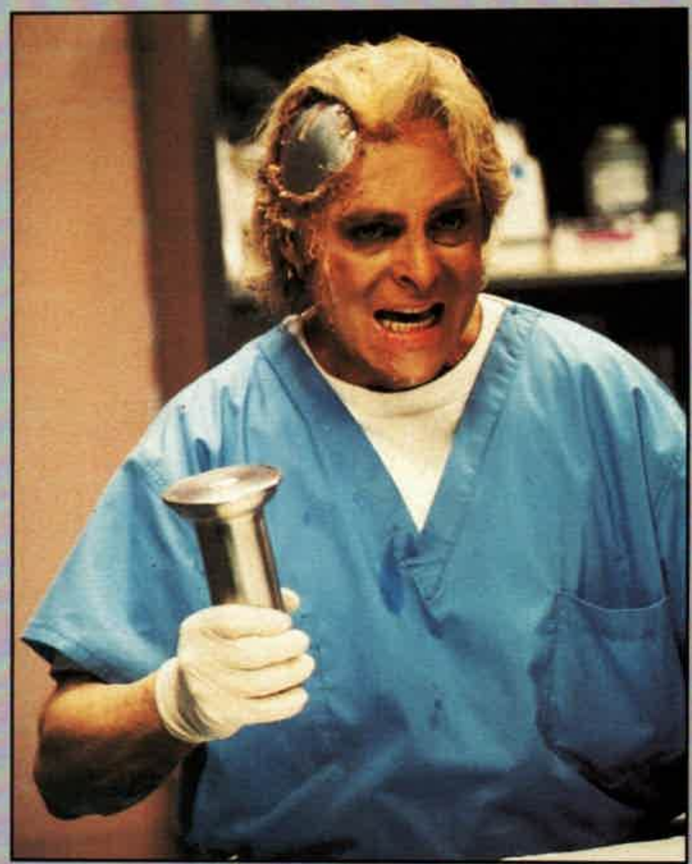
Après un mois de tournage à Los Angeles, pendant la semaine de vacances de Noël, j'ai scrupuleusement lu le scénario. Celui-ci avait déjà connu pas mal de changements dans la mesure où mon personnage était originellement une femme. Les notes en main, j'ai fait remarquer au producteur et à Albert Pyun ce qui n'allait pas. Le gros des modifications concernait Max, la jeune femme qui se bat à mes côtés contre les androïdes. Dans le script initial, Max me sauvait la vie à plusieurs reprises après que j'ai abattu sa sœur. C'était totalement illogique. Nous avons donc modifié les rapports entre ces deux personnages. J'ai aussi tenu à ce que la scénariste humanise Alex, qu'il ne soit pas seulement un Terminator démolissant tout sur son passage. Alex, bien qu'une partie de lui soit mécanique, pleure, éprouve des sentiments. Au milieu du film, il change. S'apercevant qu'il a été trahi par son supérieur, par le gouvernement, il cesse d'obéir aux ordres, de tuer indifféremment hommes et androïdes.

Propos recueillis par
Marc TOULLEC

SCANNER COP

Quand il tient un filon rentable, le producteur Pierre David ne le lâche pas. Promoteur du **Scanners** de David Cronenberg, puis de ses deux séquelles, cet homme d'affaires amoureux de cinéma répond donc à la demande du marché vidéo. Et à son désir de mettre en scène. Sur les traces de David Cronenberg, il reprend le concept du surhomme télépathe, capable d'influer à distance sur les objets. Son héros : Samuel Staziak, héritier du don de son père abattu par la police durant une crise de démence. Recueilli par un flic débonnaire qui l'arrache des mains d'un scientifique, Samuel grandit paisiblement, devient lui-même flic, ses pouvoirs destructeurs étant mis en sommeil par l'absorption d'éphémérol. A la demande de son père adoptif, désormais chef de la police, le scanner cop use de ses capacités extra-sensorielles pour confondre le neuro-chirurgien Glock. Pour se venger des flics, qui ont démantelé sa secte, ce dernier met au point un système de lavage de cerveau inédit : à la vue du moindre uniforme des forces de l'ordre, ses sujets prennent peur, se croient menacés par un monstre et font feu.

"Avec **Scanner Cop**, *je n'ai pas la prétention de réaliser un chef-d'oeuvre, mais tout simplement un solide, un décent petit film conçu pour les amateurs du genre"* dit Pierre David, qui avoue conjointement que le succès des **Maniac Cop** et autre **RoboCop** n'est pas étranger à la production de son film. Donc, **Scanner Cop** n'est pas **Scanners**, mais un ersatz regardable dont les effets spéciaux vont davantage vers le gonflement à outrance des veines et artères que les explosions de têtes, assez rares. Desservi par un héros manquant singulièrement de charisme, **Scanner Cop**, de facture soignée, prolonge donc sur le mode de la série B les folles dérives de David Cronenberg. Toutefois, pas question ici de gamberger sur les pouvoirs de l'esprit, mais tout simplement d'aligner les péripéties, les effets sanglants, les menaces du méchant Richard Lynch dans son domaine de prédilection.



Glock (Richard Lynch) : un cerveau dérangé protégé par une plaque de métal.

USA. 1993. Réal.: Pierre David. Int.: Daniel Quinn, Darlanne Fluegel, Richard Lynch, Gary Hudson, Cyndi Pass, Brion James... Dist.: Fox Vidéo. (Lire article in *M.M.* 83)

HIDDEN 2

Cela commence mal par la reprise des dix minutes finales de **Hidden**, et continue encore plus mal, au rythme d'une tortue paraplégique. Jonction entre les deux **Hidden** : un chien avale un morceau de l'extraterrestre calciné par Kyle MacLachlan, lequel alien se développe à l'intérieur de lui pour générer une multitude de cocons. L'une des cosses accouche d'une affreuse petite bête qui s'introduit peu délicatement dans le premier corps venu, celui d'un entrepreneur minable. Entrent ensuite en scène Juliet (la fille du flic incarné par Michael Nouri dans le film originel de Jack Sholder) et un nouvel alien bêtement baptisé MacLachlan. Tout deux se lancent sur les traces du monstre dont l'objectif est, modestement, d'anéantir la race humaine. Il investit un entrepôt aménagé en boîte de nuit avant de se perdre dans Los Angeles...

Une séquelle rigoureusement inutile, médiocrement filmée, sans la moindre idée nouvelle que ce soit scénaristique ou visuelle. Plat. Demeurent quelques effets spéciaux sous la forme d'une bestiole vindicative et l'éclatement d'un chien façon **The Thing**. Conclusion : avant d'entrepredre des séquelles, la firme *New Line* (spécialiste du genre avec les **Freddy** et autre **Critters**) devrait s'interroger sur leur utilité.



Juliet (Kate Hodge) : un maquillage entrevu dans une rapide séquence onirique.

USA. 1993. Réal.: Seth Pinsker. Int.: Rachael Sbarge, Kate Hodge, Jovin Montanaro, Christopher Murphy... Dist.: Delta Vidéo. (Lire article in *M.M.* 86)

METEOR MAN

Avant que Wesley Snipes ne soit Black Panther, le super-héros black de bande dessinée, Robert Townsend tente lui aussi l'aventure, sur le mode de la parodie, de la comédie. Mais son Meteor Man, au demeurant un professeur timoré du nom de Jefferson Reed percuté par une météorite contenant un fluide miracle, ne se prête pas qu'à la rigolade. Il a beau bavarder avec son chien, visualiser ce qui se déroule derrière les murs, il n'en demeure pas moins une sorte de porte-drapeau des petites gens brimés par la violence des gangs. Du genre couard et sujet au vertige, Jefferson Reed devient sous l'influence du magma d'outre-espace un redresseur de torts volant, un être surnaturel qui cultive un potager géant là où il n'y avait qu'un terrain vague. Poussé par les siens à revêtir une combinaison cousue main par sa mère, après que celle-ci ait confectionné quelques tuniques d'un ringard achevé, il s'oppose au gang local, lui-même dans la ligne de mire d'un parrain de la Mafia. Doué d'une force inouïe, résistant aux balles, le Meteor Man nettoie son quartier. Mais son énergie surhumaine n'est pas inépuisable... S'il tient à venir en aide aux frères d'Afrique du Sud, il devra économiser ses forces !



Meteor Man (Robert Townsend) et ses adversaires, un gang qui fait les sorties de maternelle.

Très sympa ce **Meteor Man** dont le bide incompréhensible au box-office américain contribua à vider les caisses de la *Metro Goldwyn Mayer* et, par conséquent, du *Crédit Lyonnais*. En optant pour un ton aux antipodes de la polémique acerbe d'un Spike Lee, Robert Townsend évite les longs discours, le constat social. Il leur préfère le pastiche aimable, les effets spéciaux concoctés par *Industrial Light and Magic*, des gags souvent savoureux. Désopilant de voir le Meteor Man et son adversaire, assimilant instantanément le contenu des livres, s'affronter en se dandinant comme des mannequins chochottes, après un intermède Bruce Lee. Agréable, politiquement correct quoiqu'un peu naïf sur les bords.

***The Meteor Man**. USA. 1993. Réal.: Robert Townsend. Int.: Robert Townsend, James Earl Jones, Maria Gibbs, Robert Guillaume, Simbad, Bill Cosby, Another Bad Creation... Dist.: MGM/ UA Home Vidéo.*

interview
ROBERT TOWNSEND

Parti d'**Un Ticket pour Hollywood**, un film financé grâce à quelques cartes de crédit, Robert Townsend accède aujourd'hui à la grosse production de 20 millions de dollars. Pilier du nouveau cinéma black, cet iconoclaste moraliste apporte une solution aux maux qui rongent l'Amérique : faute d'un véritable super-héros, la solidarité... Un message vibrant de sincérité de la part du réalisateur du tonifiant **Eddie Murphy Show**.

Comment est né Meteor Man ? D'une bande dessinée comme tous les super-héros ?

J'ai grandi entouré des bandes dessinées *Batman*, *Superman*, par le dessin animé ***Spiderman***. Mon super-héros favori reste Superman car, en plus d'être un homme d'une gentillesse extrême, il vole, voit à travers les murs et les blindages grâce aux rayons X de ses yeux. Je me suis déjà amusé à le parodier dans mon premier film, **Un Ticket pour Hollywood**, où je lui volais sa panoplie. Lorsque j'ai songé à Meteor Man, j'ai immédiatement pensé à Superman. Je lui ai beaucoup emprunté. En fait, le Meteor Man est en quelque sorte le Superman black, à la seule différence que Clark Kent s'accommode fort bien de ses pouvoirs extraordinaires tandis que Jefferson Reed, mon personnage, ne sait vraiment pas trop quoi en faire au début. Il les utilise même pour mater les dessous des filles. Pas très glorieux pour un super-héros ! Selon moi, **Meteor Man** est avant tout un conte de fées black. Les gosses l'ont adoré. Mais je suis heureux quand on m'en parle comme d'un film politique, d'un film militant.



Quand un super-héros hésite sur le look à adopter !

C'est assez rare de voir un film de super-héros, même parodique, prendre aussi solidement racine dans la réalité, traiter de problèmes aussi brûlants...

Combiner l'aspect bande dessinée et une dure réalité sociale fut le grand défi de **Meteor Man**. Lorsque je travaillais encore à l'écriture du scénario, le film s'orientait davantage vers la parodie pure, la comédie loufoque. Mais, progressivement, j'ai réfléchi aux problèmes gigantesques qui se posent dans nos villes, la criminalité, la déliquance. Le seul moyen de s'en sortir est simple ; il faut se serrer les coudes, se liguer contre le mal, le combattre à la racine. Voilà le message de **Meteor Man**. D'ailleurs, Jefferson Reed le dit carrément à ses voisins. Mais les gens ont si peur aujourd'hui... Peut-être leur faudrait-il vraiment un super-héros pour régler tous leurs problèmes ?

Vous sentez-vous proche de Jefferson Reed ? Ou, à l'opposé, vous sentez-vous des humeurs justicières comme celles du Meteor Man ?

Je renferme en moi un peu de Jefferson Reed et un peu de Meteor Man. Je ne suis bien sûr pas aussi naïf, candide que Jefferson Reed dont la peur va parfois jusqu'à la lâcheté. Je ne suis pas un lâche, mais ce n'est pas pour autant que je me montre téméraire, que je sors affronter les gangs. Toutefois, **Meteor Man** se nourrit beaucoup de ma propre expérience de la vie. J'ai passé mon enfance dans un quartier de Chicago qui ressemble énormément à celui du film. La nuit, personne ne sortait par crainte de gros pépins. Lorsque quelque chose se passait, personne n'avait jamais rien vu. Les langues se liaient devant les questions de la police car coopérer signifiait également avoir des ennuis. Les personnages de **Meteor Man** adoptent exactement cette attitude. Quand j'ai projeté le film à la Maison Blanche, Janet Reno, Juge Suprême de la Cours, m'a félicité. Cela lui plaisait de voir une association de citoyens, à l'instar de celle que je montre, se lever pour applaudir. Evidemment, je ne demande pas aux gens de sortir de chez eux pour s'en aller taper sur les méchants, mais, déjà, s'ils témoignent, les choses évolueront dans le bon sens. La question est de savoir combien de personnes devront se dresser contre le crime pour aboutir à une société plus sûre ? Je la pose dans ce film léger et bon enfant.

Les enfants qui forment le gang constituent bien sûr une source de gags, mais ils sont tout de même très inquiétants...

J'ai intégré les enfants-gangsters dans le film en me basant sur des faits réels. Il est tout à fait exact qu'un gang de Washington utilise des gamins parce que ceux-ci, vu leur âge, ne peuvent être incarcérés. Dans la littérature, cette idée de gosses malfaiteurs date au moins de "Oliver Twist" de Charles Dickens. A cette occasion, je me suis également remémoré **Le Magicien d'Oz**, toute cette populace de petite taille quittant le royaume des fées. A la fin de **Meteor Man**, les enfants du gang reçoivent une leçon de morale qui leur affirme que le crime ne paie pas. Je tenais réellement à ce dénouement positif, à ce que les jeunes spectateurs se disent qu'il n'y a rien de bon à flirter avec la pègre.

Propos recueillis par
Marc TOULLEC
(traduction : **Didier ALLOUCH**)

TRAUMA

Depuis **Phenomena**, Dario Argento cherche à se renouveler tout en conservant les splendeurs baroques d'antan. Cela ne marche pas : il tourne en rond, n'aboutit qu'à quelques morceaux de bravoure (principalement dans **Opera**). Il ennuie, lui qui fut jadis l'incontournable référence du cinéma fantastique italien. De son art ne subsiste aujourd'hui que l'habileté technique, l'inspiration de **Suspiria** et **Inferno** s'étant totalement tarie. **Trauma** est donc un thriller d'épouvante plutôt conventionnel, sans puissance. Il débute pourtant sous les meilleurs auspices. Un générique au son des "Aristocrates à l'échafaud" d'Edith Piaf, une grande maison sous l'orage où arrivent des personnages énigmatiques, une séance de spiritisme adroitement truquée, un premier meurtre... Belle entrée en matière, prometteuse. Puis, **Trauma** s'échine à suivre l'adolescente anorexique Aura Petrescu secourue par David Carson alors qu'elle allait se suicider. Se déroulent pendant ce temps des meurtres sauvages, effectués avec une guillotine de poche d'un modèle révolutionnaire. Tous visent soit des infirmières, soit des toubibs. Qui est donc le coupable ? Aura ? Sa mère Adriana ? Ou, plus logiquement, le Dr. Judd, le singulier psychologue de la jeune femme ?...



Asia Argento & Christopher Rydell : des tourtereaux préoccupés.

Les ficelles sont grosses, le suspense patine. Des personnages rigoureusement inutiles encombrent le scénario, comme ce flic, ou ce gosse sur lequel Dario Argento s'attarde pendant qu'il chasse le papillon. Les meurtres manquant de sel du fait que Tom Savini verse dans le soft, à l'exception de la décapitation à l'ascenseur, **Trauma** s'essouffle très vite. Triste de constater que le cinéaste des **Frissons de l'Angoisse** et de **Ténèbres** ne parvienne pas à se remettre en selle. On le regrette sincèrement, mais on attend impatiemment son prochain film. En espérant que...

USA. 1992. Réal.: Dario Argento. Int.: Asia Argento, Christopher Rydell, Piper Laurie, Frederic Forrest, Brad Dourif, James Russo... Dist.: Delta Vidéo. (lire articles in M.M. 82 & 87).

DAYBREAK

En 2005, les Etats-Unis, en loques, répriment méchamment les malades du Sida. Marqués de la lettre P, ils sont soit tués, soit incarcérés dans des établissements plus proches des prisons turques que des hôpitaux. Traqués par une milice spécialisée (chemises prunes comme les fascistes de Mussolini !), les séropositifs et leurs défenseurs organisent un mouvement de résistance. Jusque là étrangère au monde clandestin des parias, la jolie Blue, dont le frère est un milicien, se rallie à la cause de Torch, le chef des objecteurs de conscience.



Une scène ordinaire de répression dans un futur totalitaire.

Daybreak s'achève sur les notes cristallines du "Many rivers to cross" de Jimmy Cliff. Un symbole d'espoir qui boucle ce tableau inquiétant d'une Amérique pas si improbable que cela. Soucieux de réalisme et de crédibilité sociale, le réalisateur se refuse au spectaculaire, tenu il est vrai par la pièce off-Broadway à l'origine de son film. Une tentative de science-fiction à méditer dont deux scènes intimistes entre Moira Kelly et Cuba Gooding Jr. constituent les temps forts.

USA. 1992. Réal.: Stephen Tolkin. Int.: Moira Kelly, Cuba Gooding Jr., Omar Epps, Martha Plimpton... Dist.: New Tone.

KILLER COP

La suite d'un **PsychoCop** de sinistre mémoire. Autrement dit, cette séquelle s'annonçait sous les pires auspices. Heureuse surprise, en optant pour l'autoparodie, le réalisateur de **Killer Cop** s'en tire avec des lauriers. Libre, avec cet alibi, de mettre en images l'intrigue la plus sotte, la plus convenue qui soit, Rif Coogan se complait dans l'accumulation de clichés. Les donzelles se baladent le plus souvent en string, hurlent à s'en décrocher les mâchoires. La plus évidente : une travailleuse vertueuse qui refuse les avances d'un empoté. D'ailleurs, les mâles de l'entreprise rivalisent de bêtise et de machisme. Ceux-ci, pour enterrer la vie de garçon d'un des leurs, organisent une petite sauterie nocturne dans leur agence de pub. Pour agrémenter la soirée, ils convoquent un trio de bécasses silliconées. Pour leur plus grand malheur, les fêtards reçoivent la visite fatale du sergent Joe Vickers, flic satanique particulièrement attaché aux bonnes mœurs et au respect scrupuleux de la loi. Que ce soit à l'arme blanche, au flingue ou au crayon dans l'œil, il élimine les joyeux drilles.



Joe Vickers (Bobby Ray Shafer) : un Killer Cop satanique et ironique.

Aussi rigolard que paillard, **Killer Cop** ricane allègrement des stéréotypes, de la morale et des invraisemblances du psycho killer de base. Opération réussie. Hormis l'empalement de deux amants en plein coït façon **La Baie Sanglante**, deux séquences se détachent tout spécialement : le générique mêlant hard-rock et sirènes de police tandis que la caméra se pose en rythme sur les morceaux de cadavres s'entassant jusque dans la boîte à gants de la voiture de Joe Vickers, et le passage à tabac de celui-ci par une demi-douzaine de teen-agers armés de battes de baseball. Un vidéoaste amateur filmant la scène, l'allusion ironique n'échappera à personne.

PsychoCop Returns. *USA. 1992. Réal.: Rif Coogan. Int.: Bobby Ray Shafer, Barbara Lee Alexander, Roderick Darin, Miles David Dougal, Julie Strain... Dist.: Delta Vidéo.*


Lincoln, le méchant sale, bête et libidineux de *Dragon Cop*.

DRAGON COP

Du pur Z qui ferait passer un sous **Mad Max** rital pour une super-production digne de Cecil B. de Mille. Probablement tourné dans les faubourgs craignos de Los Angeles, avec quelques figurants en haillons pour interpréter maigrement les Soldats de l'Unification du vilain Lincoln, **Dragon Cop** semble avoir été conçu pour mettre en valeur le très narcissique Ron Marchini, producteur, scénariste, comédien et, à priori, seul maître à bord de cette galère. Doué pour les arts martiaux, Ron Marchini, dans la peau du flic John Travis, tire la belle Rachel des mains des sbires dégénérés de Lincoln, despote sanguinaire en ces lendemains apocalyptiques où des pluies acides arrosent la Terre. D'abord contraint, il se charge de retrouver un cristal indispensable à la remise en état d'un téléporteur qui permettra de sauver une tribu d'enfants de ce monde de barbarie...
Le plus étonnant dans cette série Z, dont dire qu'elle est fauchée serait un euphémisme, tient à un montage percutant, vif. D'où des scènes d'action convenables. Hormis cela, **Dragon Cop** pompe allègrement **Mad Max 2 & 3** et Ron Marchini se prend autant pour Mel Gibson que pour Arnold dont il emprunte les petites phrases ironiques.

Karate Cop. USA. 1991. Réal.: Alan Roberts. Int.: Ron Marchini, Carrie Chambers, Michael Bristow, David Carradine... Dist.: F.I.P.


John Dolen (Sasha Mitchell) : un pion entre le kickboxer et le Terminator.

CLASS OF 2001

Séquelle de **Class of 1984** et de **Class of 1999**, **Class of 2001** milite ouvertement en faveur d'une éducation répressive, musclée. Des Terminator-professeurs de **Class of 1999** ne reste plus que des bouts de ferraille, et un simili-androïde répondant au nom de John Dolen. Du genre vindicatif, il élimine systématiquement les étudiants turbulents, en les poussant dans le vide, en les criblant de balles, en les faisant frire, en leur dévissant la tête. Lui-même traqué par un agent du FBI, John Dolen passe d'un campus à l'autre, remplissant avec zèle sa mission de pacification par les armes. Dans la dernière université, il défend la cause de l'enseignante Jenna MacKenzie, appelée à comparaître contre un élève assassin. John Dolen en découd avec les teen-agers dégénérés lors de manœuvres militaro-universitaires.
La nuance et le dialogue n'étant pas les forts de Spiro Razatos, le message est clair, "bronsonnien" : éliminez la vermine, ces étudiants hystériques et définitivement barrés. Une condamnation sans appel. Responsable des cascades de nombreuses bonnes séries B (**Maniac Cop**), le réalisateur se rachète par des gunfights énergiquement réglés. Décidément très délicat, il met en parallèle une étreinte amoureuse et un John Dolen arrosant de plomb le mobilier de son rival. Karatéka attitré de la série **Kickboxer**, Sasha Mitchell se la joue stoïque à la Schwarzenegger, mais ne colle vraiment pas avec son personnage de "robot" amateur de poésie. Quoiqu'il en soit, un film que Charles Pasqua devrait apprécier pour ses vertus répressives.

***Class of 1999 Part 2 : The Substitute**. USA. 1992. Réal.: Spiro Razatos. Int.: Sasha Mitchell, Caitlin Dulany, Nick Cassavetes, Jack Knight, Rick Hill... Dist.: Delta Vidéo.*


Le samouraï de poche et son élève (*Samouraï Kids*).

SAMOURAI KIDS

En dépit d'un hideux recadrage du format original cinéma et d'images qui perdent, dans l'opération, leur texture, **Samouraï Kids** est un joli conte écologique dont tous les suffrages vont à la défense de l'eau, de sa pureté originelle polluée par la société industrielle et l'imbécilité criminelle des hommes. Ainsi, le samouraï lilliputien Sukunahiko ne cesse de prévenir son jeune protecteur, Satoru, des dangers de la détérioration de l'eau. Sukunahiko, c'est une sorte de génie de la rivière, des ondes, un sage maniant le sabre en virtuose, se nourrissant de cafards et de lombrics, capable de trancher le bec à un corbeau et, aussi, de lui confectionner une prothèse en bois. Venant d'un pays imaginaire, Sukunahiko découvre le Japon moderne, la télévision, les jeux vidéo, le tourne-disque sur lequel il fait son jogging... En sa présence, Satoru apprend à respecter la nature. Lors d'une tempête, il fera même corps avec la rivière déchaînée. Beau. Même si la mise en scène s'appuie sur une succession trop brutale, trop rapide de plans courts, **Samouraï Kids** atteint son objectif, alerter l'opinion publique, grandement aidé par des effets spéciaux très performants, intégrant le samouraï miniature aux prises de vues réelles, grandeur nature, sans que le trucage ne soit un instant perceptible. Une performance technique.

Japon. 1993. Réal.: Nobuhiko Obayashi. Int.: Tsutomu Yamazaki, Ryo Yoshida, Ayumi Ito, Tomoya Harada... Dist.: Gaumont/ Columbia/ Tri-Star Home Vidéo.

Sorties à la vente mai-juin 1994

En plus des annonces publicitaires de ce numéro de *Mad Movies* et du précédent, voici les nouveautés à la vente pour les mois de mai-juin :

Delta Vidéo : **American Cyborg**, **The Freaked/Hurlements VI** (à découvrir impérativement), **Maniac Cop 3**, **Class of 1999**. **CIC Vidéo** : **Hellraiser 3**, **Simetierre 2**. *Gaumont Columbia Tri-Star Home Vidéo* : **Dracula** de Coppola (en version française format cinéma respecté. Attention, la version originale est recadrée, mais un nouveau pressage sort actuellement), **RoboCop 3**. *Film Office/ UGC* : **Brain Dead**. *Polygram* : **CandyMan** (vf - calamiteuse - et vo)



COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS





MAD MOVIES

26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Le Jour des Morts-Vivants, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 King Kong (tous les films), Superman, entretien maquilleur.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B. U.S., Fulci...
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49.
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Dossier "zombies", Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988.
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, FX de Elvira & Evil Dead II.
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? II. Avoriaz 1989.
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter...
59 Batman, Hellraiser II, Freddy (série TV), Cyborg.
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les "méchants" du Fantastique.
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...).
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit.
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Entr. Robert Englund, Frankenhooker, Dossier Frankenstein.
65 Total Recall, Les Tortues Ninja, Akira.
66 Gremlins II, Robocop II, Freddy V, Flesh Gordon II...
67 Dossier Total Recall, Robocop II, Dick Tracy, Lucio Fulci.
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Cabal, Highlander II, Henry, Les Feebles...
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, ça, La Nuit des Morts-Vivants.
72 Les Feebles, Robocop 3, Freddy 6, Rocketeer.
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King.
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy VI, Hellraiser III, Forum "T2"
75 Avoriaz 92, La Famille Addams, Freddy 6,
76 Le Festin Nu, Hook, Star Trek VI.
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Retour.
78 Dossier Batman le Retour & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek VI
79 Dossier "Vampires", Dracula de Coppola, Innocent Blood, etc.
80 Numéro spécial "Stephen King", entretien Roger Corman.
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 93.
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Dario Argento, Joe Dante.
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King.
84 Jurassic Park, entretien George Romero et Dick Smith.
85 "Spécial Dinosaures" : du Monde Perdu à Jurassic Park.
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante.
87 "Fantastica 1994" : tous les films, Evil Dead III, Carpenter.
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt.
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones...

IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon...
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Badham, John Carpenter.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Le Jour des Morts-Vivants.
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2.
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Entretien Lucio Fulci, J. Chan, Running Man.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford, Wes Craven.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 Freddy IV, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo III.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger.
20 Indiana Jones, Simetierre, entr. J. Carpenter, Punisher.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", Punisher.
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Effets Spéciaux.
27 Gremlins II, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords.
28 Robocop II, Dick Tracy, Gremlins II, Full Contact.
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans de cinéma).
30 Avoriaz 91, Rocky V, Arnold, C. Norris, Cabal, Hong Kong.
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western.
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2. Muscles.
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme...
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk.
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan.
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3.
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instinct, entretien Stallone, Batman 2. Arts Martiaux.
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre.
40 Les trois "Alien", Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable.
41 Van Damme, programme 93, Dossier "flics", Jeux de Guerre.
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal...
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant.
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon.
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero.
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo.
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah.
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme.
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone.
51 Dossier "Les Simpson", Les Incorruptibles TV, Timecop.

ZE CRAIGNOS MONSTERS

(par Jean-Pierre Putters)

216 pages sur les monstres les plus incroyables du cinéma. 800 photos, 1500 films. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. Offre exceptionnelle pour l'année 94 : 200 F.



Je commande **ZE CRAIGNOS MONSTERS** *en cochant la case (réglement joint)* ☐

Bon de Commande

MAD MOVIES

26 27 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40
41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55
56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69
70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83
84 85 86 87 88 89

IMPACT

1 2 3 4 5 6 7 8 9 11
12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (*Mad* 1 à 25 + 28 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ____________ **PRENOM** ____________

ADRESSE ______________________________

____

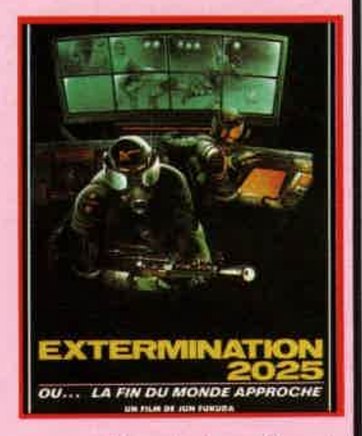
____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

TONTON MAD VS. THE FLYING JAQUETTE

EXTERMINATION 2025

GODZILLA V.S. GIGAN. 1972. Japon. De Jun Fukuda. Avec Hiroshi Ichikawa, Yuriko Hishimi, Tomoko Umeda. Dist.: G.C.R., Fil à Film.



En cette année symbolique où l'on fête à la fois les quarante ans de Godzilla et la mise en chantier de son remake ambitieux (environ 50 millions de dollars de budget !), rien de tel que de traquer d'anciens titres de la série jusqu'ici camouflés sous des appellations fantaisistes. Après **After Holocauste** (voir "Flying" du numéro 84), voici **Extermination 2025** (en fait : **Objectif Terre, Mission Apocalypse**). Pourquoi 2025, me direz-vous ? Parce que ça fait davantage SF, et c'est tout.
Jun Fukuda succède à Inoshiro Honda, mais la thématique ne change guère. Voyez vous-mêmes : des extraterrestres travestis en investisseurs urbains occupent une tour à l'effigie de Godzilla dans l'optique annoncée de construire un parc d'attractions pour enfants. Mais ils complotent l'invasion de la Terre et mobilisent pour se faire deux monstres aliens, Guidrah (tricéphale mais pas plus malin pour autant) et Gigan, alliés (ou opposés, on ne sait plus...) aux bien terrestres Godzilla et Anzilla (ce dernier découvert dans le second film de la série, **Le Retour de Godzilla**).

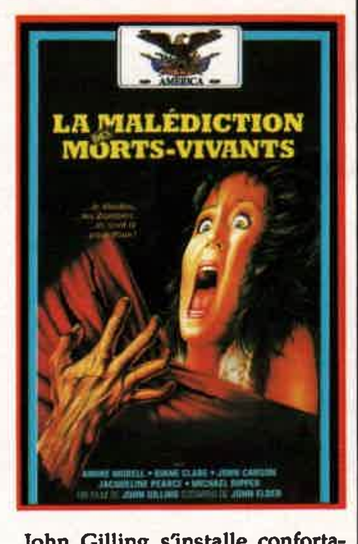


Gigan affronte le tenant du titre, Godzilla.

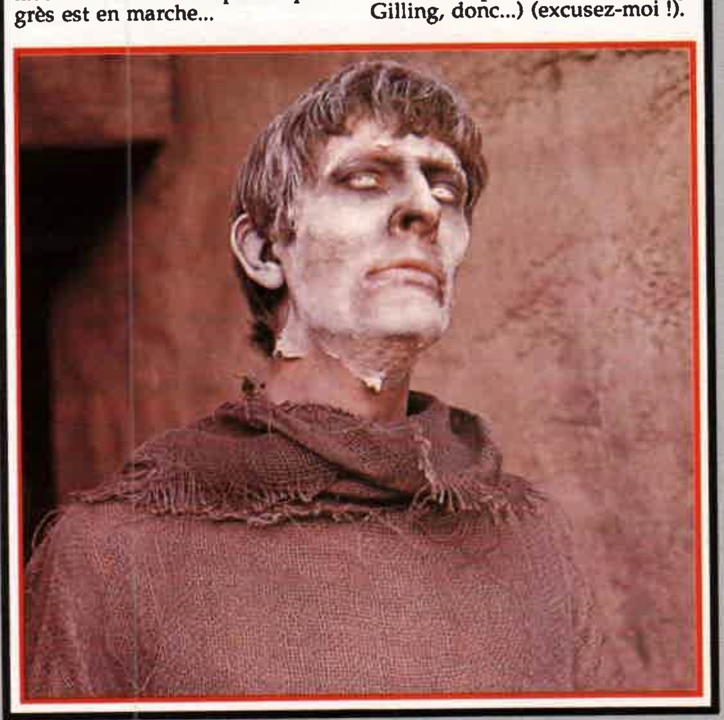
Les méchants apparaissent si caricaturaux et leurs plans tellement archaïques que l'on se demande s'ils pourront résister plus de cinq minutes à n'importe quel héros normalement constitué. Par chance pour le métrage, le trio de gentils ne le cède en rien en naïveté et le combat s'équilibrera jusqu'à la finale victoire terrienne.
Passée l'approche très enfantine de l'éternelle invasion de la planète, nous découvrons une mise en cause de la pollution déjà bien amorcée dans le volet précédent **Godzilla V.S. Hedorah** (un monstre issu de divers déchets industriels). Car les Aliens tirent une leçon sévère de notre système économique et ne nous l'envoient pas dire : la race humaine va disparaître en laissant derrière elle des monceaux d'ordures ! Et ils savent de quoi ils parlent, les bougres, eux dont la planète s'éteint faute d'avoir su préserver l'équilibre écologique (pour l'équilibre écologique, comptez un bon Lalonde tous les Waechter. Non ne me remerciez pas, c'est rien).
Toute la symbolique de l'aventure perce d'ailleurs dans la révélation finale de la nature des envahisseurs. Derrière leur apparence humaine se cache en fait le plus immonde des insectes, le cafard ! Moralité, lorsque les hommes auront vécu, les cafards règneront sur Terre. En réaction, les héros se la jouent volontiers hippie avec leurs cheveux longs, un air bien allumé et une façon de projeter le plan d'attaque tout en dévorant des bananes. De plus, ils sont très malins :
- Il va falloir monter dans la tour.
- Mais comment y accéder ?
- Eh bien on va y aller...
- Je crois qu'il vaut mieux monter par l'escalier, c'est beaucoup plus prudent...
Comme quoi les envahisseurs n'ont qu'à bien se tenir !
La palme de l'originalité revient à Gigan, l'un des monstres extraterrestres nouveau venu dans le bestiaire. Un bec d'oiseau, un œil à rayon laser, deux défenses aux coin de la bouche, une corne au sommet de la tête, deux gigantesques serres en guise de bras, une épine dorsale en baleines de parapluie et surtout une impressionnante rangée de dents acérées tout le long du ventre fonctionnant à la façon d'une scie circulaire. Sans aucun doute la plus extravagante bestiole jamais issue de l'imagination nippone.

LA MALEDICTION DES MORTS-VIVANTS

THE PLAGUE OF THE ZOMBIES. 1965. G.B. De John Gilling. Avec André Morell, Diane Clare, Brook Williams, Jacqueline Pearce, John Carson. Dist.: América Vidéo, Fil à Film.



En passant de l'**Invasion des Morts-Vivants** (son titre en salles) à la **Malédiction des Morts-Vivants**, le distributeur trouve le moyen de nous dissimuler une œuvre qui pourrait bien constituer le modèle des nombreux films de zombies tournés dans les années quatre-vingts. Ce titre de John Gilling date en effet de 1965 et, tout en s'inscrivant dans une tradition gothique d'une épouvante très "cup of tea", il ouvre la voie à une nouvelle école à la fois plus démonstrative et plus distanciée. Car John Gilling (**L'Impasse aux Violences, La Femme Reptile, Dans les Griffes de la Momie**) manie la satire sociale aussi bien que la caméra et la splendeur de ses images ne fait jamais oublier un humour noir constant à travers toute sa filmographie.
Le point de départ ressemble à de nombreux récits narrant une quelconque malédiction. Un médecin et sa fille viennent aider dans un petit village de Cornouailles un de leur collègue confronté à une bien curieuse épidémie décimant la population. Au cours de leurs investigations, les deux praticiens résolvent le mystère. Un notable des environs pratique la sorcellerie et utilise les zombies ainsi obtenus à des tâches fort prosaïques dans une mine d'étain officiellement désaffectée.
Cette immédiate praticité du culte vaudou valut au film une interprétation assez hardie de la part de certains critiques de l'époque. L'aristocrate et sa cour symbolisant l'oppression patronale et les pauvres zombies la classe ouvrière soumise et passablement abrutie. De nos jours c'est quand même plus humain et *TF1* a su prendre le relais question abrutissement des masses laborieuses. Comme quoi le progrès est en marche...
John Gilling s'installe confortablement dans une Hammerienne attitude comme s'il voulait ravir le fauteuil de son aîné, l'immuable Terence Fisher. En effet, ici l'école anglaise aligne ses propres références : son auberge typique, ses villageois apeurés, son cimetière désert, sa police caricaturale, sa lande désolée où les malédictions continuent de se perpétuer au fil des siècles.
Une malédiction toujours niée par les victimes dont la peur même agit en tant que stratification sociale. Voir la référence évidente au mythe vampirique, où le Comte Dracula terrorise la région, agissant en véritable seigneur chassant des proies sur ses propres terres.
Sur la forme, Gilling maintient la tradition de près d'une décennie britannique de l'épouvante au moyen d'un fabuleux travail sur la photographie et un sens du décor où toute la palette du vert vient envahir l'écran. Le tout rythmé aux accents décidés et majestueux de la musique de James Bernard, factotum obligé de tout grand film de la *Hammer* qui se respecte. A la fois référentiel et novateur, l'auteur nous offre ici un plaisir double (Gilling, Gilling, donc...) (excusez-moi !).



UNE VIERGE CHEZ LES MORTS-VIVANTS

CHRISTINA PRINCESSE DE L'EROTISME. 1971. France. De Jésus Franco. Avec Howard Vernon, Christina Von Blanc, Jésus Franco, Britt Nichols, Anne Libert. Dist.: Century Stars, Sweet Home Vidéo...



En salles, plusieurs titres circulèrent pour cette production typique des ateliers *Eurociné* : **Christina Princesse de l'Erotisme, Une Vierge chez les Morts-Vivants** ou encore **La Nuit des Etoiles Filantes** (période où, d'après Franco, les morts-vivants reviennent hanter leur demeure). A la vidéo la tradition se maintient avec, outre les deux premiers titres cités, un curieux **Zombie Holocaust** doucement anachronique.
Car Jésus Franco dans cette aventure joue au contraire la carte de l'onirisme discret, façon langueur monotone et bucolisme champêtre; tous ceux qui ont lu Lamartine ou Chateaubriand me comprendront.
La Christina en question s'en vient au château de ses ancêtres, suite au décès de son père qu'elle ne connaissait pas. Elle y rencontre des parents très étranges dont le comportement particulier ne l'inquiète pas, malgré les avertissements craintifs de divers autochtones. Une série de cauchemars (réels ou imaginés ?) va la plonger dans le monde des morts-vivants d'où elle ne pourra jamais s'échapper.
Franco croit signer là une œuvre poétique, étrange, à l'érotisme troublant, bercée par la très belle musique de Bruno Nicolai. Hélas, ses essais surréalistes se brisent net devant un scénario à l'état d'ébauche, des dialogues à prétention philosophique d'une platitude achevée et un je m'en foutisme de la mise en scène frisant souvent l'amateurisme. Exemple, les flous involontaires, ou ces zooms obligatoires soulignant certains détails censément cruciaux dans l'évolution du récit. Mais la gêne vient surtout du déséquilibre ravageur entre un humour sarcastique élaboré et une maladresse tout aussi comique, mais elle purement involontaire.
Car Franco s'amuse à brosser ses caractères avec une cocasserie qu'on ne lui connaissait pas. Howard Vernon, excellent comme à son habitude, compose un personnage désabusé, pianiste virtuose et philosophe à ses heures, façon Jacques Le Fataliste. Britt Nichols fume, boit, et se livre à divers excès inattendus chez un fantôme. Il faut la voir, à l'enterrement d'un parent, répondre de façon détachée aux psaumes d'un cantique, tout en se vernissant les ongles de pieds. La Tante Abigail, elle, a le don des sentences définitives : *"le temps qui passe est aussi long la nuit que le jour !"* soupire-t-elle notamment...
Quant à Jésus Franco, il se réserve le rôle de Fabrizio, le domestique muet, boiteux, demeuré, moche et maniaque sexuel, ce qui fait quand même beaucoup, d'autant qu'il joue le personnage tout en charge. Voir la façon dont il s'endort debout à la lecture du testament du père de Christina, ceci à grand renfort de ronflements. Et le père, justement, dont le spectre affligé, la corde encore au cou, explique à sa fille qu'on l'a assassiné et, donc, qu'il n'est pas content.
Malgré quelques magnifiques séquences adroitement composées, l'ensemble déconcerte le simple esprit cartésien, d'autant que le distributeur crut bon à l'époque de tourner deux ou trois scènes supplémentaires, vraisemblablement destinées au circuit des salles érotiques. A mon avis, les charmes de l'héroïne, souvent dévêtue, suffisaient amplement en matière d'érotisme. Pas de doute, c'est très *Eurociné* comme tendance.



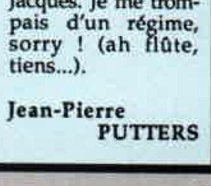
Jésus Franco, dans le rôle du domestique, ici très excité par une main fraîchement sectionnée.

CARNAGES

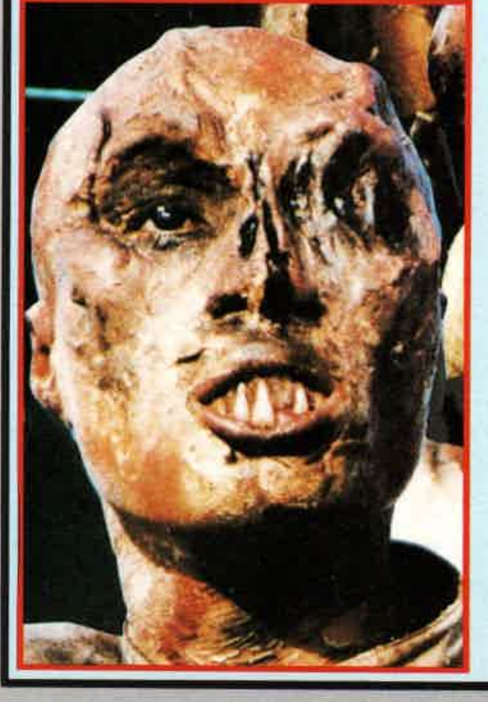
ZOMBIE HOLOCAUST. 1979. Italie. Franck Martin. Avec Ian McCullough, Sherry Buchanan, Alexandra Delli Colli, Peter O'Neal, Donald O'Brien. Dist.: MPM.



Au visu de la jaquette, le spectateur s'attend certes à un carnage, mais peut-être pas au plus excessif avatar de la période du gore à l'italienne, j'ai nommé **La Terreur des Zombies**.
Franck Martin (en fait, Franco Martinelli) s'était fait jusqu'ici une besogneuse réputation dans les comédies érotiques à l'humour généralement massif. Il s'essaie ici à l'épouvante démonstrative avec une maladresse qui force l'intérêt. Car, aussi paradoxal que cela puisse paraître, c'est ce côté naïf et virginal de la réalisation (le terme est peut-être un peu fort...) qui confère à l'œuvre cette dimension démesurée, hors norme et assez surréaliste. Tel son copain de route, et sûrement modèle quelque part, le célébrissime **Cannibal Holocaust**, sauf que Ruggero Deodato, lui, utilisait sciemment cette maladresse pour accentuer le réalisme de son tournage censément réalisé par des reporters paniqués.
L'histoire débute dans une clinique new-yorkaise. Un interne originaire de l'île des Moluques se livre à des pratiques anthropophages sur les cadavres destinés à la dissection pédagogique. Intrigué, un petit groupe de journaliste et de scientifiques se rend sur l'île pour y découvrir une tribu d'indigènes agressifs, eux-mêmes terrorisés par un groupe de zombies en vadrouille et passablement détériorés. Un médecin se livre en effet sur eux à des recherches de transplantations cervicales aussi hasardeuses que franchement répugnantes. Les indigènes se vengeront de ce Dr. Moreau d'un nouveau genre, tandis que le couple de héros rescapé pourra rejoindre la civilisation.
Inutile de se le cacher, le scénariste s'inspire de **L'Enfer des Zombies**, allant jusqu'à lui reprendre l'inexpressif Ian McCullough, et tente d'aller plus loin que lui dans les séquences ultra-gore. Mutilations, égorgements, énucléations, éventrations, scalps, trépanations et autres arrachages de tripes se succèdent dans une outrance visuelle à faire frémir Hershell Lewis en personne, mais non dépourvue d'un certain humour bon enfant. Quand le toubib illuminé, et opérant toujours à vif, coupe les cordes vocales de sa patiente dont les cris épouvantables le gênent pendant l'opération, ou dans l'étalage d'un racisme primaire toujours bien réjouissant. "*Nous sommes les deux seuls survivants*", s'écrie le héros, alors qu'ils reviennent à trois (cherchez pas l'erreur : le troisième est noir !).
Dans un doux climat d'incrédibilité totale, ne serait-ce que pour la saleté repoussante de l'hôpital de brousse, les motivations très fantaisistes du savant, et aussi deux ou trois coupes n'aidant guère à la compréhension, Franck Martin s'amuse à des complaisances à peu près jamais vues sur grand écran. Mais l'horreur cède parfois la place à quelques séquences érotiques du plus vif intérêt, compte-tenu de la plastique irréprochable de la sculpturale Alexandra Delli Colli.
La Terreur des Zombies apparaît "tout meutche" de nos jours (c'est O.K., M. le Ministre de la Culture, j'ai bien tout bon, là ?). Aujourd'hui, tous ces zombies se feraient pourchasser par des ados rigolards et traiter de "*nicktamère, tête de mort, ouah t'as vu le strum d'enfer, hé, j'y crois pas, arrête tu tombes, va mourir, eh bouffon !*". Parce que c'est aussi ça la culture, mon bon Jack. Euh non... Jacques. Je me trompais d'un régime, sorry ! (ah flûte, tiens...).



Jean-Pierre PUTTERS



ZE CRAIGNOS MONSTERS

LE RETOUR

Par Jean-Pierre PUTTERS



← YETI, LE GEANT D'UN AUTRE MONDE

Yéti, il Gigante del 20e Secolo. 1978. Italie. De Frank Kramer. Avec Mimmo Crau (le yéti), Phoenix Grant, John Stacey, Tony Kendall.

Des scientifiques dégèlent un iceberg au lance-flammes et à l'intérieur que trouvent-ils ? Eh oui, un yéti, bravo ! La réponse était facile, il faut dire, ou alors il s'agissait d'un autre film.
Le yéti - ou le "yéty", si l'on en croit le sticker de la K7 éditée aux *Productions du Tigre* (les tigres n'ont jamais su écrire, c'est bien connu...) ; le yéti, donc, mesure ici une vingtaine de mètres et, curieusement, bien que tout nu du début à la fin, il ne possède pas de sexe, sinon je l'aurai vu. D'où, sans doute, une relative rareté du yéti de nos jours. Remarquez, à part la femme de 50 pieds (bonjour l'odeur !), il aurait trouvé très difficilement à se placer. Déjà que c'est pas gagné pour nous tous les soirs, alors lui...
Bien, mais la question n'est pas là. Frank Kramer (Gianfranco Parolini, en fait), auteur de polars, films d'aventures, westerns et autres péplums - dont le réjouissant **Hercule se Déchaîne** avec Serge Gainsbourg - verse dans la sensiblerie en faisant de son héros un bon gros nounours avec les gentils héros et un ogre à l'égard des méchants de l'histoire. Une histoire d'une naïveté à faire pleurer : "*nous devons lui donner de l'oxygène, c'est essentiel pour qu'il puisse respirer*" annoncent sans rire les savants qui, dans le même temps, l'arrosent d'eau chaude pour le décongeler et le réanimer. Le scénar se la joue d'autant plus *easy* qu'il calque souvent ses plans sur le classique **King Kong**. Mais en un peu plus King Con, quand même...



FIRE MAIDENS FROM OUTER SPACE →

1956. U.S.A. De Cy Roth. Avec Anthony Dexter, Susan Shaw, Owen Berry, Paul Carpenter.

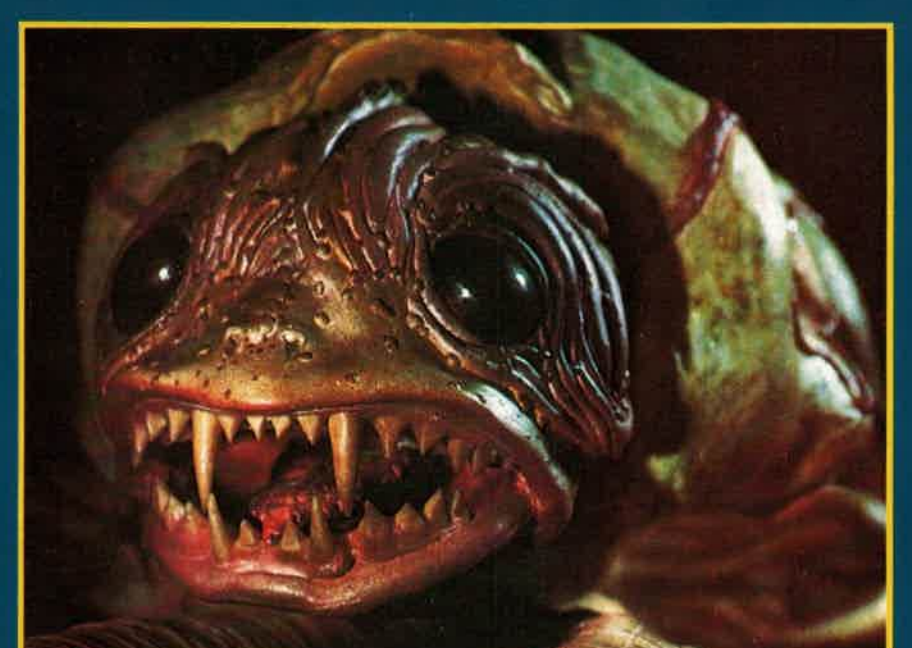
Vous savez pas quoi ? Je viens encore de retrouver l'Atlantide. Ah, on pouvait toujours la chercher sous les flots, tiens ! En effet, cinq hommes dans une fusée abordent le treizième satellite de Jupiter et découvrent les rares survivants de cette cité. En fait, une quinzaine de jeune filles assez "Siegfried's Folies", ne détestant pas esquisser quelques pas de danse à l'occasion, et soucieuses de perpétuer la race. Hélas, elles ne connaissent que leur vieux père (je sais ce que vous pensez, bandes de bœufs, mais non. Enfin, pas dans les années cinquante, en tout cas) ; ainsi qu'un monstre lubrique (un "lecherous monster", mon cher Jacques, eh oui, n'ayons pas peur des mots) qui se tapit dans les fourrés, à défaut de les fourrer dans les tapis (vulgaire !). Le monstre fait grrr... grrr... et essaie toujours d'étrangler les gens. Il finira dans un puits de flammes avant que le chef de l'expédition ne se ramène une nénette sur Terre. Les autres, rien du tout ! Simple question de hiérarchie... à *Mad Movies*, c'est tout pareil...

← LA VENGEANCE DU ZOMBIE

Loa Vudu. 1972. Espagne. de Manuel Cano. Avec Aldo Sambrell, Eva Leon, Fernando Sancho, Julia Pena.

Attention à la vengeance du zombie ! En effet, quand on lui dit qu'il est moche, il flanque des gifles. C'est très cruel un zombie. En plus, il s'agit d'une momie, mais, si vous voulez, le titre de **La Vengeance de la Momie** était déjà pris (voir "*Craignos*" du numéro précédent) et les distributeurs français se sont dits que ça irait bien comme ça. Exécutée mille ans plus tôt pour une liaison interdite, la momie, réveillée par une danse rituelle, cherche à se venger comme toutes les momies de ma connaissance. Puis, toujours fidèle au thème immuable, notre monstre rencontre la réincarnation de son ancienne dulcinée et trouve aussitôt les mots qu'il faut : "*je n'ai jamais rencontré une autre femme telle que toi !*" lui gémit-il. Evidemment, ballot, mille ans dans un sarcophage ça ne favorise pas les rencontres. Après le préservatif, voici le sarcophage. Essayons vite, avant que le Pape ne l'interdise.





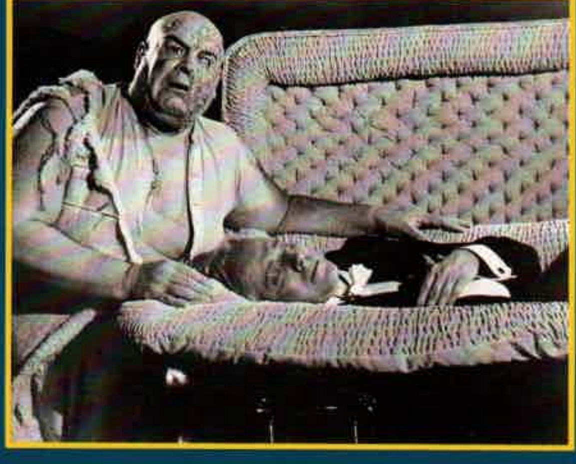
← THE BOOGENS

1981. U.S.A. De James L. Conway. Avec Rebecca Balding, Fred McCarren, Anne-Marie Martin, Jeff Harlan, John Crawford.

Si ce n'était ses dents menaçantes, on pourrait croire l'animal très affectueux, eh bien pas du tout ! A la réouverture d'une ancienne mine d'argent dans le Colorado, des ouvriers découvrent dans les galeries une famille de "boogens" très agressive (décidément, on trouve tout aux Galeries... Non, ne faites pas attention). Qu'est-ce qu'un "boogen", allez-vous me dire ? J'attendais cette question. Bien, connaissez-vous le Beluga ? Non ? tant mieux, parce que ça n'a rien à voir. Il s'agit là plutôt d'un genre de mille-pattes à carapace et à tentacules se repaissant de sang humain. A se demander même comment ils pouvaient se substanter avant l'arrivée des mineurs sur les lieux. Après une fermeture de soixante-dix ans, les bestioles sont évidemment affamées et s'en prennent aux malheureux prolos, jusqu'à ce qu'un couple de jeunes aidé d'un vieil ermite ne les détruisent à la dynamite.
L'origine des monstres reste par contre énigmatique. S'agit-il d'Atlantes ayant muté (je n'abandonnerai pas cette rubrique avant de les avoir retrouvés), d'Aliens ayant chu (si, ça se dit) ou de tortues ninja violées par des Gremlins farceurs ? mystère ! - comme dirait Pradel - et allez faire avouer les scénaristes aujourd'hui...



LA NUIT DES REVENANTS →



Night of the Ghouls. 1959. U.S.A. De Edward D. Wood Jr. Avec Criswell, Tor Johnson, Duke Moore. N°9 de la collection "Ze Craignos Monsters" chez Panda-Films.

- Hé Paulo, bouge de là, c'est ***La Nuit des Revenants...***
- Ho, lâche-moi le suaire, un peu, t'as qu'à dire aux lecteurs que je reviendrai plus tard !
Attention, car d'un film pareil, certains ne reviennent pas. C'est que l'humour fonctionne ici à quatre degrés (très rare !). Le comique involontaire pas drôle : la couronne coiffant la ghoule, tantôt dessus, tantôt dessous son voile. Le comique involontaire drôle : *"que signifie cette intrusion dans mon intimité ?"* s'insurge le bon Dr. Acula ! Le comique volontaire pas drôle, exemple les clowneries de l'agent de police. Et enfin, le comique volontaire drôle. Quand un inspecteur demande à son collègue : *"à quoi bon porter un révolver dans une soirée à l'opéra ?"* et qu'il s'entend répondre : *"cela dépend qui chante !"*.
Edward D. Wood Jr. signe ici un des films les plus fous de l'histoire du cinéma, où vrais et faux fantômes se télescopent, où les séances de spiritisme tournent au surréalisme et où les protagonistes ignorent visiblement tout du scénario. Qu'ils se rassurent : les spectateurs aussi !

↑ THE APE MAN

1943. U.S.A. De William Beaudine. Avec Bela Lugosi, Wallace Ford, Louise Currie.

- Hé, la mémé, t'as déjà vu un singe à poils ?
- Ah mon Dieu, au secours, c'est Demis Roussos...
Non, bien sûr. Mais par contre, le cascadeur dans le costume s'appelle Arnold Van Damm (un comble !) et se spécialisa dans ce style de rôles très prisé dans les années quarante. Allez savoir pourquoi...
L'animal représente ici l'instrument du Dr. Brewster dont l'histoire vous arrachera des larmes. On a le temps ? Bon !
Ce savant procède à divers travaux visant à étudier le comportement simiesque et s'injecte pour se faire de l'extrait de glande de chimpanzé. Il se transforme alors en être hybride tiraillé entre la raison humaine et l'instinct animal, et se met à comprendre le langage des singes : *"lève la queue, j'arrive"... "qui c'est qu'a képlan les cacahuettes"* ? Désespéré, l'homme de science décide d'abandonner ses travaux et se shoote au fluide spinal humain pour inverser le processus. L'ennui est que le donneur meurt à chaque fois, ce qui finit par l'agacer. Moins que ses victimes, mais un peu quand même. D'autant que l'effet ne dure qu'un instant. Il finira abattu par son propre singe. Ah oui, c'est très triste, mais vous étiez prévenus...



← CAMERON'S CLOSET

1987. U.S.A. De Armand Mastroianni. Avec Cotter Smith, Scott Curtis, Mel Harris, Chuck McCann.

Après **Monster in the Closet**, voici **Cameron's Closet**. Y'a décidément du monde au closet, et notamment quelques vilaines créatures imaginées par Cameron, notre héros, dont les expériences parapsychologiques du père ont développé chez lui des facultés télékinésiques lui permettant de faire apparaître un démon issu de la nuit des temps, Déceptor. Un nom bien trouvé, disent les mauvaises langues de la profession, puisque conçu et réalisé par Carlo Rambaldi, généralement peu estimé de ses confrères. Les gens sont tellement méchants, vous savez !

ZE MAD RU

MEDIA PARADE

● Jacques Pradel - vous connaissez tous Jacques Pradel je suppose -, si vous avez été au moins une fois violé par votre teckel, sûrement - Jacques Pradel se plaignait récemment dans *Le Quotidien* d'une classification abusive de son émission *Témoin n°1* dans les hebdos télé. Ceci dit, c'est vrai qu'elle est pratiquement inclassable cette mer... cette émission, voulais-je dire. Pas mal de canards la rangent en effet dans la rubrique "divertissement" et cela fait beaucoup de peine à cet artiste qui désire par tous les moyens humainement possibles faire sangloter son auditoire. Ils pourraient respecter la douleur, quand même. Alors que faire ? Prescrire l'euthanasie aux présentateurs télé ? Oui bien sûr, mais pour peu qu'ils ne soient pas d'accord, ça va encore faire des histoires, vous allez voir.
Non, pour casser cette étiquette "divertissement", le mieux serait de réaliser des émissions encore plus tragiques (difficile !) ou de ramer carrément dans le sens du vent, avec des sketches de Lagaff entre les sujets, un concours de playmates, une caméra cachée filmant les faits divers (*eh oui, madame, l'assassin de votre vieux mari c'était Patrick Sébastien déguisé en facteur ! - Ah d'accord, vous m'avez bien eue, et je vais passer à la télé, alors ?...*), ou encore défilé de majorettes, tirage du loto et vidéo-gags en direct. Comme pour le reste, il n'y a que le premier pas qui coûte.

● Tiens, à propos, en voici un autre de premier pas. Il vient d'être franchi (commis ?) un dimanche 17 avril sur nos chaînes TV. Un interviewer reçoit Jacques Toubon plus bébé rose que jamais (il est très mignon, ce type, on va finir par le prendre pour mascotte à *Mad Movies*...), et nous lance sa grande idée : "*les téléspectateurs devront prêter attention à ce qui va se dire car, à la fin du dialogue, il sera posé une question relative à la carrière de notre ministre*". La suite n'étonnera personne : en répondant par téléphone ou minitel, les gagnants recevront des places pour la cérémonie des Molières du lendemain 18 avril.
A ceux qui s'étonnent de voir un Berlusconi (le plus célèbre de nos abonnés, on le rappelle...) passer des paillettes multicolores aux urnes nationales, voici comment l'hymen fragile séparant encore le politique du marchand de lessive ne demande qu'à se rompre sous les assauts pervers d'une télécratie triomphante. Surtout si l'on sait que l'ex-bras droit cathodique de Berlusconi devient aujourd'hui responsable de *France-Télévision* (F2 et F3).
Et sinon, cet abonnement, mon Berlu, avec tous ces événements, as-tu seulement le temps de nous lire ?



● Pour ceux qui voient de la magie partout, cette petite info bienvenue. Le mec qui circule à moto, les yeux bandés, sous une cagoule, assisté de "ses" deux témoins et qui fonce à 140 sur les Champs-Elysées (vu, comme par hasard dans le *Mystères* du 4 février dernier) vient d'être mis au défi de récidiver sans ses complices. Résultat, il s'est viandé au bout d'une dizaine de mètres. Ah, ça fait du bien !

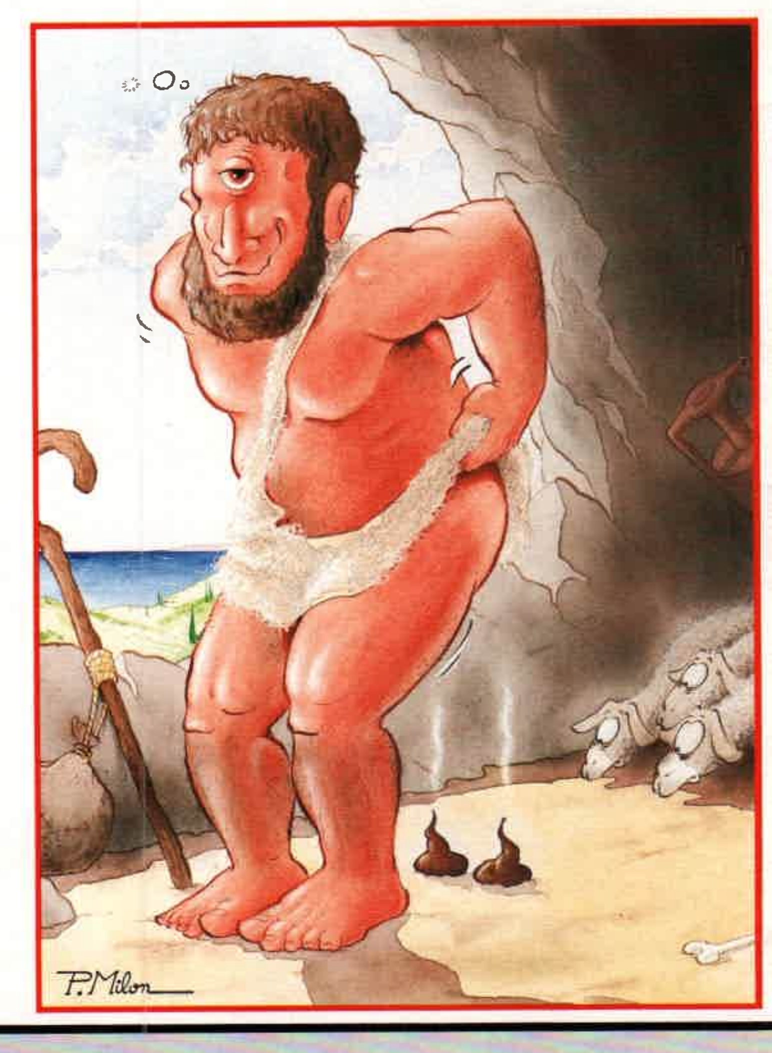
● Mme Chantal de Beauregard (fille de Georges de Beauregard, pour ceux que cela intéresse) nous avise d'un événement prochain dans la bonne ville de Cannes. Mais oui, bien sûr, ça nous passionne, chère amie. Merci de nous tenir au courant. Bon, alors, cette sélection, ça avance ? Et ma suite au Martinez, ça baigne ?
Quoi, il ne s'agit pas du Festival de Cannes ? Ho, vous rigolez ! Damned, je n'avais pas fini de lire... Elle écrit à *Mad Movies* pour annoncer le "2ème Tournoi Beauregard de Pétanque Cannes 94" ! Si, si, promis juré. Un tournoi parrainé par Régine et Jean-Claude Brialy (houla !) et, nous dit-on, "*à la manière de George de Beauregard : amical, chaleureux, décontracté, sans oublier la pointe d'humour et d'espièglerie qui lui était habituelle*" (avec Régine, ça m'étonnerait...). Et Chantal de conclure brillamment par cette citation auprès de laquelle les aphorismes de Nietzsche feraient figure de brèves de comptoir : "*comme aurait dit mon auguste père en levant son verre : longue vie au tournoi, longue vie au prix*".
Le plus drôle c'est que les journalistes peuvent s'inscrire ; ça me fout les boules, tiens ! Ah ben, profitons-en justement : "*alors, jeu me la tirreuh ou je me la pouintteuh ?*" (oui j'imite à merveille ce dialecte méridional, et encore, là, par écrit vous ne vous rendez pas bien compte). Je pense désigner Toullec comme partenaire pour défendre nos couleurs. Toullec possède une technique imparable à la pétanque : il se déguise en cochonnet, s'approche en loucedé des boules *Mad Movies* et hop, c'est gagné ! A nous la Coupe, les thunes, Chantal, la gloire et on vous laisse Régine. Si, si, j'insiste.

● Dans *Télé-7-Jours*, cette offre hallucinante d'assiettes de table avec en motif une reproduction d'un des chefs-d'œuvre du Musée du Vatican. Observez le bon goût à votre gauche ! Chaque assiette portera un sceau officiel et les armoiries papales, comme quoi c'est du sérieux...
Ah oui, le prix : ben, 245 F pièce, quand même ; ça, dès qu'on touche aux choses du clergé (ce qui est pourtant rigoureusement interdit) les prix montent assez vite. Pour un huit couverts, il vous faudra donc compter un petit 2000 F, avec le risque probable de voir vos convives gerber au beau milieu de la jolie vaisselle. Ah y'a des jours il faut avoir la Foi, vous savez !
←

ZE CRAIGNOS ATMOSPHERE
Par Pierre Milon
→

● Attention, une grande nouvelle dans le *France-Dimanche* du 11/4/94 au sujet de notre ami Jean-Claude Bourret. Que se passe-t-il, les extraterrestres refusent de nous rendre la cinquième chaîne, ou quoi ? Non, pire que cela, dites donc : "*j'ai perdu six kilos par hypnose*" nous déclare le bon Jean-Claude en gros titre. Tu parles d'une nouvelle ! Moi, ça ne m'étonne pas du tout, en plus. Une fois, Rallouch a même perdu son portefeuille par hypnose, c'est dire le progrès qu'on fait dans ces domaines encore bien méconnus.
De là à faire les grands titres d'un canard, ceci dit, il restait un pas à franchir, celui de la simple décence. Mais ils tombent souvent en panne de décence chez *France-Dimanche*...

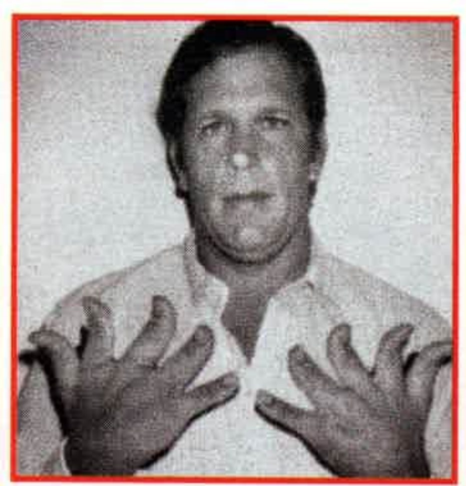
● Des lecteurs nous demandent parfois à quoi sert le CSA. Et nous ne savons que répondre. Enfin si. Officiellement, tout le monde connaît ses attributions, mais sur le terrain, face à des problèmes précis ?
Eh bien il se manifeste le CSA. Il vient en effet de donner son accord de principe à une seconde coupure publicitaire durant la diffusion des films. Si le Parlement entérine la décision, c'est parti pour le caviardage en règle. Petit détail, cette autorisation ne concerne pour l'instant que *M6*. En clair, il faut d'ores et déjà s'attendre à une nouvelle guerre des chaînes, du genre : "pourquoi elle et pas nous, d'abord" ?
Donc, si vous voulez, la première coupure servait jusqu'ici à aller vous chercher une bière dans le frigo, dorénavant pendant la seconde, vous aurez le loisir d'aller l'évacuer aux toilettes. C'est bien foutu comme truc. Pas con, le CSA !



BRIK

Par Jean-Pierre PUTTERS

● A propos, moi si j'éditais *France-Dimanche* (Dieu m'en préserve !), je verrais d'un sale œil la parution de ces nouveaux titres qui exploitent la même crédulité populaire, mais eux de façon tout à fait satirique. Voir *Drames* (*Ze Mad Rubrik* du n°85), *Nouvelles Surprenantes*, ou surtout le dernier-né, *Infos du Monde*, jamais en reste de titres fracassants. On y trouve l'homme le plus ennuyeux du monde (il achète aux Puces les films de vacances des autres et enregistre toutes les émissions de Jacques Martin...). La carrière incroyable de ce chirurgien aveugle (vous avez intérêt à vous munir d'une appendicite en braille !). La femme assommant son agresseur avec son bébé de huit mois (le baby boum, en quelque sorte). Le gars qui ne va plus aux toilettes depuis 29 ans (et croyez-moi, le régime sans selles, c'est très dur). Des conseils pour améliorer la vie sexuelle de votre couple : faites monter le désir en vous astreignant à ne pas vous toucher pendant trois mois (il fallait y penser ! Moi j'essaie dès demain. Mais j'arrête le soir, hé, faut pas que déconner...). L'appareil photo indiquant si vous irez en enfer ou au paradis. Le garagiste enlevé par des extra-terrestres afin de réparer leur OVNI (la bourse ou l'ovni ?). Le gars qui achète le pistolet de son agresseur en cours de cambriolage (astucieux ! Je l'aime trop, celle-là) et surtout l'édifiante histoire de l'homme qui n'a que des pouces et pas d'autres doigts. La preuve :



Le malheureux s'accommode paraît-il assez bien de son handicap, malgré quelques difficultés à tenir son stylo ou quand il se rend aux toilettes. Je comprends cela car, après le gros pipi, l'utilisateur (disons, au hasard... un mâle, par exemple) se secoue la zigounette d'un petit coup de pouce habile, et alors... (mais si, Marc, les lecteurs ont le droit de savoir...) avec 10 pouces, si vous voulez, ce n'est plus tout à fait de l'égouttage mais carrément de l'onanisme. La miction impossible, en quelque sorte... (fort, non ?). Souhaitons bonne route à nos nouveaux confrères dans cette lutte titanesque contre l'obscurantisme. Puisse faire le ridicule tuer pour une fois cette presse à scandale ici choisie pour cible et à laquelle ils fauchent sûrement des clients. S'ils pouvaient même les leur piquer tous...

● Mais revenons au fantastique, voulez-vous, et puisqu'on parle de presse poubelle, ouvrons le magazine (il faut bien l'appeler ainsi) *Gala*. Dans un récent numéro, il nous annonce en effet la préparation et bientôt le tournage du prochain film de George Lucas, attendu depuis plus de 10 ans : **L'Empire Contre-Attaque** ! D'ici qu'ils nous prédisent l'invention du cinématographe, y'a pas loin. Mais qui les fera taire, qui ?

LA VIDEO EN FOLIE - *spécial zoophilie* -

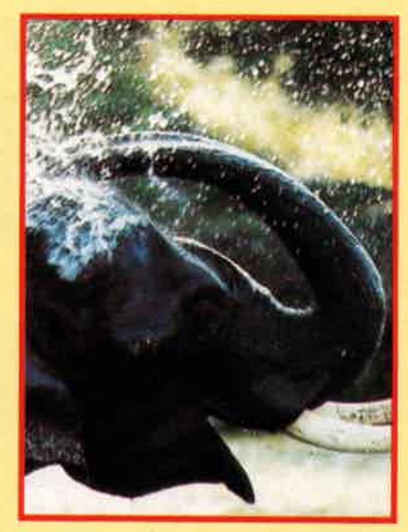


Dans la savoureuse série animalière éditée chez *UGC Vidéo*, voici aujourd'hui : le phoque. Chœur des lecteurs : "*Aaaahhh !*". Vous avez raison, mais la question n'est pas là.
On se demande toujours pourquoi ils nous envoient ça à *Mad Movies*, mais enfin bon, faut bien faire place à l'info (...que). "Si l'on connaît bien les différentes populations de phoques" - nous dit la jaquette -, "en revanche, leur comportement social reste encore bien souvent mystérieux". Alors là, le ciel me tombe sur la tête ! Je croyais que les mœurs de cet animal gracile nous étaient parfaitement connues et définitivement répertoriées. Sinon, pourquoi ces expressions passées dans le langage courant du gars, "pédé comme un phoque" ? Ou du marin s'écriant "*Ah la vache, je vais me hisser le grand phoque*" ? Et cette célèbre réplique de Stallone dans **Demolition Man** : "*Hé, phoque you, son of a bitch, and my ass c'est du Toubon ? and phoque mother of the bull shit, tiens*" !
Si des lecteurs versés dans la zoologie comportementale pouvaient m'écrire, ça me dépannerait bien... Ah mais attendez, je m'aperçois que le phoque appartient à l'ordre des "pinnipèdes" (absolument !). Je crois que je commence à comprendre...

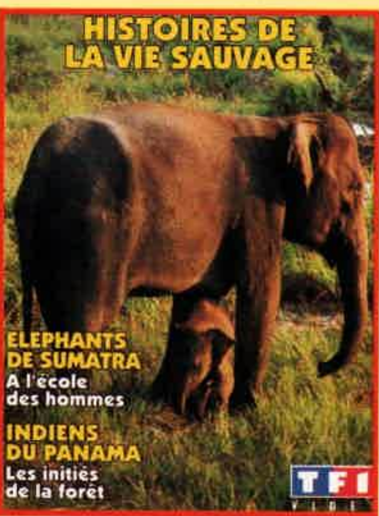
Voilà qui tombe à merveille. Dans la même collection nous recevons La Grue d'Amérique. En effet, après une tournée triomphale aux Etats-Unis, la grande Régine nous revient pour un concert tôt à la M.J.C. de Vaison-la-Romaine et une apparition en vedette "américaine" en tant que tripoteuse de boules au Grand Prix de Pétanque Georges de Beauregard (on va finir par se ramasser un procès, nous...).
Mine de rien, si nous n'étions pas là pour les annoncer ces bêtises-là, le monde vivrait encore dans l'ignorance.



Notre agent spatio-temporel Han Selving inaugure pour nous une nouvelle rubrique (évidemment, Ducon, si on inaugure c'est nouveau) de la Caméra explore le Temps, et il nous revient du futur avec ces deux clichés parfaitement saisissants :



Avril 95 : Balladur, futur candidat heureux.



Mai 95 : Balladur, candidat triste et battu.

Et encore merci TF1 Vidéo...

● Pour fêter les dix ans de son émission *La Chanse aux Chansons*, Pascal Sevran s'est fendu de quelques avis péremptoires recueillis pour l'occasion dans la revue *Télé K7*. A la question "selon vous, quels sont les nouveaux talents d'aujourd'hui ?" Sevran démarre très fort : "*il n'y a rien ! Pour faire une vedette il faut trente ans. On ne peut pas savoir comme ça. Patrick Bruel plaît parce qu'il ressemble à son époque, mais plus tard ? Patricia Kaas, pareil, si elle ne devient pas folle et qu'elle trouve de bonnes chansons, et ce n'est pas le cas en ce moment. S'il y avait quelque chose dans la chanson, ce n'est pas Gréco ou Trenet qui rempliraient les salles aujourd'hui.*"
On n'y peut rien, et *Starmania* ou les soirées chaudes de Bercy et du Zenith pas davantage. Pour Sevran, la culture s'arrête aux années cinquante et la variété se borne à un thé dansant chicos, couleur rose bonbon, où les has been édentés susurrent des douceurs hors d'époque à des mémés hors d'usage.
La Chanse aux Chansons, elle s'appelle son émission. Une chance (pour la chanson) qui remonte au jour où Pascal Sevran a décidé d'arrêter de chanter !



Christelle Jugé, Les Mureaux

J'ai lu récemment le journal du présumé Jack l'Eventreur, de Shirley Harrisson, paru chez Lattes. Je ne sais que penser et j'aimerais bien avoir l'avis d'un expert. Je dois dire qu'il n'y est pas allé de main morte, c'est le cas de le dire, et les photos du massacre étaient dignes des plus grands films gore. Il y a eu une émission de *Mystères* sur ce sujet et je l'ai regardée (*tu n'as pas honte ?*). Ceci dit, c'est vrai que ce genre de reality-show pourrait bien vous donner des envies de meurtre.
A ce propos, la télé, plus ça va et plus c'est craignos. Pourquoi d'ailleurs n'envisagez-vous pas de recycler vos *Craignos Monsters* dans le cadre de la télé, vous n'avez que l'embarras du choix (Dorothée et Les Musclés, Hélène et maintenant la dernière recrue, euh... Christophe Rippert (encore un éventreur, ah ah ! Ripper ! (*arrête, toi tu lis trop* Mad Movies...). Mais je m'éloigne du sujet. Alors, que pensez-vous du coup de Jack ? Coup fourré ou pas ? Bisous. Une fidèle lectrice.

Ecoute, je n'ai pas très bien saisi la question. S'il s'agit de savoir si je suis pour ou contre Jack L'Eventreur, je réponds que je suis contre. Quant à ses mémoires, si ça passe à Mystères, *c'est sûrement bidonné. J.P.P.*

Olivier Strecker, Marseille

De passage à Rome, je voulais vous envoyer la photo du Capitole, ma petite amie à mes côtés, mais je me suis dit que cela n'avait à priori pas d'intérêt dans votre si somptueuse revue (*tu sais, ça dépend, elle est comment, ta copine ?*). Alors, j'ai choisi celle avec le maître de la terreur, Dario Argento, entouré de ses deux charmantes filles. Asia, bien sûr, mais aussi la trop rare Fiore, qui a bien grandi depuis **Démons** et **Phenomena** !
J'ai également eu le privilège de découvrir l'atelier du numéro un des effets spéciaux made in Italy : Sergio Stivaletti, où il garde méticuleusement toutes ses créations jusqu'à celles de son prochain film, **Dell'amore Dellamorte**, réalisé par Michele Soavi. Inoubliable !
Je me permets encore de vous joindre quelques créations personnelles utilisées lors des "Nuits de l'Horreur" organisées par le cinéma *Trois Casinos* de Gardanne (Bouches du Rhône) où sont projetés à cette occasion quatre films d'horreur, de 20h30 à l'aube. La dernière vient d'avoir lieu le 9 avril dernier.
Je suis prêt à répondre à tous les lecteurs désirant parler maquillages et effets spéciaux. Merci d'indiquer mon adresse à cet effet. Olivier Strecker, Cité Le Bosquet, Bât. A, Traverse de la Granière, 13011 Marseille.

William Wégimont, Paris

Cela fait maintenant 14 ans que suis un fidèle lecteur de votre journal. Pendant des années je me suis battu contre une certaine "intelligentsia" qui méprisait le genre que vous défendez. Dur, dur, le combat ! Mes parents ont même voulu que je consulte un psychologue, quand j'avais 14 ans, à la vision de mes films "gore" amateurs (*s'ils ne lisaient pas* Mad *à l'époque, tu devais en effet consulter un spécialiste. C'est très grave, ça. Et ils vont mieux, maintenant ?*).
Vous avez su garder un ton, une personnalité que beaucoup de vos confrères ne possèdent pas. Quand je serai vieux, je montrerai mes anciens numéros à mes petits-enfants. Une larme glissera sur ma joue quand je leur dirai, "ah ces gars de *Mad Movies*, quels journalistes ! On s'est bien amusé quand même" (*arrête, c'est pire que* ***La Liste de Schindler****, ton histoire...*).
A 27 ans, a-t-on encore le droit de lire *Mad Movies*, rassurez-moi, suis-je un ado attardé ?
Pendant que je vous tiens, je recherche des dessins, textes et analyses pour le fanzine *Oh Bravo* dévolu à la série ***Code Quantum***. Les lecteurs intéressés peuvent m'écrire au 93, avenue du Général Leclerc, 75014 Paris. Merci à vous.

Un ado n'est jamais attardé, quelque soit son âge, c'est même signe de bonne santé psychique. Quant à la lecture de Mad, *on peut fort bien la prolonger très tard. Encore qu'on ait pu déceler chez les lecteurs de plus de quatre-vingt-cinq ans quelque traces de fatigue générale. Méfiez-vous quand même. J.P.P.*

Jean Halter, Roncourt

J'ai vu **Evil Dead III** et j'avoue avoir été surpris, désagréablement. C'est à mon avis le moins bon des trois. Cet humour très cartoon, très premier degré, désamorce complètement les effets horrifiques du film. Comment peut-on avoir peur pour un personnage qui ne souffre pas, qui lui-même ne semble pas effrayé du tout ? La séquence de la bouilloire en est le parfait exemple. Avec tout ce qu'il se prend dans la tronche durant tout le film, notre (super) héros continue de sortir des vannes le plus tranquillement du monde. Côté effets spéciaux, là c'est une autre histoire, ils sont magnifiques. Mais hélas, impossible de les apprécier comme il se doit. Toujours faute à cet humour bon enfant qui gâte tout. La séquence des squelettes en pleine mobilisation et faisant les pitres en est le parfait exemple.
A mon dernier courrier, j'ai critiqué sévèrement la rubrique vidéo. C'est vrai que les revues vidéo ne traitent pas ces films-là. C'est vrai aussi que vous n'allez pas modifier cette rubrique juste pour moi. Encore que... comme Bertrand Esquerré je suis abonné, donc je mérite d'être bichonné.
A mon avis, cette rubrique n'a rien à gagner à présenter des films médiocres faits par des "fonctionnaires" du cinéma. Par contre, quand vous publiez des interviews de cinéastes qui aiment ce qu'ils tournent, là ça devient intéressant. Idem pour les articles sur les séries classiques : ***La Quatrième Dimension, Les Envahisseurs, Chapeau Melon et Bottes de Cuir***, etc...
On est toujours plus exigeant avec ce qu'on apprécie, donc si je me permets cette critique c'est parce que j'aime votre revue, comprenez-le bien. Bon, je vous laisse, je vais visionner **L'Aquarium, le Retour**, un super film paraît-il...

T'as raison, et puis il détend bien, surtout. Quoique à mon avis, les effets spéciaux ne se hissent pas toujours à la hauteur du sujet.
Qu'est-ce qu'on disait, déjà ? Ah oui, ***L'Armée des Ténèbres****. Effectivement, le cinéma fantastique devient au fil des années et aux mains des Majors un strict outil de divertissement, pire d'assouvissement immédiat. Le spectateur consomme, s'éclate et oublie aussitôt. C'est une nouvelle forme d'expression "fast-burger" plus proche du jeu vidéo que de la création artistique. Voir* ***Demolition Man*** *ou* ***Last Action Hero****, purs défoulements visuels sans aucun prolongement cérébral.*
Raison de plus pour laisser un espace aux petites productions dans notre magazine. A mon avis, nous nous devons absolument de chroniquer tous les films fantastiques qui sortent, en salles ou en vidéo. J.P.P.



Ci-dessus : Sergio Stivaletti et, à droite, la famille Argento. L'intrus n'est autre qu'Olivier Strecker...





David Jayet, Gevry

"Un horrible beauf victime de la malédiction d'un godemichet aztèque devient le terrible Vibroboy et sème la panique autour de lui avec son arme-god".
Ainsi peut se résumer la grosse folie de cette année 94. J'ai nommé le court-métrage **Vibroboy** de Jan Kounen. J'espère que les lecteurs de *Mad* ont pu admirer cette merveille lors de sa diffusion sur *Canal +* (ou encore mieux, au Festival de Clermont-Ferrand). Un délire ininterrompu que seuls les films courts peuvent désormais nous procurer. Vraiment du jamais vu, même si on peut le cataloguer dans le même registre que **Carne** ou **Delicatessen**. Je compte sur vous pour nous offrir une interview du metteur en scène de cet objet de culte.
PS. : Parlez-moi d'amour, dites-moi des choses tendres...

Ah bon ! Euh... eh bien, as-tu renouvelé ton abonnement au joli Mad Movies, mon petit lapin ? C'est bon, là ?...
Ou alors, je t'annonce la sortie de Vibroboy pour début juillet couplé avec Tetsuo (voir dans ce numéro). J.P.P.



← Jean-Claude Leroy, Bruxelles

Lecteur assidu de votre mag superbement documenté (je n'exagère pas, où aurais-je appris que *Les Langoliers*, de mon auteur favori Stephen King, allait être porté à l'écran, sinon dans vos colonnes ?), je me suis pris à rêver que vous pourriez être intéressés par mes cauchemars cinématographiques.
Je vous fais donc parvenir une petite sélection de mes plus récentes créations. Peut-être trouverez-vous une petite place dans vos colonnes déjà fort hantées par diverses créatures.
Longue vie à *Mad Movies*... et au mois prochain, c'est dit !

Fabien Legros, Angres

Le numéro 89 va constituer un petit événement pour moi. Un jour de 1984, j'ai eu la chance de découvrir le *Mad Movies* n° 30 (dont le contenu avait de quoi révulser les ligues moralistes actuelles). Dix ans plus tard, je suis heureux de ce choix car vous m'avez fait découvrir et apprécier des gens comme Von Trier, Friedkin, Mann, Carpenter, Dante et bien d'autres. Imaginez que mon regard se soit posé sur *Première* (dont le contenu aurait de quoi ravir les ligues moralistes actuelles), cette lettre serait composée des noms de Pollack, Besson et autre Clavier. Affreux ! Affreux !
Durant ces dix ans, vous m'avez fait apprécier le seul cinéma capable de toutes les audaces narratives et visuelles et pour cela je tenais à remercier la rédaction et tous les collaborateurs passés et présents qui ont fait de *Mad Movies* le magazine qu'il est.
Pourtant, les lecteurs se plaignent régulièrement de la morosité du genre en citant toujours les vieux classiques. Le problème est que ces références (**Blade Runner, The Thing** ou, dans un autre style, **Scarface** 83) étaient fortement décriées à l'époque (surabondance des SPFX tuant l'émotion, ultra-violence, etc.). La critique de cinéma ne serait-elle qu'un éternel recommencement ?
Ces trois dernières années, nombreux sont ceux qui ont pesté contre **Hook, Jurassic Park, Universal Soldier** ou **L'Armée des Ténèbres**. Normal, me direz-vous. Mais qui a défendu **Santa Sangre, Les Ailes de la Renommée, L'Exorciste III, Orlando** ou **Les Aventures d'un Homme Invisible** (le plus bel exemple de mise en scène de ces dernières années) ? Il n'est pas toujours facile de les voir, mais heureusement il existe la vidéo et *Canal +* pour les séances de rattrapages.
Alors, plutôt que de vous lamenter, si vous voulez voir de bons films, faites les bons choix.



Nadège Villeseche, Lyon

En relisant quelques précédents numéros, je suis souvent tombée sur l'avis de lecteurs à propos de **Dracula**. Et on retrouve souvent le même avis : décors sublimes, effets spéciaux réussis mais film décevant. Pour ma part je l'ai beaucoup aimé surtout pour l'optique différente du personnage et l'histoire d'amour. Je pense que beaucoup de gens s'attendaient à voir un film d'horreur et ont été déçus.
Ce que j'attends d'un film d'horreur c'est qu'il me fasse peur. C'est peut-être stupide mais je trouve que la peur est source de plaisir. Et j'ai beau regarder sans arrêt des films, rien à faire : pas peur. Il faut dire que beaucoup de scénarios reprennent les trucs classiques censés nous surprendre et ça ne fonctionne plus. Mes plus grands chocs restent à ce jour **L'Exorciste** et **Le Silence des Agneaux**, qui n'est pourtant pas un film d'horreur.
Je voulais vous parler d'une série peu appréciée, celle des **Vendredi 13**. Certes, les films sont nuls mais chose curieuse moi je les aime bien. Ce personnage muet, inquiétant, impassible derrière ce masque de hockey, cela m'impressionne. D'ailleurs, j'aimerais bien faire un dossier sur cette série, mais comment m'y prendre ? Si vous pouviez me donner quelques conseils, voire me filer quelques doc', ça serait rudement sympa.
J'adore aussi la trilogie des **Alien** et, contrairement à beaucoup d'autres, je trouve le troisième volet très réussi. Un alien encore plus beau, avec son allure féline, plus intelligent. Bref, plus mieux tout ! J'apprécie beaucoup le parcours du personnage de Ripley qui évolue d'un épisode à l'autre. Par contre, je déplore qu'à la fin du 3 l'Alien sorte de son ventre. Ultime affront à cette héroïne qui en avait déjà assez bavé, non ? *(moins que le monstre quand même, qui bave beaucoup, lui aussi...)*
Que dire d'autre, sinon que votre magazine est tout simplement génial ?

Paul Marcel, Aix-en-Provence

Bien que quelque peu en retard sur l'actualité cinématographique, je t'envoie cette photo d'un Dracula presque personnel (celui de Coppola, admirable, m'a influencé). Je ne vous cache pas que l'univers fantastique constitue ma principale source d'inspiration et que je compte bien au gré de cette onde impure (bah !) produire quelque monstre de Frankenstein, Hyde et compagnie.
Cette statuette pourra noircir les étagères de bibliophiles gothiques si tant est qu'elle vous agrée... c'est vous qui clairvoyez.

A toi de voir si nous clairvoyons juste...

Nicolas Marie, Carentan

Je viens de lire une remarque très intéressante dans *Ze Mad Rubrik* du n° 88. Mr. Toscan du Plantier nous dit *"voilà un festival américain depuis sa création, car il y a dû avoir cinq films français en 20 ans"*. Alors là Toscan, tu t'es planté ! Car, après lecture, j'ai vérifié tout ça dans mes vieux *Mad Movies* et le numéro d'*Impact* Spécial Avoriaz, et j'ai refait le compte pour Mr. Cinémafrançais.
Si je n'ai pas fait d'erreur, je compte 33 films français présentés en compétition et hors compétition. Cela fait 28 films oubliés !
La deuxième toscanerie de Dany : *"un festival U.S. depuis sa création"*. Certes sur 403 films 210 son américains (soit 52%), mais que fait-on des films autrichiens, yougoslaves, polonais, russes, tchèques, grecs, coréens, j'en passe, dont le seul film africain ? Daniel ignorerait-il l'existence de ces pays ? Et si le cinéma français s'exporte si mal, c'est peut-être que son diffuseur officiel (*Unifrance*, patron : Daniel Toscan, etc...) fait mal son métier en ignorant les vrais besoins des spectateurs. Ceci dit, ce n'est pas une raison pour se cacher derrière le bouclier qu'est le dinosaure U.S.
Une dernière chose. Je pense qu'il existe un petit Corman en chacun de nous et qu'il pourrait grandir si la production française lui donnait les moyens de se développer. Du Plantier aurait de quoi nourrir un bon festival du Cinéma Français, puisqu'il semble avoir un tel instinct nationaliste.

Michel Decampanaire, Noisiel

C'est donc à la demande générale de J.P.P. que nous allons tenter de rebaptiser notre cher (pas cher, 20 balles !) bimestriel préféré. Nous sommes donc descendus dans la rue *(j'en ai entendu parler, oui, mais dis donc, tu n'étais pas seul, mon salaud ?)*, et nous avons interrogé la populace. Voici ce que nous avons recueilli auprès d'un échantillon représentatif, etc... (on connaît la suite).
Mate nos Films (Albert Derien, exhibitionniste).
Dame, Vomies (Franck Hulé, centre anti-poison).
Pelloche Louche (Marcel Ofane (plasticien).
M'Admosfear (non, trop anglais !)
Les Grands : Fente, Astique ! (Justine de Cheval, star du porno).
Film Flingos (Mohamed Alors, PDG SDF).
L'Etrange Infernal (Hélène Fraîche, dentiste).
Ecran Total (Vanessa Mémucho, danseuse de tango).
Fantaisie Raiders (Dominique Tamair, D.J. SDF).
Vilains Petits Nanars (Louis Hounon, fermier).
Vous voyez, sur 10 personnes, on trouve de tout. Ce qui prouve : 1) qu'au moins 10 personnes connaissent *Mad Movies*. 2) que ces gens ont de l'imagination. 3) que ce sondage ne vous coûte rien. Et en plus si tous les Mad Mouvistes (ho, la, la...) ont suivi votre appel vous n'aurez que l'embarras du choix. Pour ne rien changer d'ailleurs, hein ?
(Tout juste. Tu ne crois pas qu'on va se laisser impressionner, quand même !).

Christophe Lapierre, Paris

J'ai bien compris l'interrogation de votre lectrice, Sylvie Bourasseau, se demandant si les dinosaures, mangeant comme des lapins, se reproduisaient de la même façon. Vu le scabreux d'un tel sujet, j'ai laissé la photo au bénéfice du croquis d'étude et je puis dire : "oui, les brontosaures se reproduisent comme des lapins". Faites-en le meilleur usage.

Merci pour cet inestimable document. C'est beau, majestueux, lyrique (ah si : à un "bom" près, on croirait entendre la cinquième symphonie...). Je pense que Sylvie en prendra bonne note. Au fait, Christophe, fais-moi penser à te parler d'un certain L. 224-24, à l'occasion. J.P.P.

Isabelle Popovics et Frédéric Vella

Alors, qu'est-ce que ça veut dire, ça ? On se met en quatre pour t'apporter une bouteille de champagne et pas un petit mot. C'était bien la peine, tiens ! J'explique pour les lecteurs qui ne doivent pas comprendre. Habitant l'un Paris et l'autre Grenoble, nous nous sommes rencontrés, non pas grâce à *Tournez Manège*, mais tout simplement grâce aux petites annonces de Tonton Mad. Le seul inconvénient, c'est qu'on n'a pas eu les 2000 F, ni les pin's, mais bon, J.P.P. est assez sur la paille, comme ça. Donc, pour arroser l'événement, on a apporté une bouteille de champagne à la rédaction de *Mad Movies (arrête de répéter ça, malheureux, on va tomber au titre des avantages en nature)*. Mais ne t'inquiète pas, J.P.P., on recommencera pour les gosses.
A part cette petite histoire, nous remercions toute l'équipe de *Mad Movies*, le seul magazine qui ait su conserver les vrais valeurs du fantastique.
Bonne continuation.

Ben... vous aussi, alors, hein ! Et en cas de jumeaux, on fait quoi, au fait ? J.P.P.

Mme Bertrand Thouvenin, Galluis

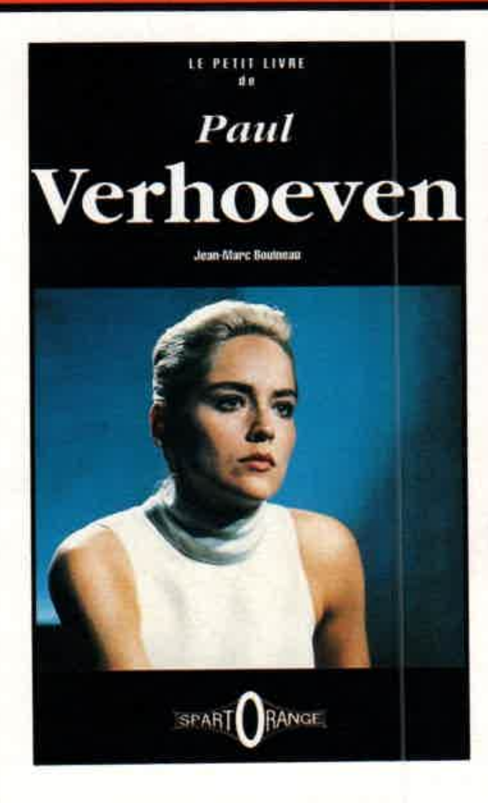
Ayant lu votre appel au secours dans le numéro 88 au sujet de cette petite étiquette mystérieuse, je m'empresse de vous répondre. Pour une fois l'expression est en bon français (Monsieur Toubon peut en être ravi), même en bon "françois", vu que ce terme était utilisé pour parler des tas de gerbes de blé *(j'aurais dû le savoir, moi qui suis assez sur la paille comme ça !)*.
Bref, "gerber", c'est mettre en tas (des gerbes de blé), c'est empiler en pyramide (des boulets de canon), mais c'est aussi mettre les uns sur les autres des fûts de vin (là le terme doit toujours être usité). De là à l'employer pour le stockage des boîtes d'œufs, pourquoi pas ? Quand on connaît son sens réel, et non argotique.
Une fidèle lectrice, depuis le n° 1 !

On n'emploie pas ce terme pour les œufs, parce qu'on ne doit pas "gerber les caisse d'œufs". C'est terrible, ça, je l'ai dit la dernière fois ! J.P.P.

MAD'GAZINE

par Didier ALLOUCH

SANG D'ENCRE



LE PETIT LIVRE DE PAUL VERHOEVEN
Jean-Marc Bouineau
SpartOrange

Après Kubrick, Terry Gilliam et Kusturica, c'est au tour du génial cinéaste batave de se voir accorder un volume de la collection dirigée par Jean-Marc Bouineau. Le gros avantage de cette série de livres, c'est qu'à part Kubrick, les autres réalisateurs ont joué le jeu. Une nouvelle fois, le cinéaste, ici Verhoeven, a accordé à l'auteur une longue et passionnante interview de près de 100 pages qui constitue le cœur du livre. Et qui peut mieux parler de l'œuvre de Verhoeven que Verhoeven lui-même ? De plus, le réalisateur de **RoboCop** ne s'est pas contenté de se raconter ; il a ouvert la porte de ses archives personnelles à Bouineau. Du coup, on trouve, dans l'ouvrage, une iconographie incroyable composée de photos parfois totalement inédites et souvent magnifiques. S'ils continuent comme ça, les éditions *Spart-Orange* vont finir par imposer une collection tout simplement essentielle. Seule petite réserve, le prix : 169 F pour un livre de 120 pages, c'est un peu cher. Mais quand on aime, on ne compte pas.

TECHNIQUE DES EFFETS SPECIAUX POUR LE FILM ET LA VIDEO
Pierre Hemardinquer & Gilles Penso
Editions Dujarric

Il ne se passe pas une seule journée sans que l'on ait au moins un coup de fil de lecteur nous demandant si on connaîtrait un livre pouvant leur expliquer la technique de certains effets spéciaux. Jusque-là, on ne savait pas trop quoi leur répondre. La parution de cet ouvrage va nous sauver la mise. Une explication claire et précise des techniques les plus usitées dans le domaine, le tout illustré par l'exemple. En gros, tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur les effets spéciaux sans jamais oser le demander de peur de ne pas comprendre la réponse. Ici, pas de problème. Tout est facile. Un livre qui manquait donc dans la bibliothèque des cinéastes en herbe.

LA DRAMATURGIE
Yves Lavandier
Le Clown et l'Enfant

Ecrire à *Mad Movies* mène à tout. Derrière Yves Lavandier se cache Yves-Marie Le Bescond, ex-collaborateur régulier de la revue. On se souvient de ses passionnants articles sur Hitchcock notamment (n°40 et 41) où il analysait au millimètre l'œuvre du maître. Voila qu'il publie un essai sur la dramaturgie où sont décomposés tous les mécanismes de l'écriture scénaristique que ce soit pour le cinéma, le théâtre, la télévision, la radio et même la bande dessinée. La lecture de cet essai est certes ardue, mais utile à tous les scénaristes débutants. Ils y trouveront une tonne de tuyaux pour faciliter leur apprentissage.

DICTIONNAIRE MONDIAL DE LA BANDE DESSINEE
Patrick Gaumer & Claude Moliterni
Larousse

Un volumineux dictionnaire (780 pages grand format) qui ne s'adresse pas uniquement aux amateurs de bande dessinée. Les cinéphiles en auront également pour leur argent (autour de 300 francs) car les auteurs s'attardent sur Superman, Batman, Spiderman, Akira et des centaines d'autres partagés entre cinéma et comic books. Incroyablement documenté, illustré de pages couleurs et thématiques, ce dictionnaire est d'une lecture facile, y compris pour les non initiés. C'est le genre d'ouvrage de référence où on picore des informations sans potasser des heures entières. Pour chercher la petite bête, "The Crow", le chef-d'œuvre de James O'Barr, n'y figure pas. Enfin bon, ce n'est qu'une lacune. Le fait qu'il soit publié par *Larousse* montre à quel point la bande dessinée est désormais prise au sérieux. Un bouquin qui rafraîchit la mémoire, exhume les héros oubliés de l'enfance ainsi que des personnages déments dont on ne soupçonnait pas l'existence.

DISQUES



M BUTTERFLY
Howard Shore
Varèse - WMD

L'actualité est très calme sur le front des musiques de film en ce moment. Un seul disque donc dans cette rubrique, mais quel disque. Certes, je vous entends déjà hurler que **M Butterfly** n'est pas un film fantastique, mais la relation entre Howard Shore et David Cronenberg est si forte et ce disque si beau... Depuis **Chromosome 3**, Howard Shore a composé les musiques de tous les films de David Cronenberg. Il existe entre eux une vraie complicité créative qui se retrouve immanquablement dans **M Butterfly**. Shore identifie les sentiments que veut faire passer Cronenberg et les transmet avec une élégance rare dans ses compositions : tendresse et désespoir pour **Faux Semblants**, confusion et délire pour **Le Festin Nu**. Pour **M Butterfly**, le problème est plus délicat. Vu le titre et le sujet du film, il fallait à tout prix combiner l'opéra de Puccini, la grandeur des décors et le trouble de la situation. Pas facile, mais Howard Shore s'en sort parfaitement. Sa composition est une merveille de lyrisme où s'intègrent parfaitement les extraits de "Madame Butterfly" ainsi que quelques-uns des plus célèbres aria de l'opéra de Pékin. Howard Shore a signé une BO immense, sans doute l'une des plus belles de l'année dernière, avec l'incroyable composition de John Williams pour **La Liste de Schindler**. Une nomination aux Oscars aurait été plus que largement méritée.

JEUX VIDEO



ZOMBIES
Bandai sur Super Nintendo

Dans son dernier numéro, *Fangoria*, le *Mad Movies* américain, s'étonnait de la profusion des jeux vidéo basés sur des scénarios horrifiques. On ne va pas enfoncer nos collègues d'outre-Atlantique, mais réveillez-vous les gars. L'horreur est partie prenante de l'univers des jeux vidéo depuis bien longtemps. Dernier exemple en date, ce **Zombies** produit en association par *Konami* et *Lucas Arts*. Les zombies et autres créatures immondes déverlent sur la planète. Seuls Zeke et Julie sont au courant de cette invasion. Aidés de diverses armes qu'ils ramassent en chemin, ils doivent protéger leurs voisins et faire un carton sur tous les morts qui bougent. Ce n'est pas du Romero soit, mais voila un jeu bien fun et pas trop difficile même si la durée de vie de la cartouche est appréciable vu que le nombre de tableaux à traverser approche les quarante. Seul petit regret, on aurait aimé que **Zombies** soit un peu plus gore. Pour cela, il faudra peut-être attendre le jeu **Braindead** !

Interview POPPY Z. BRITE

Poppy Z. Brite, un nom étrange pour une jeune femme qui ne l'est pas moins. Ex-punk reconvertie dans la littérature fantastique, elle nous offre avec son premier roman, "Ames Perdues", une vision révolutionnaire du vampirisme mêlant homosexualité et culture alternative. Un électro-choc aussi puissant que celui qu'Anne Rice avait asséné au genre avec "Entretien avec un Vampire". Rencontre avec un nouvel auteur très prometteur.



Poppy Z. Brite

La trame de "Ames Perdues" est étrange. On a un peu l'impression que ce sont vos personnages qui mènent la danse. Vous en rendiez-vous compte en l'écrivant ?

C'était mon premier roman. J'avais 19 ans. Je n'étais pas sûre d'arriver à finir cette histoire. J'ai donc, au début, jeté sur le papier tous les thèmes que je désirais aborder. Et puis mes personnages ont, en quelque sorte, pris le contrôle des événements. C'est un peu comme s'ils m'avaient dicté ce qui allait arriver. Une habitude chez moi. Je ne domine jamais mes personnages, ce sont eux qui me dominent. Les héros de mon dernier roman sont deux "serial-killers". Ils m'ont complètement foutue en l'air. Pas au point de tuer quelqu'un, quand même. Ecrire ce genre de choses m'évite de les faire.

Dans le livre, le vampirisme apparaît comme une chose naturelle, ordinaire...

C'est vrai. Au départ, je voulais utiliser le mythe vampirique comme une icône de la sous-culture de ces gosses. Je n'avais pas l'intention d'écrire sur les vampires. Et puis, ils ont pris de plus en plus d'importance jusqu'à devenir le point d'ancrage de l'intrigue. Personnellement, je suis tout à fait prête à croire en l'existence des vampires. Je suis prête à croire à toute sorte de choses tant qu'on ne me prouve pas le contraire. Certaines personnes m'ont déclaré être des vampires. Si c'était le cas, ils ne le clameraient pas ainsi. Cela dit, j'ai vu beaucoup de buveurs de sang. Dans le milieu punk où j'ai longtemps gravité, boire du sang était monnaie courante. Cela allait souvent de pair avec le sexe. Mais rien à voir avec le vampirisme. Par contre, je suis persuadée d'avoir eu affaire à des "vampires psychiques". Des gens qui absorbent l'énergie de ceux qui les entourent.

La culture punk et le fantastique ont toujours été liés. Aujourd'hui, ils se connectent. En ce moment, *Le Retour des Morts-Vivants 3* au cinéma et votre livre le confirment. En êtes-vous consciente ?

La connection entre le mouvement alternatif et le fantastique ne m'est apparue que très récemment. J'ai donné des interviews à des fanzines alternatifs. Et je me suis aperçue que les gamins au look étrange qui m'interrogeaient connaissaient le fantastique sur le bout des doigts. J'ai réalisé que la filiation était naturelle et qu'elle ne pouvait que s'accroître. Le fantastique a changé. Ce n'est plus "la peur du mutant" comme Stephen King le définissait dans son essai sur le fantastique, "Danse Macabre". Aujourd'hui, c'est la "fascination du mutant". C'est en tout cas le fantastique que j'écris et celui qui m'intéresse. Personnellement, j'adore les mutants. J'ai grandi en lisant du King, du Ellison, du Simmons et d'autres grands noms du fantastique. Je ne pensais pas être capable d'écrire des choses aussi effrayantes qu'eux. Je suis devenue auteur fantastique par défaut. J'étais persuadée que mon style ne s'accordait pas à ce genre. Et puis, j'ai vendu ma première nouvelle a un petit magazine californien, *The Horror Show*. Vu qu'il continuait à m'acheter d'autres histoires, je me suis dit que mon écriture s'accordait bien au fantastique. Je reste convaincue que je ne pourrai jamais rien écrire d'aussi effrayant que ce qu'écrit King, par exemple. Mais j'ai compris que je pouvais créer un univers plus troublant, atteindre de nouvelles contrées.

L'homosexualité est omniprésente dans votre livre. Pour autant, peut-on dire que "Ames Perdues" soit aussi un roman gay ?

Je ne sais pas. En tout cas, une association gay américaine a fait entrer "Ames Perdues" dans la liste des meilleurs livres gays de l'année. J'en suis flattée mais en même temps, je n'ai pas envie de me contenter d'un seul lectorat. Je veux une audience aussi large que possible. Cela dit, l'érotisme gay est celui dans lequel je me sens le plus à l'aise en tant qu'auteur. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être est-ce dû au fait que je ne me suis jamais vraiment considérée comme une femme. Je me vois plutôt comme un homme gay dans un corps de femme. Je n'ai aucun problème avec les femmes. J'ai de très bonnes amies et j'admire beaucoup certaines femmes artistes ou écrivains. Mais dès que l'on en vient à l'écriture, j'ai du mal à m'immiscer dans un personnage féminin.

D'où les souffrances physiques que vous infligez aux deux seuls personnages féminins du livre ?

Sans doute, mais pas seulement. Si les femmes vampires meurent en accouchant de leur enfant, c'est aussi parce que je voulais souligner le fait que nous avons affaire à une race mourante. Un peu comme dans la tétralogie d'Anne Rice sur le vampirisme.

Un auteur avec qui vous partagez pas mal d'analogies...

Je ne peux vous répondre, je n'ai jamais lu Anne Rice... Quand j'ai attaqué "Ames Perdues", j'ai voulu me préserver et j'ai décidé de ne rien lire d'Anne Rice, de ne voir aucun film de vampires. Ainsi, je cite **Aux Frontières de l'Aube** dans mon livre mais je n'ai jamais vu le film. Et après en avoir terminé avec l'écriture du roman, courant 91, j'en ai eu assez des vampires et je n'ai plus jamais voulu en entendre parler jusqu'à il y a à peine six mois. Je suis donc passée à côté de ce que l'on a appelé la "renaissance des vampires". Je ne suis pas sûre d'avoir raté grand chose mais je comprends ce mini-phénomène. A une période où sang et sexe sont devenus synonymes de danger, il est normal que l'on envie des créatures qui n'ont aucun souci à se faire de ce côté-là. Certains critiques m'ont reproché de ne pas traiter du SIDA. Je trouve cela stupide. C'est une question de choix. Je ne traiterai jamais du SIDA dans une histoire de vampires. Ce serait un trop gros cliché.

De quel personnage du roman vous sentez-vous la plus proche ?

Difficile à dire. Le personnage de Nothing m'a permis d'exprimer sur le papier les angoisses et la solitude que je ressentais durant mon adolescence. J'aimerais pouvoir l'intégrer dans un de mes prochains romans mais je ne crois pas que j'y arriverai. J'aime Nothing mais il est en quelque sorte sorti de mon système. Par contre, Steve et Ghost sont des personnages récurrents dans mes histoires. Ils étaient déja les héros de deux nouvelles et je suis sûre de les retrouver. Nous sommes très proches.

Peut-être seront-ils dans une suite de "Ames Perdues" ? La fin du livre est très ouverte...

Je suis flattée que certains me le demandent mais je n'écrirai jamais de suite à "Ames Perdues". Dans l'épilogue du livre, on voit les personnages 50 ans plus tard et ils font toujours la même chose. Je ne vois donc pas l'utilité d'une suite. Et même si je la voyais, je ne l'écrirais pas. Je suis fière du livre mais j'en ai fini avec cette histoire. Je suis passée à autre chose. Mon second roman a été publié aux USA et je suis sur le point de terminer mon troisième. Peut-être travaillerai-je un jour à l'adaptation cinématographique de "Ames Perdues". On dit que certains producteurs sont intéressés. Si je colle au projet, cela me permettra d'éviter que l'histoire soit "vampirisée" par Hollywood ! Je n'aimerais pas trop que l'on occulte l'aspect homosexuel du livre. Cela dit, s'ils me donnent un million de dollars, qu'ils fassent ce qu'ils veulent. Moi je prends l'oseille et je me tire !

Propos recueillis par
Didier ALLOUCH

AMES PERDUES
Poppy Z. Brite
Albin Michel

Nothing, rejeton abandonné du vampire Zillah, traînant à la recherche de son identité sur les routes américaines ; Christian, vampire sage et centenaire chassé de la Nouvelle-Orléans ; Zillah, Molochoi et Twig, trois vampires turbulents semant panique et vent de folie sur leur passage ; Steve et Ghost, deux gamins étranges sensibles aux pouvoirs surnaturels. Les chemins de ces vampires hors du commun convergent vers un bled perdu, Missing Mile...
En un seul roman, Poppy Z. Brite envoie paître une bonne partie des clichés qui régnaient dans la mythologie vampirique. Elle finit un peu le travail commencé par Anne Rice, en supprimant les restrictions que cette dernière s'imposait. Rice était assez vague sur la sexualité de ses vampires. Ici, plus de limites, pas de chichi. **Ames Perdues** est sexe, gay le plus souvent, incestueux parfois, et très hard. Il n'en paraît que plus fort.
Avec son style à mi-chemin entre réalisme cruel et lyrisme, Poppy Z. Brite a écrit un roman puissant, dur, sans concession et profondément troublant.

PETITES ANNONCES

Vds *M.M.* 24, 28 et 48. Faire offre à Matthieu Pillet, 77 Bd Mendès-France, 50100 Cherbourg.

Vds/éch. VHS SECAM de dessins animés japonais et autre (**Legend of the Overfiend, Crying Freeman, Métal Hurlant**). J.P. Scotto Di Rinaldi, HLM Les Maurels B1, Av. des Combattants d'AFN, 83400 Hyères.

Rech. *M.M.* 1 à 14, 16, 19 et 20. Faire offre à Alain Arnoux, 10 rue Vincent Scotto, 31300 Toulouse.

Vds livres (King, Masterton, Koonz, Herbert, Barker, Straub...) et *Cahiers du Cinéma* sur David Lynch. David Michaux, 17 rue R. Duru, 76770 Malaunay.

Vds nbreuses affiches et photos de films tous genres, toutes origines. Liste contre 2 timbres à Olivier Faure, 27 rue de la Concorde, 34850 Pinet.

Vds nbreux jouets **Star Wars** et *Starfix (des jouets* Starfix, *tiens, jamais entendu parler...)*. Laurent Perret, 5 ch. du Cocolet, 74100 Annemasse

Vds 200 F VHS PAL originale de **The Killer** (John Woo). Jean-Maurice au 40.69.69.03. avant 13 h.

Vds + de 500 BD (*Lug, Arédit, Poche N/ B* + divers hebdomadaires). Liste contre 1 timbre à Frédéric Fabry, 13 rue Maillol, 66120 Font-Romeu.

Vds/éch jeux G.G. et K7 Vidéo 2000. Liste sur demande à P. Savard, 2 rue Lavoisier, 91080 Courcouronnes.

Ch. tout concernant **La Cité de la Peur**, le film de Les Nuls. Laurent Siegel, 26 rue Principale, 67190 Still.

Ach. épisodes de ***The Outer Limits, Robinson Crusoe on Mars*** et tout sur Jörg Buttgereit (films et docs). André Quintaine, 7 rue A. Briand, 70800 St Loup/Semousse.

Vds nbreuses VHS SECAM VF et VO (***The Avengers***, films de Welles, Aldrich, Huston, Keaton...). Karim au 20.75.89.42.

Collectionneuse éch. + de 600 films (*Hammer*, SF, horreur, gore) de 1926 à 1993. Ch. tout sur Vincent Price. Corinne Claus, 14 av. Albert, B-1060 Bruxelles, Belgique.

Vds 50 F piève VHS (**Cassandra, Harlequin, X-Tro**...) ainsi que revues diverses et livres à petits prix. Rech. correspondant(e)s aimant fantastique et le hard rock. Guillaume Paul, 15 rue de Nétreville, 27000 Evreux.

Collectionneur propose films de Godzilla, Gamera, Yongari et beaucoup d'autres inédits dans le genre. Liste contre 6 F en timbres. Thierry Lesdema, 46 rue de la Glacière, 75013 Paris.

Vds 25 numéros de *l'E.F.*, les 27 premiers numéros de *Studio*, ainsi que les 10 premiers de *Hitchcock Magazine*. Rech. tout sur John Williams. Sylvain Plouchard, 4 allée du Jura, 91800 Brunoy.

Ach. jeu **Alien 3**, BO **Phantasm** et tout doc sur ce film, E.F. avec **Creesphow** et **Darkside** en couv. Vds VHS France/Bulgarie à Rallouch et Guignebert (*ca c'est cruel alors !*). Thierry au 41.87.59.78.

Vds collections de *Mad Movies, Impact, E.F., Starfix, Max, Le Cinéphage, Studio*) + 2000 jaquettes (1,50 F l'unité). Liste contre 1 timbre à David Lotton, 1 rue André Trasbot, 35000 Rennes.

Vds/éch. VHS de **Rage, Mort sur le Grill, Les Prédateurs de la Nuit** et **Incredible Torture Show**. Rech. VHS de **Eraserhead, Chromosome 3, Frissons, Toxic** et **Blood Diner**. Raynald Monod, 1144 Ballens, VD, Suisse.

Vds BO en CD d'**Akira** et comics du Punisher. Ch. BD "Les Fous d'Arkam". Raphaël Mary, 10 rue Barbey d'Aurevilly, 27300 Bernay.

Vds 50 F pièce VHS de **Inseminoïd, Street Trash, L'Invasion des Cocons, L'Empire des Sens, Hurlements, Ulysse, Making of T2**. Olivier au 42.57.93.09.

Rech./éch. cartes postales d'affiches de films et festivals. Vds affiches vidéo, *Strange*, revues. Ech. divers CD contre BO CD. Envoyez timbre pour réponse à Aldo Dunyach, 23 rue Paul Langevin, 66270 Le Soler.

Rech. docs sur Simon Bisley, Giger, Carpenter, Lynch... Alexandre Metzger, 4 rue du Stade, 67510 Wingen.

Vds 2 F pièce 1000 jaquettes de *Télé K7*. Envoyez vos listes à Claude Amigo, 65 rue de l'Egalité, 62420 Billy Montigny.

Vds superbe masque d'Eddie d'Iron Maiden. Ilan Leban, traverse Marie Louise, "Le Millefiori" Bt B, 13008 Marseille.

Vds 70 F pièce (*de 20F, et encore, j'y perds. Non, rien, c'était juste pour rire...*) BO CD de **Naked Lunch, Millers Crossing, Rampage**. David Gin, 23 imp. Vallée Hénot, 62224 Equihen.

Ch. VOST **Evil Dead 3** + fin originale + fin ciné + films des Stooges. Nathalie Reiner, 4 rue Ampère, 91080 Courcouronnes.

Vds BD (*Lug, Strange, Conan, Titan...*), posters super-héros, trading cards, comics (*Marvel, Image, DC, Valiant...*) et films VHS. Liste sur demande à S. Calearo, 2 rue Fabien Calloud, 74000 Annecy.

Rech. tout sur **True Romance**, VHS PAL de films récents (**True Romance, Hot Shots 2**...) et VHS du **Syndicat du Crime 2 et 3, Abyss** (version longue) et **The Killer**. Matthieu au 28.61.86.23 après 18 h 30.

Rech. fanzine *Fog* 5 (*justement, y'en a plein à* Movies 2000, *si tu pouvais nous en décaler trois ou quatre...*), *Starfix* 5, *Cahiers du Cinéma* 336-337 et tout sur John Carpenter. Fabien Legros, 31 rue des Hirondelles, 62143 Angres.

Rech. VHS de **Rasputin the Mad Monk** avec Christopher Lee. T. Maier, 3, le Chalet, ch. des Chaffards, 13350 Charleval.

Ach. "Imperial Shuttle Vehicle" (**Star Wars**) en boîte et complet. Michael Wincq, 1 rue Meuris Marais, 7971 Basècles, Belgique.

Ach., ou éch. contre film, enregistrement des Oscars 94. Jean-Laurent au 93.96.03.62.

Cause départ, vends lot films 35 mm couleurs (*ca pourrait être un départ pour Fresnes, fais gaffe !*). Daniel au 68.80.34.00.

Vds jaquettes de films fantastiques. Alain Dailly, 672 av. Jules Blanco, 73400 Ugine.

Vds VHS PAL (**Star Trek, Star Wars, Batman**...). Enregistre séries TV fantastiques en VO sur chaîne *Sky One*. Si intérêt, contacter Franck au 48.67.49.21.

Vds 100 F pièce VHS de **Batman le Défi** et **Alien 3**. Philippe Roman, Villa les Frênes, ch. du moulin, 13140 Miramas.

Rech. nbreux films diffusés dans émission "La Dernière Séance". Stéphane Paulus, 108 rue du Troupeau, 95100 Argenteuil.

Vds CD soul-funk et VHS films d'action. Stephen Perdreau, 25 rue Gourien, 22000 Saint-Brieuc.

Rech. tout sur le western spaghetti. Maurice Ledanois, 18 cité des Landes, 50480 Chef du Pont.

Rech. épisodes de ***Twin Peaks*** et ***Dream On***, ainsi que correspondant(e)s aimant le ciné. Laura Cole et Samuel Sixto, 59 rue de Lyon, 1203 Genève, Suisse.

Vds 100 F pièce **Dominion 1 et 2, Odin, Tetsuo, The Killer** et **Project Ako**. Rech. "Making of **Evil Dead**" (passé sur *Ciné Cinémas*) et **A Better Tomorrow 1**. Stéphane au 62.19.41.07.

Vds VHS de **Incredible Torture Show** et **Rabid Grannies**. Ch. VHS du **Puits et le Pendule** de Stuart Gordon. Maxime au 54.87.72.73 après 19 h.

Collectionneur débutant éch. BO contre BO (*attention, ca va faire BO-BO, les mecs !*). Liste contre 1 timbre à Christophe Mercier, 116 square Auguste Rodin, 77350 Le Mée sur Seine.

Vds + de 350 cartes postales de ciné (à l'unité ou 1000 F le lot). Vds aussi affiches et photos. J.B. May, 15 rue du Blaireau, 11100 Narbonne.

"Fantastic Make-up", le livre où toutes les techniques de maquillages spéciaux sont enfin dévoilées. 65 F port compris à G. Laloge, 9 rue Benigne Derey, 21300 Chenove.

Vds nbreuses trading cards (à l'unité ou en sets complets) et comics américains. Samuel Lebel, 12 rue du Moulin du Gué de Pont, 60300 Senlis.

Coll. ach. ou éch. cartes de **Jurassic Park** (*Ed. Broca*). Nbreux doubles. Gilles Kerloc'h, 29 av. Vincent Auriol, 40000 Mont de Marsan.

Rech. **Night Terror**, film d'horreur réalisé par les Macabres Associés, ainsi que tout doc les concernant. Ch. aussi articles sur **Night Terror Second Issue**. Cyril Rajz, 16 rue Balard, 75015 Paris.

Vds 3000 BD (*Lug, Semic, Arédit*), comics, jouets **Star Wars**. Catalogue à Thierry Allié, 5 rue Jean Giraudoux, 89300 Joigny.

Coll. propose VHS de **Quand la Terre s'Entrouvira, L'Age de Cristal, La Chose Surgie des Ténèbres**, et nbreux films et séries SF/fantastiques, ainsi que des livres sur les OVNIS. Daniel au 87.58.23.52.

Vds affiches de cinéma, press-books, photos d'exploitation, tous styles (mais surtout fantastique). Liste et prix sur demande à Boris Légeron, 11, rempart de Beaulieu, 16000 Angoulême.

Des aliens prennent l'apparence de steaks afin d'envahir la Terre. C'est le sujet de **Attack of the Meat from outer Space**, un Z camembert dont le tournage est prévu pour mai 94 en Normandie (*c'est là où l'on fait les meilleurs Z camemberts, il faut reconnaître*) et région parisienne. Rech. un opérateur Super 8, un maquilleur FX et un animateur "stop-motion". Tél.: 44.72.06.15. ou 46.06.68.21.

Le numéro 8 de "Legend 2093" (BD amateur) est paru. 20 F à Vincent Gressier, 76 rue Raoul Huguet, 02100 Saint Quentin.

Vds affiches de films fantastiques et autres. Daniel Galté, 14 rue des Roses, 66200 Alenya.

LE TITRE MYSTERIEUX



Mad Movies vient enfin de retrouver le fameux monstre du Loch Ness. Alors qu'on le pensait caché dans les eaux d'un lac écossais, il se prélassait au Japon et sur la terre ferme. Y'en a qui font rien pour aider, alors. Mais de quel film est issu ce cliché ? Le prochain numéro de *Mad Movies* sera envoyé aux cinq premiers gagnants.
Seuls deux braves ont identifié notre précédente créature sortie tout droit du **Trick or Treat** de Charles Martin Smith : Cédric Rognon et Arnaud Fabisiak.

Vds **Basic Instinct** et **Reservoir Dogs** sous emballage, 90F pièce. Laurent Siegel, 26 rue Principale, 67190 Still

Ch. photos du concours de peinture sur corps du festival de Bruxelles. C. Rateau, 25 impasse Lézé, 41700 Contres.

Ch. cartes postales délire, jaquettes et même des correspondants. Valy Dervaux, route de Toulouse, 65190 Ozon.

Vds *M.M., Starfix, E.F., Première* et nbreuses affiches de films fantastiques. Georges au 30.57.04.65.

Fan de The Cure vds coll. complète : CD rares, vinyls, photos et livres en audio-vidéo. Demander liste à Fred Legros, 5 allée des Tilleuls, 60110 Lormaison.

Vds jouets **Les Maîtres de l'Univers**, BO vinyl de **Flash Gordon, Indiana Jones, New York 1997**. Alexis au 25.79.26.89.

Vds nbreuses photos NB de films fantastiques et CD des effets sonores de ***Star Trek*** TV. Rech. **Making of Terminator**. Liste contre 1 timbre à Stéphan Roy, 23 rue L. Bermeux, 93250 Villemomble.

Ach. BO de **A Toute Epreuve** et VHS de **The Killer**. Olivier au 39.61.47.50.

Vds *Strange, Sp. Strange, Titans, Nova*, comics, affiches, *M.M., Starfix*. Liste contre env. timbrée à Jérôme Pescheloche, 37 bis rue Hoche, 92130 Issy-Les-Moulineaux.

Vsd coll. complète de mags US (*Starlog, Comic Scene, Comic Journal, Amazing Heroes...*) + comic book et planches originales. J.F. Porcherot, 3 square de la Bière, 91080 Courcouronnes.

Vds livres dont vous êtes le héros, jeux de plateau *Talisman* et *Blood Bowl* + extensions, BD *Akira*. Liste contre env. timbrée à Jérémy (*la clef sous le paillasson. Oui, ca détend !*) Manesse, 41 rue du Temple, 75004 Paris.

Vds livres format poche (*Conan*), BD (*Conan, Tarzan, Dracula*). Liste contre 1 timbre à Muriel Hoffmann, 7 rue Georges Ville, 75116 Paris.

Vds VHS PAL : **Cliffhanger, Last Action Hero, Evil Dead 3, Full Metal Jacket, *The Avengers, The Prisonner, The Fugitive, Star Trek***... Sabrien Moskala, 19 Eclipse Street, Adamsdown, Cardiff CF2 IJD, Pays de Galles.

Vds *Première, E.F.*, revues spécial Stallone et Arnold... Rech. correspondants français et étrangers. Christophe Humbert, Chalet 2, Aéroport Bale-Mulhouse, 68300 Saint-Louis.

Rech. série ***Joe 90*** en VF. Vds série complète ***Au-Delà du Réel***, + nbreux autres films et séries inédits en France. Tayeb Benchicha, 221 rue du Val Saint Lambert, 4100 Searing, Belgique.

Urgent. Rech. affiche, repro ou photocopie du poster du festival d'Avoriaz 1978. Xavier Ducamp, 9 av. Auguste Renoir, 78160 Marly-le-Roi.

Rech. *M.M.* 48 et VHS de **Toxic**. Damien Muglia, 588 ch. du Bœuf, 38330 Biviers.

Ach./éch. offical cards de **Jurassic Park** (*tiens, t'as un copain à la colonne précédente, toi*). Christophe Aubert, 7 rue Fléchier, 30000 Nîmes.

Vds/éch. nbreux jouets, maquettes, gadgets **Star Wars**. Liste contre env. timbrée à Adam Marchand, 9 rue J.J. Rousseau, 94100 Saint Maur.

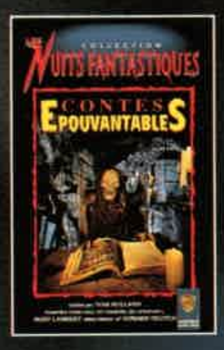
Ch. **Et Mourir de Plaisir** (Vadim) + en VO uniquement **La Femme et le Pantin** (Sternberg), **The Innocents** (Clayton), **The Village of the Damned** (Rilla), **The Fan** (Preminger), **The Secret Garden** (Wilcox) et **A Touch of Larceny** (Hamilton). Tél.: 48.71.20.01.

Vds coffrets VHS des ***Envahisseurs*** et ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir***. Odette Chatriot, 1 A rue du 8 Mai 1945, 77111 Solers.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- Girl friend 18-24 years old, arca : Picardie, liking for Alice Cooper, Kiss and horror movies (*méga-teuf la P.A., si on se fait pas pécho avec ca, on a du top...*). Phillipe Pellé, 8 rue Philippe de Beaumanoir, 60700 Pont-Ste-Maxence.
- docs sur D. Lynch et son œuvre. Jérôme Araujo, 23 rue Paul Valéry, 87000 Limoges.
- collaborateurs(trices) pour créer LE fanzine sympa sur la BD américaine ou d'inspiration US. Possesseurs d'ordinateur bienvenus. Contacter Unicorn Prod. au 43.85.17.50.
- correspondantes 13-15 ans aimant films fantastiques et maquettes. Wilfried Schreder, 4 rue du Beau Site, 57230 Bitche.
- passionné de musique de films dans la région Nord. F. Destombes, 1 av. du Sénateur Girard, BP 577, 59308 Valenciennes Cédex.
- personne pouvant me procurer les numéros d'*Actua-Ciné*. Alexandre Chardon, 9 rue de Boissy, 95130 Franconville.
- Corres. français. J'habite l'ex-Russie et aime le football, la musique et le Fantastique. Vous pouvez écrire en anglais. M. Dmitry, R. Kpachodap - 21. Ya. Kapacyhckar 4KB 13? Arekceeby D.A. Russie. (*S'il trouve* Mad *en kiosque, c'est vraiment la glasnost, là-bas...*).
- Guitare folk sans manche pour manchot. J'ai un mal fou à la trouver, merci d'avance. (*hé, dis donc, c'est nous qui faisons de l'humour, ici. Tu es prié d'aller ailleurs pour ca*).
- correspondants fans de punk, death, grunge, trash... Cyril Gervasoni, 7 allée de Maisonville, 54700 Pont-à-Mousson.
- personnes pouvant m'expliquer l'art du maquillage et des FX pour tournage court métrage gore. Sébastien Cadran, 5 imp. des Rosiers, Ploubèze, 22300 Lannion.
- correspondant(e)s 20-30 ans habitant le Canada (notamment) et fans de *M.M.*, musique, ciné et littérature fantastiques. Sylvain Lehr, 64 rue Waldech Rousseau, 33500 Libourne.
- correspondantes 18-25 ans aimant *M.M.*, la SF, le gore bien crade et le hard rock. Michel Grizzanti, Campagne la Pignatelle, Bd Barthélémy la Pounche, 13190 Allauch (*oui, j'écoutch !*).
- dessinateur(trice)18-20 ans, France ou pays francophones, en vue création albums BD SF, fantastiques ou érotiques. Envoyer dessins à Stéphane Rio, 10 Domaine la Chesnaie, 83310 Cogolin.
- fans de Stephen King et Clive Barker. Eric Eichenlaub, 9 route de Saverne, 67370 Wiwersheim.
- collaborateurs, articles SF/horreur/héroïc fantasy, nouvelles, poèmes, BD... pour fanzine *Tone V*. Michaël Reichhard, 3 rue Paul Destray, Les Faïenciers, 58000 Nevers.
- correspondant(e)s aimant les films de Brian de Palma, Tim Burton et les trois **Body Snatchers**. Gilles Cats, 18/1 rue Bertrand Russell, 59760 Grande-Synthe.
- personne pouvant m'enregistrer les épisodes **Le Dernier des Sept, La Dynamo Vivante** et **Caméra Meurtre** de ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir***. Je fournis la cassette (*sympa !*). Damien Jolly, 4 rue du Jeu de Paume, 22800 Quintin.
- correspondant(e)s aimant l'animation japonaise, le cinéma fantastique, les effets spéciaux et le Japon en général. Roselyne Marot C/O HTV Corporation, 172 rue Jules Destree, 6040 Jumet, Belgique. (Fabrice Foulon, Aurélie Picard et Heidi Numme peuvent-ils me contacter, j'ai perdu leur adresse).
- fans 16-19 ans habitant Rennes et mordu(e)s de fantastique. David Theaudin, 20 allée du Danemark, 35200 Rennes.















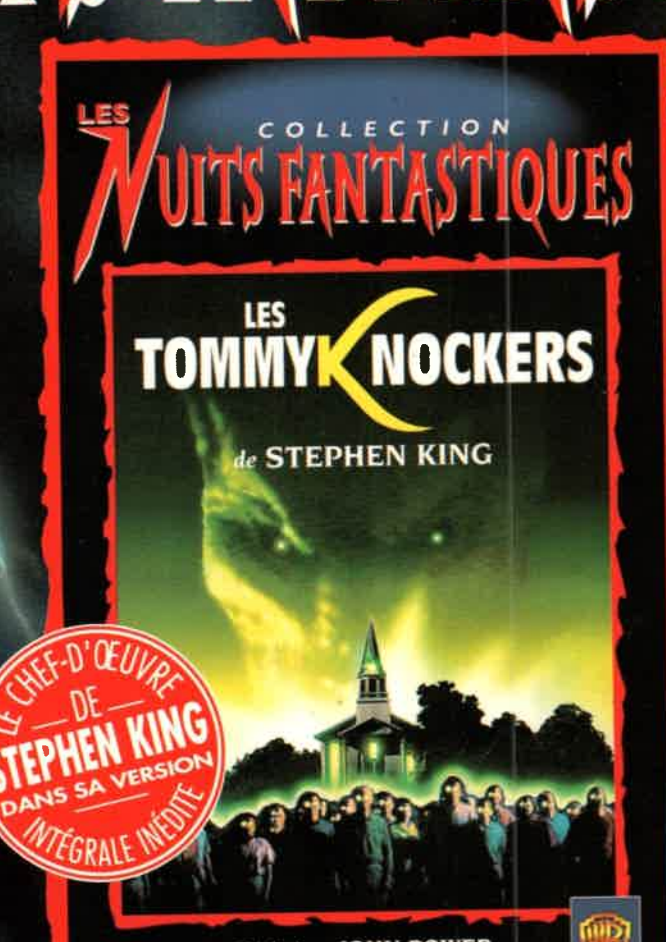
VIVEZ LE GRAND FRISSON AVEC LA NOUVELLE COLLECTION VIDEO

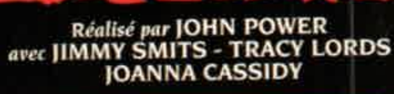
NUITS FANTASTIQUES







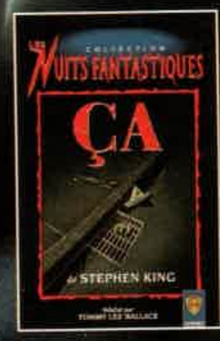












En vente dans les grandes surfaces, vidéo-clubs et magasins spécialisés.

